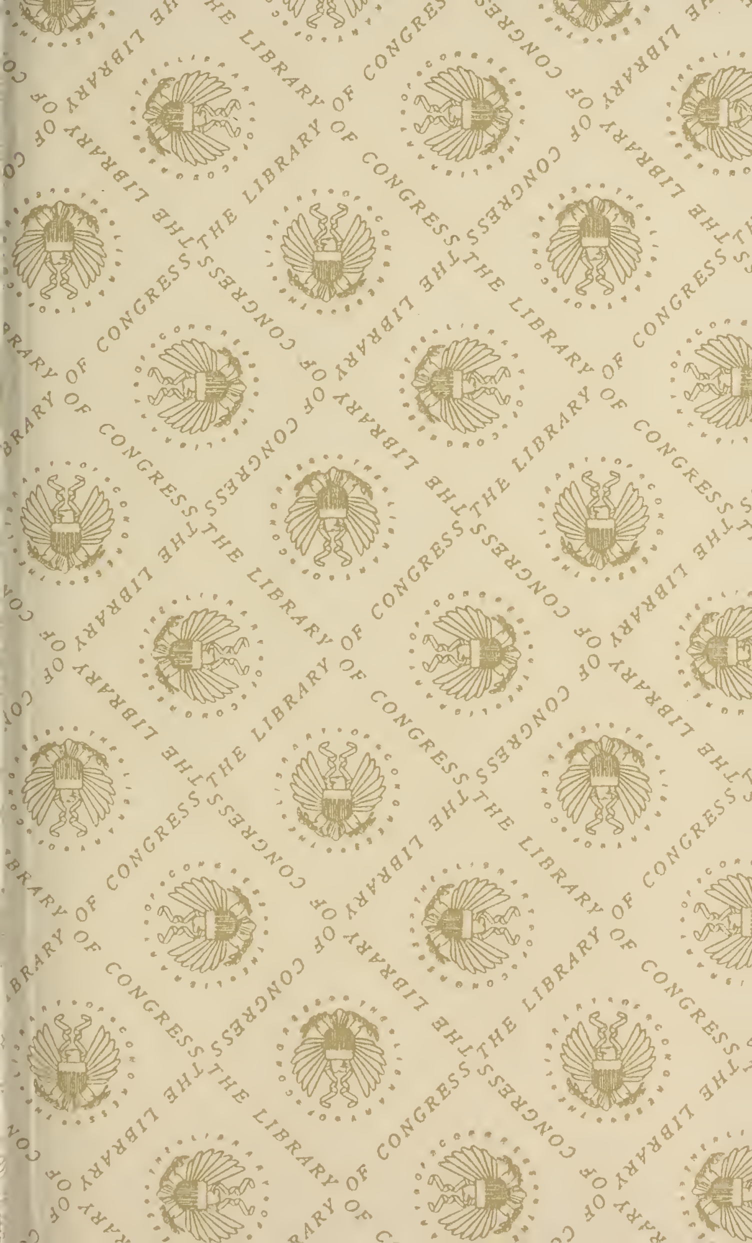

THE LIBRARY OF CONGRESS


THE LIBRARY OF CONGRESS

LE BONHEUR

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE CH. MEYRUEIS ET Cie
RUE DES GRÈS, 11

LE BONHEUR

TROISIÈME SÉRIE DE DISCOURS

PRONONCÉS A GENÈVE

PAR

Le Cte AGÉNOR DE GASPARIN

26 3





PARIS
CH. MEYRUEIS ET Ce
RUE DE RIVOLI, 174

GENÈVE
EMILE BÉROUD
CITÉ, 219

1859

En publiant les discours de cette année, je dois faire un aveu : il m'a paru plus difficile que jamais de les reproduire tels qu'ils avaient été prononcés. Pour le troisième discours surtout, je suis loin d'avoir retrouvé dans une suffisante mesure le mouvement de ma pensée qui, je l'ai senti, était ce jour-là particulièrement émue. J'avais *parlé,* si je ne me trompe; ceux qui me feront l'honneur de me lire vont m'accuser peut-être d'avoir *prêché*.

Chacun devine dans quel sens je regretterais d'avoir mérité un pareil reproche. Le mot « prêcher » est biblique ; la chose, avec les formes qu'elle a revêtues, ne l'est guère, à mon avis du moins. — Quoi qu'il

en soit, l'auteur est aussi frappé que personne de ce qui lui manque sous ce rapport et sous beaucoup d'autres. Mais ce qu'il sent non moins vivement, c'est la gravité d'un sujet trop mal connu encore au milieu de nous. La question du bonheur mérite mieux que les quelques phrases banales et déclamatoires qu'on a coutume de lui accorder en passant. Il y a là un grand problème à étudier avec sérieux et qui prend de nos jours une importance toute nouvelle. L'auteur s'est efforcé de le résoudre; il espère du moins être parvenu à le poser nettement devant la conscience des penseurs et des chrétiens.

Valleyres, 26 octobre 1859.

PREMIER DISCOURS

LA POURSUITE DU BONHEUR

LA

POURSUITE DU BONHEUR

« Vanité des vanités, dit l'Ecclésiaste, vanité des vanités, tout est vanité. Quel avantage a l'homme de tout son travail auquel il s'occupe sous le soleil? Une génération passe et l'autre génération vient; mais la terre demeure toujours ferme. Le soleil aussi se lève, le soleil se couche, et il soupire après le lieu d'où il se lève. Le vent va vers le midi, et tournoie vers l'aquilon; il va tournoyant çà et là, et il retourne après ses circuits. Tous les fleuves vont à la mer, et la mer n'en est point remplie; les fleuves retournent au lieu d'où ils étaient partis, pour revenir en la mer. Toutes choses travaillent plus que l'homme ne saurait dire; l'œil n'est jamais rassasié de voir, ni l'oreille assouvie d'ouïr. Ce qui a été, c'est ce qui sera; et ce qui a été fait, c'est ce qui se fera, et il n'y a rien de nouveau sous le soleil.....

« Moi, l'Ecclésiaste, j'ai été roi sur Israël à Jérusalem; et j'ai appliqué mon cœur à rechercher et à sonder par la sagesse tout ce qui se faisait sous les cieux, ce qui est une occupation fâcheuse que Dieu a donnée aux hommes afin qu'ils s'y occupent. J'ai regardé tout ce qui se faisait sous le soleil; et voilà, tout est vanité et rongement d'esprit.....

« J'ai dit en mon cœur : Voyons que je t'éprouve maintenant par la joie et prends du bon temps; or voilà, cela aussi est une vanité. J'ai dit touchant le ris : Il est insensé; et touchant la joie : De quoi sert-elle? J'ai recherché en moi-même le moyen de me traiter délicatement, de faire que mon cœur s'accoutumât cependant à la sagesse et qu'il comprît ce que c'est que la folie, jusqu'à ce que je visse ce qu'il serait bon aux hommes de faire sous les cieux, pendant les jours de leur vie. Je me suis

fait des choses magnifiques ; je me suis bâti des maisons ; je me suis planté des vignes ; je me suis fait des jardins et des vergers, et j'y ai planté des arbres fruitiers de toutes sortes ; je me suis fait des réservoirs d'eau, pour en arroser le parc planté d'arbres ; j'ai acquis des hommes et des femmes esclaves, et j'ai eu des esclaves nés en ma maison, et j'ai eu plus de gros et de menu bétail que tous ceux qui ont été avant moi à Jérusalem. Je me suis aussi amassé de l'argent et de l'or, et des plus précieux joyaux qui se trouvent chez les rois et dans les provinces.....

« Enfin je n'ai rien refusé à mes yeux de tout ce qu'ils ont demandé, et je n'ai épargné aucune joie à mon cœur ; car mon cœur s'est réjoui de tout mon travail, et c'est là tout ce que j'ai eu de tout mon travail. Mais ayant considéré toutes mes œuvres que mes mains avaient faites et tout le travail auquel je m'étais occupé en les faisant, voilà, tout est vanité et rongement d'esprit, tellement que l'homme n'a aucun avantage de ce qui est sous le soleil. » (*Ecclésiaste*, I et II.)

Que nous racontent ces lugubres versets ? La poursuite acharnée du bonheur, que l'homme inconverti cherche sur tous les chemins, sans le rencontrer nulle part. — Tel est le sujet, bien grave, dont nous allons nous occuper au-

jourd'hui. Et ce sujet n'est que l'introduction d'un problème plus vaste, auquel je désire, chers amis, consacrer avec vous ces trois entretiens : le problème du bonheur.

Vous vous rappelez peut-être nos études antérieures. La première année, nous sommes partis de la loi et nous sommes arrivés à la grâce ; la seconde année, nous sommes partis de la vérité et nous sommes arrivés à la vie. Aujourd'hui, je voudrais considérer une des manifestations les plus importantes, et les plus magnifiques, et aussi les plus spirituelles, de cette vie ; je veux dire, le bonheur.

Si nous négligions de nous arrêter à un tel sujet, de nous y arrêter autant qu'il le faut pour que nous nous en rendions véritablement compte, nous ne saisirions pas dans toute sa beauté l'œuvre de notre Dieu. Il sauve, il sanctifie, il rend heureux. Le bonheur, qui est une des faces du bien, est un des éléments essentiels de la restauration que Dieu opère, car elle ne saurait laisser subsister ni le péché ni la douleur.

Ce sont les fausses doctrines qui affectent de voiler et de mépriser cela. Les philosophies et, à leur exemple, les christianismes perfectionnés, ont affecté souvent de s'élever au-dessus de considérations si vulgaires ; mais le vrai christianisme est humain, humain parce qu'il

est divin. Un de ses titres de gloire, c'est qu'il nous appelle au bonheur et qu'il nous invite à le souhaiter ardemment.

Chose étrange! de toutes ses leçons, celle-là est peut-être la moins bien comprise; de tous les fruits de l'Evangile, il n'en est pas qui mûrisse moins fréquemment que le bonheur.

Pourquoi cela? — A mesure que nous avancerons, chers amis, nôtre surprise ira diminuant. Nous apercevrons toujours mieux à quel point sont hautes les conditions du bonheur; nous verrons qu'il s'agit bien ici, je n'exagère pas, du couronnement de l'édifice chrétien. Rien n'est saint comme le bonheur. Ceux qui en doutent, ceux qui pensent qu'un pareil problème est terre à terre et n'éveille que des pensées d'égoïsme, ceux-là ne possèdent à aucun degré ni l'intelligence de notre nature ni celle de l'Evangile.

Mais pour être à même d'en juger, il faut que nous renoncions aux banalités et aux lieux communs soporifiques sur la félicité des enfants de Dieu. Ici, comme partout, on ne parvient aux trésors, on ne découvre les riches filons, qu'en creusant à une certaine profondeur.

J'ai plusieurs raisons pour traiter aujourd'hui la question dont je viens vous entretenir. — Jamais peut-être la soif du bonheur n'a éclaté d'une façon plus universelle ; c'est le problème de notre époque, elle semble n'en connaître aucun autre. Et toutefois ce problème n'a peut-être jamais été plus misérablement posé. On veut être heureux, mais on s'adresse mal et les faux bonheurs que notre génération poursuit avec un acharnement brutal recouvrent une profonde détresse. Nous les connaissons parce que nous y participons (qui ne subit, dans une certaine mesure au moins, les épidémies régnantes ?) nous les connaissons ces procédés de bonheur qui ont cours aujourd'hui : le goût effréné des jouissances, les manœuvres destinées à procurer des fortunes rapides, le scandale et la bêtise d'un luxe sans limites, le règne ignoble de l'argent.

Ce n'est pas tout. Si les mœurs publiques nous imposent notre sujet, les événements paraissent prendre à tâche de nous y ramener aussi. Il y a une prédication des événements ; tant de chances de guerres et de révolutions, tant d'éléments d'insécurité s'accumulent autour de nous, que nos bonheurs vulgaires courent grand risque, et qu'une voix secrète nous répète à tous les paroles mélancoliques et

désespérées de l'Ecclésiaste : « Vanité des vanités, tout est vanité ! »

I.

Je vous l'ai déjà annoncé, je voudrais aujourd'hui, dans ce premier entretien, me borner à envisager une partie du sujet : la poursuite du bonheur. Je voudrais vous montrer, d'abord que cette poursuite est légitime, qu'elle répond à un besoin profond de notre âme, à un besoin que Dieu approuve ; ensuite, que cette poursuite est vaine, et qu'en dehors de la conversion, l'homme qui aspire ardemment à être heureux demeure et doit demeurer malheureux.

Que la soif du bonheur existe, vous ne me demanderez pas de vous le prouver par de longs arguments. Descendons en nous-mêmes. Nous aspirons tous à la joie, à la paix, au repos ; or, le repos est une des significations

essentielles du mot bonheur. Même les plus agités ne s'agitent que pour se reposer un jour; travaux à la maison, travaux au dehors, travaux du corps et travaux de l'esprit, tout est dirigé vers le même but : obtenir pour nous, pour les nôtres une situation sûre, tranquille, le droit de jouir en paix, à l'abri des inquiétudes haletantes et des angoisses du travail quotidien.

Nous voulons cela, et encore autre chose. Si rabaissées que soient nos ambitions actuelles de bonheur, elles ne se renferment pas tout à fait, Dieu merci, dans les idées de sécurité et de repos. Elles vont toujours, bon gré, mal gré, jusqu'aux jouissances de l'âme, et même jusqu'aux aspirations de la conscience. — A vrai dire, le repos complet ne demande pas moins; il n'existe pas, tant que l'équilibre moral est rompu en nous, et la paix extérieure ne saurait suffire si la paix intérieure fait défaut. — Mais je ne veux pas anticiper; j'indique, et je passe.

J'ai dit que la poursuite du bonheur n'était pas seulement universelle, qu'elle était aussi légitime; qu'elle n'était pas seulement un fait, qu'elle était aussi un droit.

Comment en douterions-nous ? Dieu peut-il ne pas vouloir le bonheur de ses créatures? Votre esprit se forme-t-il une idée quelconque de Dieu qui ne contienne, avant tout, ceci : Il est bon, donc il veut faire régner le bonheur ? — Quant au Dieu que nous connaissons, au vrai Dieu, au Dieu de la Bible, au Dieu qui donne son propre Fils, je n'ai pas besoin de vous prouver sans doute qu'il veut nous rendre heureux et que ce n'est pas volontiers qu'il afflige les fils des hommes. « Ses compassions sont par-dessus toutes ses œuvres. »

L'homme est donc né pour être heureux; Dieu veut que l'homme soit heureux. Et cependant l'homme n'est pas heureux! Il y a donc eu une immense perturbation ici-bas. Si quelqu'un doutait du dogme de la chute, je me contenterais de lui dire : Etes-vous heureux? et quand j'aurais reçu sa triste réponse, j'ajouterais : Concevez-vous que Dieu ne veuille pas votre bonheur?

S'il est impossible que Dieu ne veuille pas notre bonheur, il est également impossible que Dieu sépare le bonheur de la sainteté. Le bonheur dans le péché, le bonheur dans la révolte, le bonheur sans Dieu, le bonheur en dehors des conditions de la destinée normale, voilà ce qui est radicalement inadmissible. Et c'est ainsi, vous le voyez, que le problème du

bonheur tient à tous les autres; ou plutôt tous les problèmes religieux et moraux se touchent par leurs racines; quand on creuse un peu profondément, on découvre toujours l'unité. A parler vrai, il n'y a qu'une question : Nous sommes morts, comment revivre? Nous sommes perdus, comment être sauvés ? Nous sommes pécheurs, comment devenir saints? Nous sommes malheureux, comment atteindre au bonheur?

En d'autres termes, Dieu ayant créé des êtres responsables et non des machines, comment lever l'obstacle que leur révolte a placé entre les desseins de sanctification et de félicité que l'amour éternel avait formés et l'accomplissement de ces desseins?

Le christianisme, vous le voyez, ne serait pas humain comme il l'est, s'il ne mettait à la place élevée qui lui appartient la grande question du bonheur.

II.

Nous venons de reconnaître la soif du bonheur et sa légitimité; considérons maintenant le malheur et sa réalité. — Elle est bien plus grande, bien plus poignante que ne l'imaginent ceux-là mêmes qui en parlent le plus fortement. Ce qui monte de notre terre, ce qu'entendent les anges, c'est un long soupir, quelque chose de navrant et de douloureux.

On décrit les misères de l'humanité, on déclame sur ce thème; on croit exagérer peut-être. On reste toujours au-dessous de la vérité. N'y a-t-il pas le malheur des malheureux et le malheur des heureux, le malheur de ceux qui pleurent et le malheur de ceux qui rient? A côté de ces profonds ennuis d'un cœur blasé qui a essayé de tout comme l'Ecclésiaste et qui au fond de tout a rencontré la déception, n'y a-t-il pas les folles et effrayantes joies de l'homme léger, les joies détestables de l'égoïste? n'y a-t-il pas la foule des indifférents, qui traversent l'existence sans interroger en

quelque sorte ni leur pensée, ni leur conscience, ni leur cœur, qui ne regardent pas au delà, et qui, se contentant de peu en fait de félicité, s'arrangent pour ne pas craindre la mort et pour jouir de la vie ?

Je ne puis pas dire quelle compassion me prend au cœur lorsque je songe à ces heureux-là. — Et les malheureux donc ! ceux qui ont une conscience et qui le savent, ceux qui ont un cœur et qui le sentent ! ceux qui connaissent les épreuves du dehors, passez-moi l'expression, et qui sentent les amertumes du dedans, qui peuvent s'écrier avec Jérémie : « Au dedans, il y a comme la mort ! » Ceux-là, nierons-nous leur infortune ? En présence de ces larmes, de ces découragements, de ces désespoirs, de ces suicides, prendrons-nous un front serein, et traitant d'imaginations vaines les douleurs des hommes, leur prêcherons-nous la résignation, le contentement d'esprit ; leur dirons-nous : Il faut se faire une raison, il faut être joyeux ?

Dieu me préserve de tenir un pareil langage ! J'ai autre chose à faire avec vous. Nous avons à nous recueillir, à rentrer en nous-mêmes, à remonter jusqu'à la source des malheurs de notre race.

Le premier jour de péché a été ici-bas le premier jour de malheur. Ce jour-là, le choix libre de l'homme a introduit un trouble profond

dans l'ordre moral. Alors, de cette pauvre planète, commença à s'élever vers le ciel, au milieu de l'immensité des créatures soumises et heureuses, un tel cri de détresse, qu'en l'entendant on frissonne éperdu, et l'on éprouve le besoin de rassurer son âme en contemplant au fond des cieux la victime volontaire qui a tout préconnu pour tout réparer et qui s'est offerte avant la fondation du monde.

A présent vous l'entrevoyez, chers amis, le grand rôle de la douleur ici-bas. Elle y vient comme une messagère divine. Plus nous avancerons dans notre étude, et plus nous constaterons le rapport admirable, providentiel, miséricordieux que notre Père céleste a établi entre la douleur et le péché. Ah! grâces lui en soient rendues! Là se trouvent nos seules chances de relèvement. Que serions-nous devenus, que deviendrions-nous, je le demande, s'il nous était possible d'être heureux dans le désordre, heureux loin de Dieu, heureux dans le mal? Il faut, pour notre bien, il faut que nous souffrions, tant que nous ne sommes pas rentrés dans notre voïe légitime, tant que nous n'avons pas par la conversion recouvré notre vraie nature. Dieu ne serait ni un Dieu d'amour ni un Dieu de sainteté, si les choses se passaient autrement.

Sondez un instant cette idée de Dieu. En dehors de la conversion, il faut qu'elle s'efface ou qu'elle nous écrase. Si notre Dieu est un Dieu vivant et saint, non, nous ne saurions être heureux. Toutes les illusions de la joie, et elles sont grandes, se dissipent en présence de celui qui sonde les cœurs.

Il y a plus, elles se dissipent en présence des réclamations de nos consciences. Quelque chose proteste en nous. Quoi qu'on fasse, l'homme pécheur n'a pas seulement besoin d'être réconcilié avec son Dieu, il a besoin d'être réconcilié avec lui-même. Si l'obéissance n'est pas son premier penchant, elle demeure son premier devoir. Il se sent obligé par elle, il se sent né pour elle, il se sent appelé à autre chose qu'aux vains plaisirs. Il devine les joies élevées dont il est sevré; il entrevoit l'idéal dont il est séparé par un abîme. Accusateur secret et continuel de lui-même, il retrouve sans cesse dans son âme inquiète et découragée un fond d'incurable ennui. Il désire ce qu'il n'a pas; l'infini le tente, et il retombe brisé sur la terre.

Voilà *la douleur*, la douleur fondamentale sur laquelle se détachent les douleurs parti-

culières ; voilà l'ombre sinistre qui assombrit toutes les vies, même celles où l'on est parvenu à ne pas s'en rendre compte, où tout semble être étourdissement et légèreté. Dieu, dans son amour qui nous rappelle à lui, nous fait connaître les amertumes de l'exil. — Ces amertumes suffiront-elles pour nous donner le désir du retour, le besoin de la patrie, le mal du pays ? Hélas ! non. Les douleurs du péché sont nécessaires ; elles ne sont jamais suffisantes. Les découragements, les souffrances, les épreuves ne sont pas seulement propres à amener la conversion ; elles produisent aussi l'endurcissement. « Ecoutez, est-il écrit, écoutez la verge, *et celui qui l'a assignée.* » S'il ne nous est pas donné de voir Dieu dans l'épreuve, si le sentiment de notre culpabilité ne transforme pas la souffrance en châtiment paternel, la souffrance nous irritera sans nous briser ; nous serons malheureux, nous ne serons pas repentants. Vous en connaissez, comme moi, de ces désespoirs sans retour sur nous-mêmes, qui nous apprennent non à prier, mais à blasphémer.

III.

Nous ne sommes que trop habiles, chers amis, à esquiver le bonheur qui nous coûterait la conversion. Aussi qu'arrive-t-il? Comme nous voulons en même temps nous passer de Dieu et être heureux, nous entreprenons cette poursuite que décrivent si éloquemment, si tristement, les versets que je vous ai lus tout à l'heure. Alors on essaye de tout, et on trouve le vide au fond de tout. Alors on en vient à s'écrier avec l'Ecclésiaste :

« Quel avantage l'homme a-t-il de tout son travail auquel il s'occupe sous le soleil... toutes choses travaillent plus que l'homme ne saurait dire : l'œil n'est jamais rassasié de voir, ni l'oreille assouvie d'entendre...

« J'ai appliqué mon cœur à rechercher par la sagesse tout ce qui se fait sous les cieux, ce qui est une occupation fâcheuse...

« J'ai dit à mon cœur : Voyons que je t'éprouve maintenant par la joie et prends du bon temps...

« Je me suis aussi amassé de l'argent et de l'or!... »

Et tout cela est creux, et tout cela est vain; le travail comme la sagesse, la joie comme l'argent. Après avoir eu tout cela, après avoir épuisé tout cela, l'Ecclésiaste l'a rejeté avec dégoût : Je croyais trouver le bonheur et j'ai trouvé la fatigue, la désillusion, le dégoût. Vanité des vanités, tout est vanité!

L'expérience de l'Ecclésiaste, chers amis, se recommence incessamment. Incessamment l'humanité « se travaille » et incessamment aussi elle gémit « de tout ce travail auquel on s'occupe sous le soleil. » Les fausses solutions du problème du bonheur n'ont fait défaut à aucun siècle ; mais dans aucun peut-être la solution n'en a été cherchée aussi bas que dans le nôtre. Jamais peut-être, malgré certaines aspirations sur lesquelles je reviendrai, le regard n'avait été ramené à ce point vers la terre; jamais le boire et le manger n'avaient occupé à ce point, non-seulement la place centrale, mais parfois toute la place. — Vous savez si l'essai a réussi et quelles nouvelles découvertes de misères l'homme est parvenu à faire sur ces routes diverses qui mènent toutes à la mort, en passant par le mécontentement et par l'ennui.

IV.

Mais je ne veux pas que vous m'en croyez sur parole. Faisons comme l'Ecclésiaste, interrogeons l'un après l'autre tous les procédés, tous les systèmes, tous les moyens de bonheur sans renouvellement moral. Voyons ce qu'auront à nous répondre aujourd'hui, et les plaisirs des épicuriens, et les efforts des stoïques, et les doctrines des philosophes, et les croyances des demi-chrétiens. Voyons si le problème du bonheur peut se résoudre par les situations extérieures, par l'emploi de la vie, par les occupations libérales, par la science, par le dévouement patriotique, par les affections de la famille, par les pratiques de la bienfaisance. Voyons, en un mot, si le monde, à le considérer dans ses acceptions les plus frivoles et les plus sérieuses, est capable de nous rendre heureux, s'il ne dessèche pas au contraire et ne transforme pas en sources de poignantes douleurs jusqu'à ces joies légitimes

qui se trouvent soumises à son influence et enfermées dans son domaine.

Je regarde autour de moi, je regarde en moi, et ce que j'aperçois avant tout c'est la domination habituelle de l'épicuréisme. Tour à tour épicuriens, stoïciens et quiétistes; tour à tour portés à ne rien faire par indifférence, à tout faire par orgueil, à tout délaisser de nouveau par mystique abandon, il faut bien avouer que le premier de ces mouvements successifs est celui qui prévaut en nous le plus souvent. Le fait n'est pas glorieux, mais il est certain. Nous cherchons le bonheur, le premier venu, en dehors de toute doctrine et de tout effort. Nous prétendons nous faire notre paradis ici-bas, et vite, et sans qu'il en coûte trop. Nous ramassons en hâte les joies grossières qui se présentent. Nous disons comme l'Ecclésiaste : « Mon âme, que je t'éprouve maintenant par la joie ! »

Ne croyez pas, chers amis, que je vienne ici déclamer contre la joie, ou même contre les plaisirs. Au service de Christ et avec Christ, l'âme convertie n'a pas seulement ses joies, nous le verrons, mais elle goûte aussi en pleine innocence les plaisirs naturels que Dieu a semés sur sa route. Elle n'est condamnée ni à la mélancolie, ni à une austérité de commande; elle connaît les plaisirs que donnent l'étude, la littéra-

ture, l'art, la vue des œuvres de Dieu, les liens du cœur, les relations sociales. Elle ne s'interdit ni les distractions, ni le rire, ce rire bon et franc qui s'associe bien mieux avec la vraie santé morale que les sourires discrets ou le sérieux systématique de l'homme formaliste et ennuyé.

Rien de joyeux au fond comme une vie sérieuse; et par compensation, rien de triste comme une vie joyeuse, qui n'est que cela. Ah! l'âme « éprouvée par la joie » ne nous laisse pas dans le doute sur le résultat d'une telle expérience. Qu'elles sont mélancoliques, en fin de compte, ces fausses et insuffisantes joies! Qu'il est vrai de dire que celui qui boira de cette eau-là « aura encore soif! »

J'ai connu beaucoup d'hommes, et sur le nombre je n'en ai pas découvert un seul qui eût trouvé dans la jouissance habituelle de certains plaisirs, même une illusion un peu durable de bonheur. Peu de misères sont comparables à celles de l'infortuné qui peut dire avec notre auteur sacré : « Je n'ai rien refusé à mes yeux de ce qu'ils ont demandé, et je n'ai épargné aucune joie à mon cœur. » Pauvres cœurs auxquels on n'épargne aucune joie! La vraie joie leur est inconnue; ils ne la possèdent pas, et pour comble de misères, ils ne savent pas la souhaiter. Leurs souffrances semblent s'enfermer

presque dans le vulgaire domaine de leurs plaisirs; s'ils soupirent, c'est parce que ces plaisirs même font parfois défaut : « Tout le travail de l'homme est pour sa bouche; et cependant son désir n'est jamais assouvi. »

V.

Ceci, chers amis, est l'essai le plus ignoble de bonheur; nous remontons, et beaucoup, en passant des épicuriens aux stoïques. Chez eux, du moins, on voit reparaître la grande idée du devoir; tout ne se réduit plus à l'utilité, à la jouissance immédiate. On se sent soulagé en retrouvant les aspirations vers l'idéal, vers les choses élevées, vers le beau, vers le bon, vers la vraie liberté. Les mâles doctrines du stoïcisme, ces doctrines qui ont produit un Marc-Aurèle, sont assurément le plus

glorieux effort qu'ait tenté l'homme naturel pour se redresser tout seul.

S'est-il redressé? Si le stoïcisme a eu l'honneur de mieux définir les termes du problème, a-t-il eu l'honneur de le mieux résoudre? Assurément non. Notre volonté n'accomplit pas, par elle-même, de semblable miracles. — Je veux avoir la paix! Je veux être en repos! Je veux être heureux!

Je veux! Et qui donc parle ainsi? qui donc prétend dompter les penchants de la nature inférieure? Une pauvre créature déchue et pécheresse, vendue au mal, et qui, tant qu'elle ne compte que sur ses propres forces, ne parvient à vaincre le péché que par le péché, passant de l'un à l'autre, et remplaçant les basses révoltes du vice par les hautaines révoltes de l'orgueil.

Ici l'orgueil est la base de tout. — Je veux! je peux! Ma volonté repousse la souffrance, donc je ne souffrirai pas!

Hélas, la volonté ne repousse la souffrance qu'en retranchant les affections. Les stoïques (et il y en a dans tous les temps), les stoïques se font insensibles, impassibles. Ne pas aimer, ne pas s'attacher, ne pas regretter; dessécher le cœur, puisque aussi bien c'est au cœur que la douleur vise et qu'on peut souffrir tant que le cœur est vivant; donner l'empire à une froide et vaniteuse raison, tel est le moyen

qu'ils emploient. C'est ainsi qu'ils parviennent à une pauvre, bien pauvre illusion de bonheur, bonheur froid et mort, bonheur négatif, bonheur par voie de mutilation et qui nous fait l'effet du malheur même, pour peu que nous connaissions les joies idéales de l'Evangile, qui développe au lieu d'amoindrir, qui réchauffe au lieu de glacer, qui nous veut plus vivants, plus aimants, plus passionnés, plus mêlés à toutes les nobles luttes, plus accessibles à toutes les nobles douleurs, plus complets, en un mot, afin de nous rendre plus heureux.

La fausse sagesse a depuis longtemps adopté d'autres méthodes. C'est elle qui dit à l'homme : Espère peu, afin de n'avoir pas de mécomptes (1). Mais l'Evangile lui dit : Espère beaucoup ; on n'espère jamais assez ; notre fidélité est dans la mesure de notre espérance. — C'est encore la fausse sagesse qui nous recommande de proscrire l'imagination et de supprimer les passions ; qui nous conseille de ne pas nous émouvoir, d'oublier, « d'éponger la vie, à mesure qu'elle s'écoule » et de nous en tenir au proverbe italien : « Il vaut mieux être

(1) « L'espérance, écrivait Champfort, est un charlatan qui nous trompe sans cesse ; et pour moi le bonheur n'a commencé que depuis que je l'ai perdue. Je mettrais volontiers sur la porte du paradis le vers que Dante a mis sur celle de l'enfer :

Lasciate ogni speranza, voi ch'entrate.

assis que debout, couché qu'assis, mort que couché. » Mais l'Evangile, au lieu de nous pousser vers la mort, nous ordonne de vivre, de vivre fortement et vaillamment ; il sait que la vie est bonne à tout et qu'il n'y a pas de vie digne de ce nom sans émotions ardentes, sans imagination, et, je ne crains pas d'employer le mot, sans passion. Cherchez un grand caractère, qui n'ait été dans aucune mesure passionné ! Autant vaudrait éteindre notre feu pour faire de la chimie, que d'éteindre le feu intérieur pour accomplir ici-bas notre œuvre d'hommes et de chrétiens. Cette œuvre est immense ; elle exige de l'énergie et de l'élan, les violents seuls ravissent le royaume des cieux ; et si l'on y regardait de près, on trouverait plus souvent dans les grands caractères, chez les vrais serviteurs de Dieu, quelque côté chimérique ou romanesque, qu'on n'y trouverait une pensée inerte et un cœur froid.

J'ai dû faire cette observation, chers amis, afin de justifier mon jugement sur les stoïques et sur le genre de bonheur qu'il leur est donné d'atteindre. Je ne conteste pas, vous l'avez vu, ce qu'il y a de remarquable en eux. Leurs viriles tentatives pour réaliser certaines vertus, leur patience, leur fermeté, leur résignation, méritent d'exciter un sentiment tout autre que celui de dédain. Mais, quoi qu'on pense de leur

travail, il faut du moins constater une chose : il n'aboutit pas au bonheur.

La résignation stoïque n'est pas l'abandon filial aux mains de Dieu. Elles sonnent creux ces paroles célèbres où les stoïques, essayant de se tromper eux-mêmes, jettent un défi à la douleur. Tu as nié la douleur, Caton; et puis tu as lu le *Phédon* et tu t'es déchiré les entrailles. Mais en niant la douleur l'as-tu donc détruite? Ah! qui pourrait mesurer celle qui remplit ton âme, ton âme indignée, désespérée, ton âme que submergent les maux de la vie et qui s'ouvre un sanglant refuge au sein de la mort? Ton acte réfute ta doctrine; étrange argument que le suicide pour démontrer qu'il n'y a pas de douleur!

VI.

Quelqu'un l'a dit : « La raison toute seule se lasse bientôt de sa fierté; on peut être philo-

sophe pour le public, on est toujours homme pour soi-même. » Cette remarque ne confond pas seulement les mensonges involontaires du stoïcisme, elle met à nu les illusions de toutes les philosophies. Dans cette question du bonheur qui nous occupe, il nous suffira d'aller jusqu'à l'homme, et l'homme misérable, souffrant, dépourvu des vrais biens et des vraies consolations, l'homme viendra toujours nous dire ce qu'il faut penser des docteurs.

Les philosophes ont bien beau jeu depuis que l'Evangile a paru ici-bas. Cet Evangile, qui met cent fois plus de vérités dans la tête des ignorants que les savants n'en possédaient au temps d'Aristote, fournit à ses ennemis eux-mêmes un fond commun d'idées saines et profondes que sans lui ils n'auraient jamais soupçonnées. Ils attaquent l'Evangile et ils en vivent. Ils bâtissent leurs religions naturelles avec les matériaux que leur fournit la religion révélée.

Et cependant, tout enrichis qu'ils sont, à leur insu peut-être, de ses dépouilles, leur pauvreté est encore immense. Ce qu'ils écartent, ou plutôt ce qu'ils ignorent de l'Evangile, ce qu'il leur est impossible de comprendre au point de vue de la philosophie, c'est précisément la partie essentielle, celle qui renouvelle l'âme, celle qui donne le bonheur. Cherchez dans les

philosophies, même dans les philosophies d'après l'Evangile, cherchez le Dieu vivant, ou la chute, ou la rédemption, ou l'amour, ou la vraie sainteté.

Je ne sais pas, chers amis, si vous avez visité comme moi les régions désolées « du bien, du beau et du vrai, » si vous avez essayé des méthodes de réforme que Franklin attribue à son Bonhomme Richard, si vous avez contemplé avec Rousseau les splendeurs de l'état de nature opposé à l'état de société, si vous avez examiné de près l'aride confession de foi du vicaire savoyard, ou si descendant plus bas, vous vous êtes demandé quel genre de félicité on rencontre dans le royaume du Dieu des bonnes gens (1). Le déisme, sous toutes ses

(1) Je condamne des systèmes, je ne condamne pas des individus; s'il est certain qu'aucun déisme ne donne le bonheur, je suis loin de prétendre qu'aucun déiste n'ait été heureux. Il faut faire la part de l'inconséquence humaine. Je ne connais rien de plus remarquable sous ce rapport que le déisme attendri de l'unitaire Channing. Adversaire déclaré des doctrines sans lesquelles la foi n'existe plus, il semble cependant subir et aimer l'influence de l'Evangile. On sent qu'il n'a pas respiré en vain l'atmosphère chrétienne des Etats-Unis; il rejette et il accepte, il nie par l'intelligence et affirme presque par le cœur, il contemple peut-être plus qu'il ne le croit la divinité de Jésus-Christ. — Exemple unique et dangereux entre tous d'une incrédulité doctrinale qui a l'air de ne pas exclure entièrement l'adhésion pratique et qui, en laissant une place aux vastes espérances, ouvre des perspectives de progrès, d'activité bienfaisante, de travail courageux et dévoué, au bout desquelles on entrevoit Dieu et par conséquent le bonheur! Lorsqu'on nous parle de Channing,

formes, les plus spirituelles et les plus rabaissées, nous laisse toujours éperdus, vis-à-vis de nous-mêmes, vis-à-vis de nos péchés, de nos misères, de nos douleurs, apercevant à peine au loin, dans le ciel solitaire,

Un inutile Dieu qui ne veut pas d'autels.

Avec le panthéisme, c'est bien pis encore. Voici l'homme en face du grand tout, de la

gardons-nous de juger; qui dira jusqu'où peuvent aller parfois les contradictions intérieures de notre nature et l'œuvre inaperçue de la grâce ? Lorsqu'on nous parle de l'unitarisme et du déisme, jugeons sans hésiter un système aussi aride qu'impuissant. Le système s'en va, il s'en va sans avoir rien produit, sa légende dorée ne renfermera qu'un seul saint. Channing demeure donc une brillante et attachante anomalie; Channing n'est pas un système; c'est une personne, c'est un individu, et la plus personnelle des personnes, et le plus individuel des individus. Channing ne tire pas à conséquence. On affirme qu'il a possédé le vrai bonheur; on nous cite des paroles de lui qui célèbrent la vie comme un bienfait dont la valeur croît chaque jour : « Plus je vis, écrivait-il peu de temps avant sa mort, et plus je vois la lumière qui perce au travers des nuages. Je suis sûr que le soleil est là-haut. » Il y a là, j'en suis convaincu, autre chose que ces vagues sérénités qui, ainsi que chacun sait, couronnent l'existence du sage :

Rien ne trouble sa fin, c'est le soir d'un beau jour.

Channing éprouvait des sentiments que La Fontaine n'a pas même soupçonnés; mais, je le répète, Channing est une exception. De ce déiste-là au déisme dont l'histoire certes est bien connue, personne n'a le droit de rien conclure.

nature, de Dieu, si l'on veut, mais d'un Dieu impersonnel qui n'entend, ni n'agit, ni n'exauce. Plus de prières, plus de providence; des forces fatales, un abîme où s'engloutissent la conscience, la liberté, l'immortalité, et (ai-je besoin de le dire?) le bonheur.

L'homme a cessé d'être la créature de Dieu pour devenir sa manifestation. Il devient sa propre fin, son souverain véritable, sa loi suprême, et par conséquent aussi sa suprême ressource. Adieu le devoir, et la douleur du péché, et les efforts vers le bien, et les progrès, et les généreuses espérances, et les hautes aspirations. Tout ce qui faisait la dignité de notre destinée a disparu; nous avons l'honneur de figurer, à titre d'engrenages, dans le mécanisme sans cœur et sans entrailles qui utilise et broie l'universalité des êtres afin de produire l'histoire universelle.

Il semblerait impossible de descendre plus bas sur l'échelle de la dégradation et du malheur. L'athéisme proprement dit est cependant d'un degré encore au-dessous du panthéisme. Il faut avoir un affreux courage, ou plutôt avoir le cœur bien malade, pour aller chercher son refuge dans le néant. Pressé des

deux parts entre la peur de se convertir et la peur d'être jugé, l'homme essaye de démentir tous les sentiments de son âme, toutes les évidences de son esprit, toutes les protestations de sa conscience; il cherche, il semble parvenir quelquefois à croire que Dieu est un vain mot, que le hasard règne, que la matière est seule ici-bas, qu'il n'y a par delà le tombeau ni espérances ni craintes à concevoir, qu'après la mort tout est mort.

Ne nous le dissimulons pas, là est l'*idéal* de beaucoup d'hommes. Sans formuler précisément ces choses, sans arriver à une pleine conviction qui n'est pas possible, ils réussissent à s'étourdir sur tout ce qui n'est pas la vie présente ou le fait matériel; peu à peu la pensée d'un Dieu, d'une vie à venir, d'une vie de l'âme s'éloigne tellement, qu'ils n'en tiennent plus aucun compte. En présence de ces redoutables problèmes, il est plus aisé peut-être de nier que de douter. On nie, ou du moins on oublie. Notre lâcheté naturelle nous pousse bien plutôt vers cette négation inerte de l'oubli, qui est au fond de l'athéisme pratique, que vers les tortures du doute sérieux.

Oui, les indifférents ne sont que des athées;
Ils ne dormiraient plus, s'ils doutaient un seul jour.

Le poëte qui a écrit cela a pu en parler par

expérience. Il a mesuré, comparé les misères des deux états. — Misères horribles, chers amis, horribles surtout quand on a réussi à les voiler, quand l'homme a réussi à vivre sur la terre comme s'il n'y avait point de Dieu là-haut. Alors dites-moi ce que sont ses joies! Dites-moi ce que sont ses douleurs! Dites-moi ce qu'il faut émonder, couper, comprimer en nous, quel supplice il faut faire subir aux pensées, aux espérances, aux affections, à la destinée humaine tout entière, pour qu'elle en vienne à tenir dans les quatre jours que nous passons ici-bas!

A tout prendre, j'aime mieux le sort de ceux qui ne dorment pas, parce qu'ils doutent. Je l'aime mieux, car il est plus noble, car il ne ferme pas les avenues du ciel, car il conserve les chances du retour vers Dieu; mais s'il est supérieur, combien il est misérable et angoissé!

Voilà des âmes qui ont perdu la fausse paix et qui n'ont pas conquis la paix véritable; elles posent toutes les questions sans en résoudre aucune; elles se tiennent à la porte, inquiètes, agitées, aux prises avec des pressentiments redoutables et l'oreille tendue en quelque sorte

aux bruits mystérieux d'une autre existence.

Pour plusieurs, pour beaucoup, je l'espère, ces souffrances morales sont les avant-coureurs de la conversion et du bonheur. Cependant, s'il est écrit que « quiconque cherche, trouve, » il n'en demeure pas moins certain que l'esprit de doute n'est pas toujours, tant s'en faut, l'esprit de recherche. Il y a un doute stérile, un doute où le sentiment du péché n'entre pour rien et qui torture l'esprit sans remuer la conscience. Alors apparaissent les grandes visions, Dieu, la mort, le jugement, l'éternité, et à côté de chaque vision, un peut-être! Ah! je comprends que cela ôte le sommeil.

VII.

L'instinct qui forme tant d'athées, sinon théoriques, du moins pratiques, n'est donc pas dépourvu de justesse. Ceux qui réussissent par ce

moyen à se débarrasser en fait de la pensée de Dieu ont très bien compris cette voix secrète qui nous dit qu'on ne peut concilier la révolte contre Dieu et le bonheur. Comme ils ne veulent pas renoncer à la révolte, c'est-à-dire naître de nouveau ; comme ils ne veulent pas non plus être malheureux, il ne leur reste qu'une ressource : effacer Dieu, écarter les idées importunes de péché, de justice et de jugement. Ils s'efforcent de réaliser de la sorte je ne sais quelle félicité négative que vous nommerez avec moi le comble de l'infortune.

Mais n'existerait-il pas d'autres moyens moins extrêmes de se rassurer contre l'avenir ? Tout en évitant de se convertir, l'homme ne pourrait-il pas éviter aussi de supprimer Dieu, comme l'athée et le panthéiste, ou de l'exiler dans les régions inaccessibles du déisme philosophique ? N'y a-t-il pas un moyen terme ? Ecartant à la fois les excès de l'irréligion et ceux d'une religion trop sérieuse, les gens sensés n'ont-ils pas la ressource d'adopter et de pratiquer le christianisme tel qu'il existe dans leur temps et dans leur pays ? C'est là vraiment, c'est au sein de ces croyances communes, c'est en ayant soin de n'y pas regarder de trop près et de ne pas donner trop d'importance aux questions, c'est en prenant leurs convictions toutes faites des mains de leurs pères, de leurs

concitoyens et de leurs guides spirituels, qu'ils obtiennent le calme sans lequel il n'est pas de bonheur. Voyez-les, ils croient ce qu'on croit, ils font ce qu'on fait, ils suivent avec tout le monde le grand chemin qui mène au ciel.

A cela je n'ai qu'une objection à opposer : aucun grand chemin n'a jamais mené au ciel. « Il est étroit le chemin qui mène à la vie, et il y en a peu qui le prennent. » Peu le prennent, parce qu'il s'agit de lutter contre soi-même, de mourir à soi-même, de renoncer à soi-même, en d'autres termes, de se convertir. Peu le prennent, parce qu'il s'agit d'arriver à la joie en passant par la douleur, par la douleur amère du péché, par les angoisses de l'enfantement.

Ah ! défions-nous de ces méthodes faciles, qui nous préservent en même temps et des jugements du Dieu saint et des labeurs de la régénération. Il serait commode en effet de se sauver en récitant, ou si vous le voulez, en adoptant quelques formules, en acceptant quelques dogmes, en s'associant à quelques actes de culte, en écoutant des prédications fidèles, en s'attendrissant à l'ouïe de certaines paroles, en appliquant avec exactitude (et j'ajoute avec sincérité) les procédés qui ont pour but de nous mettre en règle, soit pendant la vie, soit à l'heure de la mort.

Non-seulement une telle sécurité est mal

fondée et prépare d'effroyables déceptions, mais elle n'atteint même pas son but ici-bas ; elle ne fait point d'heureux, non, pas un seul heureux.

Il n'y a d'heureux sur la terre que ceux qui seront heureux dans le ciel. Il n'y a d'heureux que ceux qui ont été malheureux, qui ont subi les détresses de la condamnation et du relèvement. Il n'y a d'heureux que les réconciliés, que les pardonnés, que les renouvelés. En dehors de ceux-là, la poursuite du bonheur est sans doute la préoccupation universelle ; mais quels en sont les résultats ?

Si la réponse à cette question vous semble douteuse, je vous engage à écouter ce qui se dit chaque jour et à chaque instant du jour au sein de ces multitudes qui vivent d'une croyance toute faite. La foi héréditaire rend heureux ! Hélas ! je n'entends éclater de partout que des blasphèmes et des murmures. Qu'y a-t-il donc tout autour de nous, si ce n'est du mécontentement ? Ces sociétés formées par une religion si facile, elles ont la fièvre ; elles se retournent tantôt sur le côté gauche et tantôt sur le côté droit, cherchant une place qui soit bonne et n'en trouvant point.

Vous savez si j'exagère, chers amis. Vous

m'êtes témoins que la maladie existe, que le prétendu remède ne guérit personne, et que si l'homme veut découvrir le bonheur, il faut qu'il s'adresse autre part.

Et l'homme effectivement a fait d'autres tentatives. Décidé à éviter la conversion, il a essayé de tout, en dehors de ce moyen extrême. On a vu naître des tendances religieuses qui remplacent la nouvelle naissance ou par la méthode des ascètes, ou par celle des mystiques.

Ceux-ci, dualistes sans le savoir, voient le mal dans la matière; c'est à la matière et à tout ce qui s'y rapporte que leurs coups s'adressent. Ils retranchent les jouissances les plus légitimes, ils suppriment les affections les plus précieuses, ils diminuent et appauvrissent la vie; nouveaux stoïques sous une forme chrétienne, ils se donnent pour tâche de ne rien aimer, de ne rien savoir, de ne rien faire ici-bas de ce qui touche le moins du monde aux choses de la terre. Pensez-vous, chers amis, qu'ils soient heureux? Ils ne le seraient pas d'une façon complète, alors même qu'ils auraient donné leur cœur à Dieu, car ils le seraient autrement que Dieu ne l'a voulu, ce Dieu qui nous veut heureux par lui sans doute, mais heureux avec la famille, avec le travail, avec les affections, avec les devoirs, avec les développements et les activités en tous sens. — Que sera-ce, si,

comme il n'est que trop permis de le craindre, l'âme ascétique a pris les apparences pour la réalité, le combat contre la matière pour le combat contre le péché, la mutilation pour la conversion !

Cette erreur fatale menace aussi les hommes qui cherchent le bonheur par la voie du mysticisme, qui font reposer leur sécurité sur des émotions, sur des sentiments, sur une prétendue union avec Dieu. L'état d'abandon plus ou moins extatique n'est pas aussi saint qu'on veut bien le dire. Il y a souvent là une grande dispense de conversion. On arrive d'emblée à se perdre en Dieu, et l'on évite de passer par l'humiliation du péché, de la condamnation, de la lutte. Plus de loi qui nous condamne, plus d'autorité des Ecritures qui nous oblige ; nous portons tout en nous, notre révélation et notre salut.

Tel est le plus haut point peut-être auquel l'âme inconvertie puisse parvenir. Et c'est aussi là qu'elle est le plus tentée de se croire en possession d'un bonheur véritable, élevé, indestructible. Seulement (et ici se révèle le trait commun de ces doctrines qui forcent certains côtés de l'Evangile, afin d'éviter son principe essentiel) les illusions du bonheur qu'on obtient de la sorte s'achètent au prix d'une diminution de la destinée humaine, d'une véri-

table atrophie morale. L'ascétisme amoindrit la vie, le mysticisme sacrifie l'individu. Notre moi s'évapore, et avec lui notre responsabilité. Aux réalités de notre vocation terrestre se substituent de molles langueurs, un sentimentalisme béat, une exaltation factice qui met l'imagination en jeu sans intéresser fortement la conscience. Non, non, ce n'est point là cette félicité saine et simple dont le secret besoin tourmente nos âmes et que Dieu promet à ses enfants.

VIII.

Dans cette poursuite haletante du bonheur qui fait aujourd'hui le sujet de notre étude, les philosophies et les croyances ont sans doute leur rôle à jouer, et j'ai dû le dire; d'ordinaire cependant on ne remonte pas jusque-là : on va demander le bonheur aux situa-

tions extérieures ou à l'arrangement de la vie.

Tranchons le mot, pour beaucoup de gens les heureux sont les riches. Ayez des revenus assurés, et si à cet avantage vous joignez une bonne santé, de la considération et de l'influence, vous aurez atteint le faîte des félicités humaines. — Je suis honteux de le dire ; mais il en est ainsi.

Je ne veux, chers amis, ni reproduire les banalités d'un tel sujet, ni en esquiver la partie délicate. Ce n'est pas moi qui viendrai dire aux pauvres, aux malades, aux infortunés : « Votre épreuve n'existe pas. » — Il y a certes des inquiétudes poignantes, des souffrances physiques et morales, des complications de misère, dont on ne saurait nier les navrantes amertumes.

Et toutefois, qu'elle serait fausse, Dieu merci, cette classification des heureux et des malheureux qu'on ferait reposer sur le rang, sur la fortune et sur la santé ! C'est au dedans et non au dehors qu'il faut chercher les conditions du bonheur. Au dedans, par les choses qui ne paraissent pas, que souvent on ne dit point et qu'on ne peut dire, notre condition véritable est fixée.

Sachons-le d'abord, le train de guerre est partout, chez le riche comme chez le pauvre. Il faut n'y avoir pas regardé de bien près, pour s'imaginer que dans certaines maisons il

n'y a ni inquiétudes, ni travail, ni difficultés sans cesse renaissantes, ni problèmes angoissants, ni lourdes responsabilités, ni lutte, ni lassitude. Ceci est la condition commune, et la foi même, qui allége seule un tel fardeau, ne nous en délivre jamais entièrement. Le poids de la vie se fait partout sentir; Dieu l'a voulu ainsi.

Mais ce qu'il a voulu en même temps, c'est que ses rachetés trouvassent dans la communion avec lui une source inépuisable de force et de paix. Là est la grande différence; là et non ailleurs.

Vous en avez tous vu, de ces heureux de la terre qui ne sont pas autre chose et qui ne peuvent inspirer qu'un sentiment, celui d'une profonde compassion. Comment dire le vide de ces existences, la vanité de ces joies, l'ennui, l'écrasant ennui qui se glisse derrière ces plaisirs ? — « Le riche, est-il dit, se flétrira dans ses voies. » Déclaration terrible, qui s'accomplit chaque jour sous nos yeux. Dans la voie de la richesse sans Christ, la flétrissure marche, elle avance, elle s'étend, elle atteint tous les actes et tous les projets. Le vent brûlant d'Orient n'a rien épargné ; plus de feuillage verdoyant, des feuilles sèches et du chaume. — Ah ! on a beau faire, chers amis, l'âme ne prend point le change. Elle a des besoins que l'argent, ou la considération, ou le bien-être phy-

sique ne sauraient satisfaire. Sous le toit de l'opulence, il y a souvent, trop souvent, des âmes indigentes, des âmes qui meurent de faim.

Pénétrez, au contraire, dans un pauvre logis où tout semble manquer, où le père de famille est malade, où les enfants sont déguenillés, si le Seigneur Jésus y est entré, si l'esprit de prière et de foi y habite, si un rayon de l'Evangile y brille, oh! alors tout resplendit à cette clarté dorée ; alors il y a là de la confiance, de l'amour, des cantiques, des actions de grâce.

Encore une fois, ne m'attribuez pas une pensée qui n'est pas la mienne. Les angoisses sont des angoisses, les douleurs sont des douleurs, et quoique le bonheur essentiel ne réside pas dans nos circonstances extérieures, je n'ai garde de dire que le côté pénible de ces circonstances doive exciter notre joie.

Je ne le dirai même pas au point de vue de nos intérêts spirituels. Si les tentations des riches sont les plus dangereuses (et qui en douterait après la solennelle déclaration de Jésus-Christ?) s'ils ont à se mettre en garde contre de tristes flatteries, contre de déplorables illusions, contre l'orgueil qui guerroie Dieu avec ses dons

et qui s'enferme dans les biens de la terre comme dans une imprenable forteresse ; s'ils sont aisément entraînés à s'établir, à s'enraciner sur la terre, à ne plus ressentir dans aucune mesure la tristesse de vivre éloignés de la vraie patrie, à devenir leur propre centre, à confondre sottement leur fortune avec leur personne, à s'estimer beaucoup et à se poser en créatures supérieures; si la prospérité est trop souvent un obstacle à l'humilité, à la repentance, à la conversion, si elle nous empêche de nous sentir pauvres et de recevoir l'Evangile qui est « annoncé aux pauvres ; » si de même que certains honnêtes gens ont plus de peine que d'autres à sentir leurs misères morales, les gens heureux ont plus de peine que d'autres à sentir le besoin des vraies richesses; s'ils sont appelés plus que d'autres à se poser cette question terrible : N'aurais-je pas reçu *mes biens* ici-bas? il est également vrai que la pauvreté a ses périls, moindres sans doute, mais réels. Elle fait naître sous une autre forme ces épines, ces inquiétudes de la vie, qui peuvent étouffer le bon grain. Parfois elle expose la jeunesse à la contagion des mauvais exemples et des habitudes grossières. Parfois elle aigrit, elle détourne de l'Evangile. Tel affligé nous dira (on me l'a dit) que dans l'état d'accablement où il se trouve, il n'est capable de rien; qu'il faut être tran-

quille pour penser à Dieu; qu'il nous est bien aisé, à nous, de nous occuper de nos âmes; que ceux qui ont à combattre contre les difficultés matérielles de l'existence n'ont pas le temps de combattre contre le péché.

Qu'en devons-nous conclure? Que le Seigneur, dans sa bonté et dans sa justice, n'a créé ni situations qui sauvent, ni situations incompatibles avec le salut. Si les uns s'endurcissent dans l'épreuve, si les autres s'engourdissent et s'engraissent dans le rassasiement, cela vient de notre péché et non de notre fortune. Nul n'aura le droit de dire un jour au souverain Juge : Tu m'avais mis à une place où il m'était comme impossible de me donner à toi. — Nous ne sommes jamais tentés au delà de nos forces, et notre Père céleste, « qui ne veut pas qu'aucun périsse, » tient constamment à notre portée ses grâces toutes-puissantes.

Ceci, chers amis, je suis tenu de l'établir avec force, car on le conteste sans cesse et peu de problèmes sont envisagés avec moins de simplicité que celui qui concerne les rapports de la richesse et de l'indigence avec l'Evangile. Il semble qu'en y touchant nous perdions tous notre sang-froid, tant nous sommes prompts à tomber dans les exagérations déclamatoires. — Est-il donc si difficile de se rappeler qu'en Christ il n'y a « ni Juif ni Grec, ni esclave ni

libre, ni homme ni femme, » et que par conséquent aussi il n'y a ni riche ni pauvre? En Christ, la supériorité des rangs ne s'établit pas par la richesse, ou, comme on a souvent l'air de le soutenir, par la pauvreté. Lorsqu'on demanda au Sauveur : « Qui est le plus grand? » il n'alla pas chercher un mendiant couvert de haillons, en disant : Les haillons font la grandeur religieuse. — Non, il prit « un petit enfant » et le mit au milieu des disciples ; puis il leur dit : « Celui qui deviendra humble comme ce petit enfant, celui-là est le plus grand dans le royaume des cieux. » Devenir humbles, devenir de petits enfants, voilà le principe unique de la grandeur, pour les pauvres aussi bien que pour les riches. Pauvres ou riches, les plus humbles sont les plus grands. Il faut être humble pour « se glorifier de son élévation » quand on est pauvre ; il faut être humble, pour « se glorifier de sa basse condition » quand on est riche. Or vous le savez, c'est de la sorte que notre problème a été posé par un verset célèbre de Jacques. — Vous pauvres, voici une élévation qui ne se révèle qu'aux humbles, car elle vous vient tout entière de la grâce de Dieu et vos souffrances n'y ont pas plus de part que vos vertus. Vous riches, voici un abaissement qui ne se révèle qu'aux humbles, car il n'apparaît à vos yeux que le jour où vous avez compris

que vos grandeurs sont le néant même, où vous vous êtes vus enfin misérables et nus, où vous avez senti qu'en qualité de riches vous passerez « ainsi que la fleur de l'herbe. »

Les différences réelles sont là, non ailleurs; elles résident au dedans, non au dehors. Et pour nous renfermer dans cette question du bonheur qui ne se laisse pas séparer au reste, nous le verrons toujours mieux, de la question des grandeurs religieuses ou du salut, n'êtes-vous pas frappés de ceci : elle existe, en dépit des inégalités sociales dont je ne vous ai certes pas fait mystère, elle existe la magnifique égalité de l'amour divin! Devant l'éternité, certaines distinctions prennent leur véritable valeur. Or voici par où les voies de l'Evangile s'écartent à cet égard des voies du monde :

Tandis que l'Evangile s'offre à tous, tandis qu'il nous met tous en mesure d'accepter et d'être heureux, heureux dans la vie à venir, et aussi dans la vie présente, le monde établit des séparations tranchées, il réserve au petit nombre la jouissance exclusive de ses biens. — Je me trompe, en excluant le grand nombre il ne satisfait pas même le petit. Se faisant une arme contre Dieu (contre nous) de nos prospérités et de nos épreuves, de nos richesses et de notre indigence, de notre santé et de notre maladie, de notre caducité et de notre jeunesse, bou-

chant à la fois les deux chemins qui mènent au bonheur, il remplit les âmes d'un si cruel malaise, que les soupirs des heureux ici-bas ne le cèdent pas en navrante mélancolie aux soupirs des malheureux.

IX.

Mais quoi! l'homme possède peut-être, en dehors de Dieu, d'autres secrets du bonheur. Voyons encore, voyons jusqu'au bout. Ne nous lassons pas et accomplissons en entier pour notre temps la sinistre revue de l'Ecclésiaste. Ce que les situations extérieures ne peuvent faire, l'arrangement de la vie le fera-t-il? Y a-t-il réellement un art de vivre heureux? La félicité est-elle une méthode?

Oui, répondent certains hommes, et cette méthode est bien simple. Ce qui nous tourmente ce sont nos soucis, nos labeurs; nous

pensons trop et nous travaillons trop. Sachons glisser sur la vie, oublions la mort, procurons-nous la jouissance de ne rien faire; la terre nous réserve bien des joies, si nous avons soin de ne pas les empoisonner par de sombres théories et de désolantes préoccupations.

Je me suis approché de quelques-unes de ces existences faciles, et elles m'ont inspiré un sentiment invincible de répulsion et de pitié. Il n'est pas de termes pour peindre l'incurable misère des âmes désœuvrées, en qui la frivolité est devenue comme une seconde nature et qu'elle a rendues incapables de tout ce qui est sérieux. Dieu vous garde, chers amis, de connaître par expérience cette lassitude du repos, cette fatigue des faux plaisirs, ce dégoût de soi et des autres, qui sont le supplice des oisifs!

Ce qui m'épouvante, ce ne sont pas leurs chagrins, ce sont leurs plaisirs, soit qu'ils aillent demander des distractions impuissantes aux grossières banalités de certaines fêtes, soit qu'enfermés dans les *jouissances* de la vie ordinaire, ils promènent leur ennui de visite en visite et de salon en salon. Leur travail à eux qui ne veulent pas travailler, leur travail (et je n'en connais pas de plus rude) consiste à « tuer le temps. »

Tuer le temps, quel affreux mot! Tuer le

temps quand l'Evangile dit : Rachetez le temps ! Tuer ce temps précieux, ce temps germe de l'éternité, ce temps qui nous est prêté et qui passe, ce temps dont tant d'hommes ne connaîtront le prix que quand il n'y aura plus de temps ! On s'essaye à vivre dans le vide, à vivre de vaines conversations, de pauvres redites ; on achève en bâillant sa journée, et l'on s'apprête à recommencer le lendemain, et c'est ainsi qu'on arrive au bout de la semaine, au bout de l'année, au bout de la vie. Quelle misère, chers amis !

Aussi se hâte-t-on de nous dire qu'il y a des vies mieux arrangées que celles-là. La véritable méthode de bonheur n'a garde d'oublier que l'homme est une créature intelligente et que ses besoins sous ce rapport demandent à être satisfaits. Elle ménage une place au travail, au travail agréable, au travail épicurien, diversion charmante et assaisonnement indispensable des joies d'ici-bas.

Quelques-uns, vous le savez, vont même très loin sous ce rapport. Comme leur grande préoccupation est d'assurer à leur esprit des jouissances qui soient dignes de lui être offertes, ils se regardent vivre, ils se regardent penser,

ils se regardent jouir ; leur vigilance toujours active soumet toutes choses à une analyse impitoyable ; à force de n'admettre que des plaisirs délicats, ils en viennent à n'en plus avoir (1).

Il serait trop aisé de prouver que ceux-là sont malheureux. Je ne connais pas d'existences plus languissantes, plus plaignantes, plus laborieuses parce qu'elles sont artificielles, que celles de ces hommes parfois distingués qui, faisant profession d'être difficiles, semblent ne vivre ici-bas qu'à titre de curieux et de dilettantes. Qu'est-ce qui trouve grâce devant eux? Enfermés dans une étroite coterie, bercés par le retour incessant des quelques idées qui ont obtenu la faveur d'y pénétrer, ils succombent à la monotonie des causeries, ou pour mieux dire, des dissertations auxquelles ils ont demandé ce genre de bonheur qu'on est convenu d'appeler le bonheur des gens d'esprit.

Mais le problème comporte une autre solution, moins alambiquée, et sur laquelle Horace a apposé le sceau de son génie. Il s'agit ici d'un bonheur ouvertement égoïste qui se croit très supérieur au bonheur frivole. Hélas! ils sont

(1) Un écrivain du dernier siècle l'a dit : « A force de faire carder son matelas, on le réduit à rien et on finit par coucher sur la dure. »

aussi misérables, ou pour mieux dire, aussi méprisables l'un que l'autre.

Voici ce qu'elle est, cette vie bien équilibrée d'Horace : une retraite lettrée et paisible, des plaisirs faciles, une fortune médiocre, de la tranquillité, un profond mépris des hommes, un parfait oubli de l'âme et de Dieu, une indifférence absolue à la vérité, tels sont les principaux éléments de la félicité raffinée qui trouve encore chaque jour tant d'admirateurs et d'envieux.

Couler ainsi ses jours au milieu des entretiens élégants, sans livrer son âme aux orages que créent les sentiments tendres, les devoirs de la famille ou de la chose publique, les luttes morales, les généreuses indignations, c'est avoir trouvé le secret de marcher sur la terre sans se déchirer aux ronces et sans se heurter aux cailloux du chemin. — Mais c'est avoir trouvé le secret aussi de réduire l'âme à son moindre état, de tuer toute la partie élevée de notre être. N'est-il pas frappant, chers amis, que toutes les méthodes de bonheur humain retombent l'une après l'autre dans le même procédé, ou plutôt, dans la même ornière, la mutilation ? Ces vies-là ne sont heureuses qu'à force de ressembler à la mort ; ces bonheurs-là sont une négation. Je ne sache pas, quant à moi, de souffrance positive qui ne me parût préférable.

Voici un homme qui s'est arrangé de façon à ne jamais s'émouvoir. Il ne se gêne pour rien et pour personne. Il dédaigne les questions, il ignore les principes, il écarte les obligations. Il se donne tout juste assez d'occupations pour ne pas s'ennuyer, assez de bienfaisance pour être content de lui, assez de religion pour ne pas s'inquiéter de la mort, assez d'affections pour entretenir le mouvement de son cœur.

Il se sait gré de n'avoir ni ambitions insatiables, ni passions violentes; enfermé dans une modération bien calculée de sentiments, de pensées et de désirs, entouré de cette considération banale que les existences banales et les vertus banales obtiennent aisément, il se tient en paix et jouit de la vie. Que d'autres se risquent dans les luttes politiques ou religieuses, que d'autres croient avec force ou nient avec conviction, lui il a choisi la voie mitoyenne, où il chemine doucement à l'abri des coups. Est-il besoin d'ajouter que ce n'est pas lui qui s'abandonnera à des vices par trop scandaleux ou qui commettra de grands crimes? Son existence sagement ordonnée ne comporte pas de semblables anomalies. Par prudence, par hygiène, il tient à rester ce que le monde appelle un honnête homme. Il a besoin de s'estimer lui-même; cela aussi est nécessaire à son bonheur.

Et il s'estime, et il est heureux... Pardonnez-moi de profaner un tel mot en l'appliquant à de si grandes, de si profondes et de si lâches misères. Cette âme est dépourvue de tout; ce cœur est sec et vide. Oh! qui lui donnera de remplacer sa paix par la guerre, sa joie par les larmes, son estime de soi par l'humiliation et le dégoût! Qui lui donnera, je le répète, de sentir que sa félicité est le malheur suprême et que sa vie est la mort!

Il est des arrangements encore supérieurs. Au-dessus des existences frivoles, au-dessus des existences égoïstes, il y a les existences utiles. Il y a des hommes qui, sans connaître les nobles tourments de l'idéal, sans passer par le travail intime de la régénération, ne s'arrêtent cependant pas aux basses régions que je viens de décrire. Ils ont une intelligence, une conscience et un cœur; le bonheur qu'ils poursuivent, ils le placent à un niveau moins infime; ils ne comprennent pas le bonheur sans l'activité de l'esprit, sans le dévouement pratique, sans les vives et puissantes affections.

Cela est vrai, chers amis, et rien n'est plus propre à nous faire sentir l'impossibilité absolue de découvrir quelque part un bonheur séparé

de la conversion. Que manque-t-il à ces existences? Un intérêt central les remplit; ici les affaires privées, là les affaires publiques, ailleurs la science. Si les hommes occupés sont les hommes heureux, ceux-ci ont résolu le problème.

Ils aiment leur famille, ils sont dévoués à leur pays, les pauvres leur inspirent une sincère compassion; en tous cas, parmi les luxes, ils ont su choisir le seul qui soit de bon goût, le seul qui assure de l'estime et qui donne du plaisir, le luxe de la bienfaisance. Ils ont tous les goûts élevés, toutes les habitudes honnêtes; la frivolité du mondain proprement dit leur inspire une insurmontable aversion; il leur faut des idées, de l'action, des sentiments; de généreuses passions font battre leur cœur. Il en est même qui par l'emploi de leur fortune et de leur temps, par les dons généreux qu'ils répandent, par les institutions qu'ils fondent, par l'impulsion utile et élevée qu'ils donnent à tout un pays, acquièrent des droits durables à la reconnaissance de leurs concitoyens. Que leur manque-t-il donc, et pourquoi ne sont-ils pas heureux?

Car ils ne le sont pas, et notre incapacité de bonheur en dehors de Dieu ne se montre jamais avec plus d'éclat que dans ces natures d'élite. — Quelquefois, je devrais dire souvent,

leurs vertus servent de pâture à leur orgueil; encensés, satisfaits d'eux-mêmes, ils en viennent à ne plus comprendre ni la repentance, ni, à plus forte raison, la conversion ; ils s'établissent alors dans les ternes régions de la philanthropie, là où rien de vigoureux ne pousse, là où aucune fleur joyeuse ne s'épanouit, là où n'arrive aucun chaud rayon de soleil. D'autres fois, leur recherche sincère du bien éveille en eux l'homme moral; la conscience de leurs misères se fait se sentir, les vastes besoins se manisfestent, les plaies deviennent douloureuses.

Des plaies! Il y en partout ici. Et, indépendamment de ce qui se passe aux fond des âmes, quelle est la vie qui ne recèle des heures fatales, après lesquelles il n'y a plus en nous que deuil et souffrance ? Ces négociants ont rencontré la ruine; ces citoyens ont vu sombrer leur cause chérie ; ces pères, ces époux, ces parents, ces amis, ont trouvé les amertumes indicibles de ce bonheur

> Qui tout à coup se brise, et perdu dans l'espace,
> Nous laisse épouvantés d'avoir cru vivre heureux.

Leur félicité s'est transformée en source de douleur et de désespoir. Ils ont découvert qu'ici-bas nous avons plus d'une fois à mourir.

Je ne veux rien exagérer, chers amis. Je supposerai, si vous le voulez, une vie exceptionnelle, une vie impossible, où les grands brisements n'aient pas pris place, où les joies de la famille, les progrès des enfants, es goûts exquis, les occupations libérales, les conversations nourries aient rempli jusqu au bout toute la place que n'absorbaient pas le dévouement à la patrie ou à la cité et le travail de la bienfaisance; je supposerai toutes les satisfactions que peuvent donner la position, le caractère, les attachements, les plaisirs et les joies légitimes; je supposerai que non-seulement les plus vives tortures du cœur ont été épargnées, mais que ces autres tortures ont été épargnées également qui viennent des défaites de la vérité, des triomphes de l'injustice; je supposerai cela, et je vous demanderai ensuite ce que vous pensez d'un pareil bonheur.

Qu'en pensez-vous, chrétiens, vous qui avez goûté combien le Seigneur est bon, vous qui savez ce que c'est que de pleurer en regardant à soi et de se réjouir en regardant à Dieu, vous qui savez ce que c'est que d'être affranchi de l'empire absolu du péché, vous qui avez entendu une voix céleste vous annoncer le pardon? Entre la félicité d'un faible chrétien et celle d'un grand honnête homme (et je parle de cette vie seule-

ment; que serait-ce si nous envisagions l'éternité!) j'aperçois toute la distance qui sépare la terre et les cieux.

X.

C'est qu'en dehors de Dieu il n'y a que le monde, en dehors des chrétiens il n'y que les mondains. Or, quel est le caractère essentiel du monde, celui qu'on trouve dans toutes ses œuvres et par conséquent aussi dans tous ses bonheurs, dans les plus honnêtes comme dans les plus grossiers? Le monde fixe notre demeure, notre patrie ici-bas. Il nous apprend à dépendre des hommes, à éviter le mal qu'ils peuvent faire, à chercher le bien qu'ils peuvent procurer. Notre intérêt principal, notre centre, notre trésor, sont sur la terre; nous y rêverions notre éternité.

« Où est votre trésor, là aussi sera votre

cœur. » — Cette parole profonde explique tout. Notre trésor et notre cœur sont-ils en haut? Avons-nous là le bien suprême, le bien dont à aucun prix nous ne consentirions à être privés? Transportons-nous là toutes nos joies, toutes nos espérances, tous nos bien-aimés? Est-il là notre pays, notre pays et notre héritage, et le grand rendez-vous, et le but suprême? Alors, nous marchons dans la liberté et dans la joie des enfants de Dieu; malgré nos faiblesses nous sommes forts, malgré nos épreuves nous sommes heureux.

Mais notre trésor et notre cœur sont-ils en bas? Alors il n'y a pas de blessure qui ne nous atteigne. Nous souffrons par nos douleurs, et nous souffrons aussi par nos félicités incessamment menacées. Tout ce qui nous est précieux est toujours en péril. Tandis que le chrétien est d'autant plus heureux qu'il aime plus, le mondain, au contraire, voit croître ses souffrances avec ses affections. Misérables esclaves de l'opinion, nous ne nous appartenons plus; rien n'est difficile dans le monde comme de relever la tête et d'être soi. Ceci, chers amis, est une dure servitude. Le monde n'a point d'entrailles; il repousse du pied ceux qu'il a perdus, dès l'heure où il n'en a plus besoin. Le monde est sans pitié pour les chutes qui viennent de lui, semblable à Satan qui tente et qui

accuse. Que l'enfant prodigue meure de faim, on l'enverra paître les pourceaux. Que Judas vienne raconter ses remords, on lui répondra : « Que nous importe! c'est à toi d'y pourvoir. »

Les sévérités du monde sont aussi mortelles que ses complaisances. Triste chose que d'être exposé aux malignités, aux jugements, aux dérisions impitoyables, et de sentir que tous ces coups portent. On a appris le mépris des hommes (désolante science qui ne s'acquiert pas à l'école de l'Evangile), et ces hommes que l'on méprise on ne cesse pas de dépendre d'eux.

Et quel est le salaire des mieux traités, dans leur meilleur temps? Ils sont caressés, vantés; ils ont des heures d'étourdissement qu'ils prennent pour du bonheur. Puis, ils vous le diront tous ces hommes qui ont rempli sans Dieu un grand rôle ici-bas, puis arrivent la satiété, le dégoût, et pour employer le mot qui seul rend cet état des âmes, l'ennui, l'incurable ennui.

Oui, il y a quelque chose qui n'est pas la douleur vive et qui est plus redoutable peut-être, c'est l'ennui. Le monde s'ennuie. Pour échapper à l'ennui il essaye de tout, des plaisirs, des travaux, des études, des affaires, des

agitations politiques. Le monde fait des révolutions parce qu'il s'ennuie, et l'art de le distraire à tout prix est, dit-on, l'art favori des hommes d'Etat.

« Même en riant le cœur est triste et la joie finit par l'ennui. » Que cela est vrai, même dans ces vies privilégiées où les travaux de l'intelligence ont créé une sorte d'indépendance relative! Allez au bout, allez au fond; ces vies sont moins vaines que d'autres, elles demeurent vaines cependant. Partout où Dieu n'est pas il se fait un vide que rien ne peut combler.

L'ennui est le dénoûment inévitable des tentatives que fait l'homme pour vivre de son propre fonds. On ne vit pas dans le vide. Nous parvenons à nous donner le change pendant quelques jours, quelques années peut-être. L'activité des études, l'importance des devoirs, le tumulte des événements nous préservent quelque temps du tête-à-tête avec nous-mêmes. Mais le jour où nous nous rencontrons, nous découvrons avec désespoir que le vide de nos âmes est aussi grand que jamais. Tout ce que nous y avons jeté s'y est englouti.

Vous l'apercevez bien maintenant ce trait

commun par lequel se ressemblent toutes les poursuites du bonheur, celles du temps de l'Ecclésiaste et celles de notre temps : elles sont *mondaines*. De là leur commune misère et leur commune vanité. Quoique leur niveau moral soit loin d'être identique, il suffit qu'elles appartiennent également au monde pour être frappées d'une égale stérilité.

Désolant spectacle, qui devrait nous arracher des larmes, et qui devrait nous mettre au cœur une prière incessante, un besoin d'avertir sans relâche tant d'hommes qui se trompent de chemin. Ah! que n'avons-nous, nous qui certes ne valons pas mieux, que n'avons-nous des paroles fidèles, des supplications ardentes pour leur demander d'avoir pitié d'eux-mêmes et de se tourner du côté du vrai bonheur, que Dieu leur offre gratuitement!

Si dans leurs prospérités mêmes ils ont trouvé l'ennui, que sera-ce dans leurs épreuves! — Ils sont frappés; qui les guérira? Ils sont affligés, qui les consolera? Ils vont mourir, qui les sauvera?

La mort, voilà le terme. Et que vont-ils devenir ces heureux, ou si vous aimez mieux, ces misérables? A quoi vont servir leur légèreté ou leur sérieux, leur vie inutile ou occupée? A quoi bon l'étourdissement? A quoi bon la fermeté? La mort ne transforme personne; mou-

rant mondains nous ne ressusciterons pas chrétiens.

XI.

Vous le voyez, chers amis, quelle que soit la diversité des voies suivies, elles aboutissent toutes au même point, à la même catastrophe. A tous les coins de l'horizon l'homme révolté a demandé le bonheur, et de partout on le lui a promis, et de partout lui sont venues d'irréparables déceptions. Il y a en lui une place inoccupée que Dieu seul peut remplir.

Le grand crime, et par conséquent la grande misère, c'est de vouloir se passer de Dieu, c'est d'essayer d'être son propre Dieu. L'antiquité païenne avait des légendes pour peindre les châtiments destinés à un pareil attentat. C'étaient les Titans foudroyés par Jupiter pour avoir escaladé l'Olympe; c'était Prométhée

créant son homme, dérobant le feu du ciel, et puis dévoré par son éternel vautour.

Ah! « la course n'est point aux légers, ni aux forts la bataille; » autrement l'humanité aurait résolu le problème sur lequel elle s'acharne depuis tantôt six mille ans. Ici la victoire est aux faibles, aux humbles, aux pauvres, à ceux qui ont senti leur péché, aux malades qui se sont tournés vers le médecin. En fait de bonheur comme en fait de pardon, s'il est permis de distinguer ces deux choses, ceux-là seuls reçoivent qui consentent à tendre la main.

Mais je ne veux pas aller trop vite. Décidé à m'enfermer avec scrupule dans le sujet, si vaste déjà, de ce premier entretien, je me borne à mettre hors de doute le résultat auquel nous sommes parvenus.

Vous l'avez remarqué, j'ai écarté les arguments qui m'auraient donné trop facilement raison. Acceptant les termes de la question telle que la pose l'Ecclésiaste et telle qu'elle se montre aux yeux du monde, j'ai à peine soulevé en passant le voile qui couvre l'éternité. Non-seulement je ne vous ai parlé que du bonheur dans la vie actuelle, je me suis même interdit de m'adresser aux cas extrêmes.

Je ne vous ai parlé ni des affections déréglées et de leurs poisons, ni des grossiers scandales, ni des crimes. Bien plus, j'ai évité de m'arrêter longtemps avec vous en présence de ces joies menteuses qui ne durent qu'autant que l'illusion : pareilles à l'Amour antique, elles disparaissent au premier rayon de lumière; la goutte d'huile brûlante a mis le dieu en fuite, dès que l'âme, dès que Psyché a allumé sa lampe et s'est approchée pour voir. — Je ne vous ai pas présenté ces roués aussi froids que le marbre, qui font le mal sans plaisir, qui ne sont amoureux que d'eux-mêmes et qui trouvent si vite la lassitude au fond de leurs débauches, de leurs lâchetés. Je ne vous ai pas présenté ces hypocrites, dont le châtiment (châtiment terrible!) est d'être « rassasiés de leurs voies. » Je ne vous ai pas présenté ces natures violentes qu'emportent toutes les passions escortées de toutes les douleurs. Non, nous nous sommes tenus dans les régions moyennes, nous avons interrogé des vies qui n'ont rien d'exceptionnel, et partout nous avons recueilli la même réponse : les maux sont réels, les remèdes sont vains, le problème du bonheur n'est pas plus résolu de notre temps qu'au siècle de l'Ecclésiaste (1).

(1) A côté de l'*Ecclésiaste*, il faudrait placer ici le *livre de Job*. L'homme angoissé, éperdu, s'y trouve en face du même pro-

XII.

Notre temps! Il l'a peut-être moins bien résolu que tout autre, et je le dis à son honneur. Oui, ce temps-ci, dont les calamités, à tout prendre, n'ont pas dépassé jusqu'ici la mesure ordinaire, a plus que sa part de tristesse, de découragement et d'ennui. Ceci est un temps mélancolique, il n'est personne qui n'en soit frappé. L'ancienne gaieté, l'ancienne insouciance, la verdeur d'autrefois ne sont plus.

Pourquoi cela? C'est que notre temps s'est pris à penser, à réfléchir; c'est qu'un certain réveil des consciences a eu lieu; c'est que quelques lueurs d'en haut ont éclairé les pro-

blème; seulement il l'envisage d'un autre côté : ce n'est plus la vanité du bonheur, c'est le rôle inexplicable de l'épreuve, qui le jette dans des perplexités désespérées, jusqu'à l'heure où Dieu se montre.

fondeurs de nos âmes ; la sérénité antique nous a décidément dit adieu.

Rien n'était plus commun jadis que ces païens complets, qui, tantôt incrédules, tantôt croyants sur la foi d'autrui, évitaient parfaitement toutes les questions sérieuses et attristantes. Ce calme radieux, dont la Grèce avait présenté le type accompli et vers lequel les adorateurs de la Grèce (Voyez Gœthe, le dernier des Grecs) se sont toujours tournés avec tant de dévotion, ce calme est étranger au dix-neuvième siècle (1).

Ce n'est pas moi qui lui en ferai un reproche.

(1) M. Renan voudrait nous y ramener. Il s'agirait, non pas de nier l'Evangile (l'Evangile vaut-il une négation ?), mais de le dédaigner, mais de le contempler de haut, avec cette indifférence de bon goût, avec cette indulgence qui sait tout comprendre parce qu'elle ne prend rien au sérieux, avec cette placidité de la philosophie qui veut qu'il y ait des religions pour le peuple, qui compatit aux besoins grossiers des ignorants, qui leur accorde leurs dogmes, les premiers venus, ceux de la tradition nationale, pourvu qu'on ne s'échauffe plus pour de semblables misères. Au lieu de problèmes où l'homme s'engage tout entier, nous aurions des questions propres à amuser la curiosité des savants, des sujets de dissertation où s'exercerait le dilettantisme historique et littéraire. — Ah ! qu'il fait bon, quand on a considéré ces tristes tendances, qu'il fait bon reporter les yeux vers certaine croix dressée hors des murs de Jérusalem ! Elle est sanglante ; elle parle d'amour, d'amour et de sacrifice. La paix qu'elle proclame, ce n'est plus la paix du paganisme antique, c'est la paix par l'expiation, c'est la paix avec la conversion, c'est la paix au travers des luttes de la sanctification. Les disciples du Crucifié sont appelés à crucifier le vieil homme et ses convoitises. Ils travaillent, ils combattent, ils poursuivent anxieusement la vérité ; ils lui appartiennent, ils la servent. — J'aime mieux cela.

Il y a là une sorte de progrès; perdre la fausse paix, c'est faire un pas vers la paix véritable. Or, disons-le, l'Evangile, le pur Evangile, est aujourd'hui trop connu pour ne pas exercer quelque influence sur ceux même qui semblent lui être le plus étrangers. Bon gré, mal gré, il se pose chez eux de redoutables questions. On les écarte, on s'en débarrasse, je le veux bien ; mais elles reparaissent toujours et de partout.

Et ce qui reparaît aussi, ce qu'il ne faut pas oublier quand on cherche les causes de l'angoisse secrète dont souffre notre génération, c'est le travail de démolition accompli par les générations antérieures. En même temps que nos consciences sont plus éveillées, nos intelligences sont plus troublées qu'elles ne l'ont peut-être jamais été. Nous avons hérité du dix-huitième siècle. Travaillés en deux sens contraires, atteints du mal dont souffrent les époques de transition, nous marchons courbés sous le poids d'un scepticisme plus lourd à porter qu'il ne l'était jadis, parce qu'il est moins complétement accepté. De nos jours, convenons-en, les incertitudes de la pensée se sont accrues; nos progrès mêmes ont ajouté à nos douleurs.

De là vient que notre temps, chers amis, a perdu sans retour cette sérénité du paganisme

hellénique (1) qui illuminait la vie actuelle d'un si gracieux rayon, que les bienheureux, habitant les Champs-Elysées, pleuraient la terre et regrettaient éternellement la douce lumière du soleil. Notre temps a même perdu la sérénité déjà plus troublée des époques où l'entassement des pratiques formalistes préservait les âmes du contact de l'Evangile.

Maintenant ce contact a lieu; nos contemporains, la plupart du moins, en savent trop pour être tranquilles à la façon des païens, trop peu pour être tranquilles à la façon des chrétiens. Ils ont entrevu, dans l'infini, des choses qui ne se laissent plus oublier. Etat misérable, où notre croyance fait notre supplice, où notre religion devient notre enfer! Un peu d'Evangile, cela alarme profondément; beaucoup d'Evangile, cela fonde une merveilleuse paix. Entrer dans l'état intermédiaire, poser les problèmes sans les résoudre, emporter le dard dans la plaie sans avoir le courage de procéder à l'opération qui en délivre, c'est renoncer aux avantages de l'ignorance et ne pas posséder ceux de la foi.

(1) On l'a contestée; on a cité quelques écrivains mélancoliques dans l'antiquité. Mais c'est le cas de dire que l'exception confirme la règle.

On a beaucoup recherché les causes de la mélancolie qui signale notre temps; il n'y en a pas d'autre que celle-là (1). De sérieuses paroles ont traversé les airs, il ne nous est plus possible de vivre comme si nous n'avions rien

(1) Si je dis que la mélancolie de notre temps n'a pas d'autres causes, c'est que je comprends dans celle-là la perte des illusions si vives, et, ajoutons-le, si généreuses, qui animaient en France la génération de 1789. Jamais peut-être l'homme n'a poussé plus loin qu'alors la confiance en soi-même, jamais il ne s'est cru fort et bon avec plus d'ignorante naïveté, jamais l'idée du péché et de la chute ne s'est plus complétement effacée : — La seule chose à changer, ce sont les institutions; quant à l'âme humaine, elle est naturellement parfaite! La raison va marcher de triomphe en triomphe! La route du progrès indéfini va s'ouvrir! Le problème du bonheur universel sera résolu par le simple déploiement de la vertu universelle! Nous touchons au véritable âge d'or!

Voyez Condorcet écrivant son livre et promettant à l'humanité une félicité certaine, une prolongation de vie, presque l'immortalité sur la terre, à l'heure même où il fuit devant ceux qui le cherchent pour le tuer; les vastes et tenaces espérances de son siècle se personnifient en lui. — Depuis, les événements ont parlé; ils ont emprunté la voix de l'Ecclésiaste, pour nous répéter une fois de plus : « Tout est vanité. » Et maintenant l'homme est là, tombé du haut de son orgueil, gisant et découragé, sans force, sans fierté, sans aspirations énergiques. Il semble avoir perdu la foi en lui et n'a pas trouvé la foi en Dieu. Son édifice est renversé; eh bien, il s'assiéra sur les ruines, et ne songera guère (on le dirait, du moins,) à bâtir un autre édifice avec de meilleurs matériaux.

Ces matériaux-là, ce sont les vraies convictions chrétiennes, les caractères puissamment trempés, les indépendances fondées sur la foi, les âmes qui ont compris le mot des apôtres : « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. » Quand de telles influences se font sentir dans une suffisante mesure, alors on peut espérer, espérer beaucoup; alors on peut rédiger des programmes aussi brillants et moins chimériques que ceux de 89.

entendu. — Pourquoi faut-il qu'effrayés, indécis, nous nous détournions pour ne pas en ouïr davantage ! Pourquoi faut-il qu'atteints par l'idée chrétienne qui nous attriste, nous reculions devant la réalité chrétienne qui nous apporterait le bonheur ! Sans doute nous pressentons qu'elle ne s'acquiert, celle-là, qu'au prix de douleurs plus intenses encore, qu'au prix d'une crise qui doit remuer et renouveler les profondeurs de notre être ; mais aussi, après cette crise, après ces humiliations, après cette mort, la vie serait en nous.

Telle est bien notre histoire, n'est-ce pas, chers amis? C'est bien dans cet à peu près, dans ce clair-obscur, dans ces ténèbres visibles que notre génération est venu languissamment s'asseoir. Si sa mélancolie l'accuse, elle l'honore aussi ; elle la place, par ce côté du moins, au-dessus des générations insouciantes.

Je voudrais, avant de vous quitter aujourd'hui, compléter la première partie de notre examen en écoutant cette génération elle-même, en prêtant l'oreille aux voix qui ont raconté ses misères. Quelques-unes de ces voix sont déchirantes et sublimes, parce qu'elles sont sincères. J'en connais une, entre autres, qui me remue toujours le cœur, car elle a des accents qui partent du cœur. Si j'ai hésité un moment à vous la faire entendre ici, ce n'est pas

qu'un vain formalisme m'ait retenu, l'apôtre Paul citait bien les poëtes païens Aratus et Epiménides; mais la vue de certaines passions, de certains désordres, de certaines images, me faisait reculer. Eh bien, je triompherai de cette répugnance, j'irai chercher, au milieu de beaucoup d'infamies, la grande leçon dont nous avons tous besoin. Après la Bible, après l'examen de nos propres cœurs, il n'est rien, je l'ai éprouvé, qui nous pousse vers Dieu, qui nous fasse goûter l'Evangile, qui nous démontre le privilége d'être placés sur le roc, comme ces cris de détresse qui partent de la haute mer, du côté du monde. Ces douleurs inconsolées ont besoin de trouver leurs interprètes naturels. Quand nous les peignons, nous, nous sommes suspects; mais quand le tableau est tracé par ceux qui souffrent, surtout quand c'est la grande poésie qui dans ses divinations sublimes chante en pleurant ce qu'elle a senti, alors il n'y a plus à contester.

Il est certes une fausse mélancolie, mode littéraire qui vaut ce que valent les modes; il est des douleurs de commande. Celles-là n'émeuvent personne. — Qui prend au sérieux les tristesses vaniteuses de René, le sentimentalisme de Werther, les vagues lamentations d'Ossian, les douleurs d'imagination qui résonnent sur la lyre harmonieuse de Lamar-

tine? Byron lui-même, dans ses imprécations amères, n'a-t-il pas moins l'air souvent d'un affligé que d'un révolté? (1)

Tous cependant ont subi jusqu'à un certain point les contagions de notre époque. Si la mélancolie est un costume chez quelques poëtes, cela vient, soyez-en sûrs, de ce qu'elle est une réalité ailleurs; on n'affecte certaines choses, que lorsqu'elles correspondent aux secrets instincts de la foule. — Au reste, la vraie mélancolie, celle dont le langage ne s'invente pas, a paru aussi parmi nous, et c'est vers elle que je veux vous conduire :

Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.

Combien de souillures, je le répète, dans ces *Confessions d'un enfant du siècle*, que, sous des titres divers, un jeune homme de génie a osé nous présenter! Et parmi les souillures, quelles larmes! quels trésors de tristesse! quelles aspirations non satisfaites! quelle soif non étanchée! quel aveu des misères du monde! quelle prédication involontaire de l'Evangile! Je n'en connais pas de plus éloquente et de

(1) Ceci n'est certes point une énumération complète. Combien de nuances que je n'ai pas le temps d'indiquer! Celle de Lamennais, par exemple, le pessimiste toujours irrité; et tant d'autres.

plus sérieuse. Ecoutez, suivez-le, le pauvre chantre incrédule, dans sa sombre descente aux lieux profonds.

D'abord, il essaye de l'insouciance,

Ainsi qu'un voyageur couché dans sa nacelle
Qui se laisse au hasard emporter au courant,
Qui ne sait si la rive est perfide ou fidèle,
Si le fleuve à la fin devient lac ou torrent.

Puis il s'est adressé aux plaisirs :

Si mon cœur, fatigué du rêve qui m'obsède,
A la réalité revient pour s'assouvir,
Au fond des vains plaisirs que j'appelle à mon aide
Je trouve un tel dégoût, que je me sens mourir.

Il sait désormais ce que vaut la vie, la vie où Dieu n'est pas; sa douleur déborde, une douleur sans phrases, simple et désespérée :

Je sais ce que la terre engloutit d'espérances,
Et pour y recueillir ce qu'il y faut semer;
Mais ce que j'ai senti, ce que je veux t'écrire,
C'est ce que m'ont appris les anges de douleur.
Je le sais mieux encore et puis mieux te le dire,
Car leur glaive, en entrant, l'a gravé dans mon cœur.

Et il ne se méprend pas aux causes de sa souffrance. Il sent ce qui lui manque; la place vide de Dieu, il la montre dans son cœur déchiré :

Je ne crois pas, ô Christ, à ta parole sainte;
Je suis venu trop tard dans un monde trop vieux.

D'un siècle sans espoir naît un siècle sans crainte,
Les comètes du nôtre ont dépeuplé les cieux.

Ces cieux dépeuplés, il les contemple d'un œil morne, tout s'obscurcit, la nuit se fait, le froid vient :

Le néant, le néant ! vois-tu son ombre immense
Qui ronge le soleil sur son axe enflammé?
L'ombre gagne, il s'éteint. — L'éternité commence.
Tu n'aimeras jamais, toi qui n'as point aimé.

N'est-il pas vrai, chers amis, que cette tristesse-là est émouvante, qu'elle aide à sonder les abîmes de l'âme humaine, qu'elle interprète puissamment l'Ecclésiaste? N'est-il pas vrai qu'elle est propre à faire rougir plus d'un chrétien, qui n'a jamais senti assez et les détresses auxquelles Dieu l'arrache et le prix de la délivrance qu'il lui donne?

Mais cette délivrance, notre poëte ne l'a-t-il jamais désirée? Ah ! oui, et sur ce point encore il est le représentant le plus vrai d'une génération qui achève d'être malheureuse, parce qu'elle a entendu la vérité, parce qu'elle a entrevu le ciel. L'entrevoir et s'en détourner, et s'en souvenir, et en soupirer, et y regarder encore, et reconnaître que tout se décolore au contraste d'une telle lumière, et rester là, in-

certain, combattu, partagé entre les choses d'en bas que l'on aime et celles d'en haut qu'on voudrait aimer, voilà une misère sans égale :

A qui m'adresserai-je, et quelle voix amie
Consolera ce cœur que le doute a blessé ?

La voix amie, elle ne peut venir que du ciel. Aussi est-ce vers le ciel qu'il regarde, à ses heures de suprême désespoir :

Vous qui volez là-bas, légères hirondelles,
Dites-moi, dites-moi, pourquoi vais-je mourir ?
Oh ! l'affreux suicide ! oh ! si j'avais des ailes !
Par ce beau ciel si pur je voudrais les ouvrir.

Le ciel, ce beau ciel si pur, où les ailes s'étendraient si bien, c'est en vain qu'on chercherait à le lui voiler :

Je leur dirais à tous : Quoi que nous puissions faire,
Je souffre, il est trop tard, le monde s'est fait vieux,
Une immense espérance a traversé la terre ;
Malgré nous vers le ciel il faut lever les yeux.

Mais quand les yeux se portent au ciel, qu'y aperçoivent-ils ? La conscience humaine s'abandonnera-t-elle à une confiance vague ? Oubliera-t-elle le Dieu juste et saint ?

Tant que mon faible cœur, encor plein de jeunesse,
A ses illusions n'aura pas dit adieu,
Je voudrais m'en tenir à l'antique sagesse
Qui du sobre Epicure a fait un demi-dieu ;

Je voudrais vivre, aimer, m'accoutumer aux hommes,
Chercher un peu de joie et n'y pas trop compter,
Faire ce que l'on fait, être ce que nous sommes,
Et regarder le ciel sans m'en inquiéter.
Je ne puis; malgré moi l'infini me tourmente.
Je n'y saurais songer sans crainte et sans espoir,
Et quoi qu'on en ait dit, ma raison s'épouvante
De ne pas le comprendre et pourtant de le voir.
Qu'est-ce donc que ce monde et qu'y venons-nous faire,
Si, pour qu'on vive en paix, il faut voiler les cieux,
Passer comme un troupeau les yeux fixés en terre
Et renier le reste...! Est-ce donc être heureux?

Non certes, ce n'est pas là le bonheur. Le bonheur est impossible sans la sainteté :

Me voilà dans les mains d'un Dieu plus redoutable
Que ne sont à la fois tous les maux d'ici-bas;
Me voilà seul, errant, fragile et misérable,
Sous les yeux d'un témoin qui ne nous quitte pas.

La pitié ne vous prend-elle pas au cœur, chers amis, en assistant à ce grand naufrage d'une âme qui se sent périr (je ne dis pas qu'elle ait péri; il s'opère de grandes choses au fond de ces natures tourmentées), oui, d'une âme qui se sent périr, qui va à l'écueil et qui le signale dans sa détresse ?

Ah! vous avez voulu faire les Prométhées,
Et vous êtes venus, les mains ensanglantées,
Reprendre et repétrir l'œuvre du Créateur!
Il valait mieux que vous, ce hardi tentateur,
Lorsque ayant fait son homme et le voyant sans âme,
Il releva la tête et demanda le feu.
Vous, votre homme était fait! Vous, vous aviez la flamme,
Et vous avez soufflé sur le souffle de Dieu.

Ailleurs encore, les imprécations continuent :

Vous vouliez faire un monde. Eh bien, vous l'avez fait ;
Votre monde est superbe et votre homme est parfait !
Les monts sont nivelés, la plaine est éclaircie,
Vous avez sagement taillé l'arbre de vie,
Tout est bien balayé sur vos chemins de fer,
Tout est grand, tout est beau ; — mais on meurt dans votre [air.

On y meurt, parce qu'il y manque quelqu'un. Le regard éperdu du poëte cherche le Sauveur :

Hé bien, qu'il soit permis d'en baiser la poussière
Au moins crédule enfant de ce siècle sans foi,
Et de pleurer, ô Christ, sur cette froide terre
Qui vivait de ta mort et qui mourra sans toi.

. . . .
Nous sommes aussi vieux qu'au jour de ta naissance ;
Nous attendons autant, nous avons plus perdu ;
Plus livide et plus froid dans son cercueil immense
Pour la seconde fois Lazare est étendu.

Lamentable et instructif spectacle, celui de ce cœur qui veut et ne veut pas, qui a soif et peur du salut, qui sent le prix de la vérité et qui s'en éloigne. La conclusion, pour nous, ce sont des larmes. Dieu sait le reste :

Quand j'ai connu la vérité,
J'ai cru que c'était une amie ;
Quand je l'ai comprise et sentie
J'en étais déjà dégoûté.

Et pourtant elle est immortelle,
Et ceux qui se sont passés d'elle
Ici-bas ont tout ignoré.

Dieu parle, il faut qu'on lui réponde.
Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.

XIII.

Qu'ajouterai-je ? Tout n'est-il pas dit maintenant? Y a-t-il encore ici quelqu'un qui conserve un doute sur la misère des félicités mondaines ? N'est-elle pas terminée la funèbre revue que fait l'Ecclésiaste du dix-neuvième siècle ? Ne se sont-ils pas dressés devant nous ces besoins profonds que Dieu seul satisfait, ces besoins de lumière, de paix, de sainteté, de liberté, de bonheur ? Ne les avons-nous pas sondées du regard, ces places vides au fond des cœurs ? Tous les biens qui reposent sur l'homme ne se sont-ils pas évanouis successivement, tous, jusqu'à l'espérance qui s'envolera la dernière, jusqu'à l'espérance qui déjà n'enfante plus ?

Oui, l'espérance humaine est lasse d'être mère,
Et le sein tout meurtri d'avoir tant allaité,
Elle fait son repos de sa stérilité.

Il nous faut autre chose, chers amis, d'autres biens, d'autres espoirs. Il nous faut la vie supérieure qui nous arrache à nous-mêmes et qui nous ouvre les célestes perspectives.

Car nous avons besoin d'être heureux, n'est-il pas vrai, et la soif du bonheur est l'aspiration légitime de nos âmes. Aussi, qui dira leur découragement et leur désespoir lorsque ayant essayé de tout, elles n'ont trouvé de goût à rien? qui le dira, si ce n'est l'Ecclésiaste?

« Moi et mon cœur nous nous sommes agités, pour savoir, pour épier, pour chercher la sagesse et la raison de tout. » — « Ce qui a été, sera... Rien n'est nouveau sous le soleil. »

A quoi bon travailler? Et puis, que d'iniquités sur la terre! — « Il y a des justes à qui il arrive selon l'œuvre des méchants, et des méchants à qui il arrive selon l'œuvre des justes. » — « Je me suis mis (triste spectacle, pour qui ne sait pas regarder plus haut!) je me suis mis à considérer toutes les injustices qui se font sous le soleil. »

Enfin, la mort n'est-elle pas le terme inévi-

table ? — « Un même accident arrive au juste et au méchant. » — « Un chien vivant vaut mieux qu'un lion mort. »

Je vous laisse là aujourd'hui. Vous y penserez, nous y penserons jusqu'à dimanche prochain. Il est bon de s'arrêter quelque temps au bord de certains abîmes, de chercher, de s'interroger. Nous chercherons ; mais en cherchant, nous nous souviendrons d'une chose : C'est aujourd'hui le dimanche de Pâques.

Le dimanche de Pâques ! que de révélations dans ce seul mot ! quelle délivrance après tant d'angoisses ! quelle solution du problème insoluble ! Tous nos chemins avaient été fermés avec des épines, aucun n'aboutissait au bonheur ; mais, voici un chemin, « un chemin nouveau et vivant, que Jésus nous a ouvert au travers du voile, c'est-à-dire de sa chair. »

Ce Jésus, il est vainqueur. Il a soulevé la lourde pierre du sépulcre. Il va emmener une multitude de captifs..... « Tout est vanité ! » s'écriait avec désespoir l'Ecclésiaste. Et les disciples, qui viennent d'adorer leur Maître vivant, répondent avec une joie ineffable : « Le Seigneur est ressuscité ! »

SECOND DISCOURS

LES CONDITIONS DU BONHEUR

LES

CONDITIONS DU BONHEUR

« Heureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est à eux.

« Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés.

« Heureux les débonnaires, car ils hériteront la terre.

« Heureux ceux qui sont affamés et altérés de la justice, car ils seront rassasiés.

« Heureux les miséricordieux, car miséricorde leur sera faite.

« Heureux ceux qui sont nets de cœur, car ils verront Dieu.

« Heureux ceux qui procurent la paix, car ils seront appelés enfants de Dieu.

« Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice, car le royaume des cieux est à eux. » (*Matthieu* V.)

Heureux ! — Quand le Seigneur Jésus « ouvrit la bouche, » quand, pour la première fois

peut-être il adressa un discours suivi, un enseignement développé à la foule réunie autour de lui en Galilée, le mot qui vint se placer sur ses lèvres, ce fut le mot : Heureux !

Heureux ! Il me semble voir frissonner de joie cette pauvre terre si désaccoutumée du bonheur, et où, nous l'avons vu, chers amis, on l'a si vainement poursuivi par tant de chemins.

Heureux ! En commençant ainsi, notre Sauveur marquait la place du grand problème dont nous avons entrepris l'étude.

En même temps qu'il en marquait la place élevée, il en fixait la vraie solution. Il indiquait par quelle voie d'humiliation et de larmes on arrive à la félicité ; il proclamait l'incompatibilité éternelle de la révolte et de la paix ; il mettait au dedans, dans les profondeurs de l'âme, dans l'œuvre intime de la régénération, la source de ces joies que l'homme pécheur ne saurait goûter.

« Heureux les pauvres en esprit !... Heureux ceux qui pleurent !... Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice !... Heureux les persécutés ! » — Certes, si le monde parlait à la place de Jésus-Christ, il ne tiendrait pas le même langage. Heureux, dirait-il, ceux qui sont fiers et contents d'eux-mêmes ! Heureux ceux qui savent éviter toutes les douleurs mo-

rales ! Heureux ceux dont l'âme n'est pas tourmentée par d'éternels besoins de justice et de vérité ! Heureux ceux qu'on ne persécute ni ne blâme !

Les béatitudes de Jésus-Christ sont plus étranges. Oui, à première vue. Toutefois, lorsque nous y avons regardé de plus près, qu'avons-nous trouvé, chers amis ? Que le bonheur prend effectivement sa source sur ces sommités dénudées, en ces lieux tristes et sévères, qu'il vient de là et non d'autre part.

Il en vient ; le voilà ; à sa vue notre cœur ressent un calme délicieux. Que nous disent-ils, ces beaux versets que nous lisions tout à l'heure ? Ils nous disent que nous sommes entrés dans des eaux plus tranquilles. Après cette orageuse traversée que nous avons faite ensemble sur les traces de l'Ecclésiaste, nous revenons vers le port dont nous nous étions si obstinément éloignés. Il est là, il s'ouvre devant nous. Si Dieu le permet, nous y pénétrerons dimanche prochain, nous y jetterons l'ancre (puissions-nous l'y jeter tous, en réalité !) et nous terminerons alors notre long voyage, ou si vous l'aimez mieux, nous compléterons notre étude. — D'abord la poursuite du bonheur, ensuite ses conditions, enfin sa possession.

Nous savons maintenant à quel point elles sont vraies ces paroles du Psalmiste : « Les angoisses de ceux qui courent après un autre seront multipliées. » *Courir après un autre*, chercher à être heureux sans Dieu, chercher à être sauvé sans Dieu, voilà le désir suprême de l'homme déchu. « Sans Dieu, » c'est le mot qui résume toute sa pensée.

Où il aboutit, nous l'avons constaté. Nous les avons considérées les défaillances de l'âme abandonnée à ses propres forces et rassasiée de ses propres voies. Ingénieux à se rendre misérable, passant à côté du bonheur et n'en voulant pas, l'homme marche ainsi jusqu'au bout de déception en déception et d'ennui en ennui. Ce n'est pas qu'il n'y ait point de douleurs sur la route des chrétiens ; il y en a, et beaucoup ; leur félicité, enfantée dans les larmes, grandit souvent au milieu des larmes, je ne vous le cacherai pas. Mais que de joie ! que de paix ! quel fond inaltérable de vrai bonheur ! Vous comparerez, chers amis.

Certes, il nous en coûte plus pour être misérables qu'il ne nous en coûterait pour être heureux ; il nous en coûte plus pour nous perdre qu'il ne nous en coûterait pour nous sauver. Qu'on a de peine à s'assurer du malheur, à éviter les grâces persévérantes de Dieu ! Par

quels chemins difficiles on marche vers la condamnation! Quels labeurs au service du monde! Quels labeurs, et quelle récompense!

I.

Parmi ceux qui se sont lassés ainsi sur les routes du faux bonheur, il en est qui, du moins, nous l'avons vu, ont senti leur fatigue. Ceux-là gémissent, ceux-là soupirent, avec ceux-là il y a de l'espérance. Pour eux se réalisera peut-être un jour la promesse de notre texte : « Heureux ceux qui pleurent! »

Telle est, chers amis, et je tiens à la signaler sur-le-champ, la première forme sous laquelle se rencontrent ces conditions du bonheur que nous avons à mettre en lumière aujourd'hui. — Quant aux satisfaits, tant qu'ils demeureront tels, l'Evangile n'aura rien à leur dire.

Il y a des satisfaits, hélas, convenons-en la

rougeur au front. A côté des âmes profondes et passionnées qui tombent très souvent et très bas, mais qui souffrent de leur chute, qui sont là ensanglantées et meurtries, j'aperçois les natures légères auxquelles semble manquer le regard intérieur, qui demeurent toujours à la superficie de tout, qui souffrent peu parce qu'elles désirent peu, qui ne sondent pas les vrais problèmes et ne découvrent pas les vraies misères.

Vous m'accuseriez d'avoir exagéré l'infortune des mondains, si je ne tenais pas compte de ces natures-là. Oui, on en trouve au milieu du tourbillon des affaires et des faux plaisirs, de ces hommes qui protestent contre l'Ecclésiaste, qui au fond de leurs jouissances n'ont pas découvert la vanité, des hommes qui se déclarent heureux. Plus d'un peut-être en sortant d'ici l'autre jour haussait les épaules. Ah, ce sont ceux-là que je plains.

De même que l'esclave qui se sent heureux est celui chez lequel la servitude a achevé son œuvre infernale, de même l'homme inconverti qui se sent heureux est le plus digne de compassion. Le péché ne peut pas nous faire descendre plus bas. S'établir dans le péché, c'est bien autre chose que d'accomplir le péché.

Considérez avec soin de tels bonheurs; vous verrez qu'ils sont fondés en entier sur la sup-

pression d'une idée : l'idée de devoir, et, dans l'acception profonde du mot, l'idée de loi. Or, quand l'idée de loi s'efface, quand les réclamations du sens moral ne sont plus entendues, quand l'idéal ne nous trouble plus, quand l'infini ne nous tente plus, quand nous sommes parvenus à nous enfermer dans l'heure présente et dans les satisfactions vulgaires, alors survient une paix mortelle, une paix qui fait mal et qui fait peur.

Vous en avez tous connu de ces sécurités effrayantes. Vous en avez connu de ces hommes qui portent la vie sans en soupçonner le poids, et qui meurent ensuite avec un calme que rien n'altère, ni remords au sujet du péché, ni doutes au sujet de l'âme, ni inquiétudes au sujet de l'éternité.

Si la douleur nous parle de Dieu, il importe de lui imposer silence ! Il importe de nous installer dans notre infortune et d'en arriver à nous dire : On est bien ici ! Satan le sait, tant que nous aspirons au bonheur, nous courons risque d'aspirer à la délivrance, au pardon, au salut. Il prend donc soin de nous arranger un bonheur au rabais. Tout en nous vantant les biens dont on jouit à son service, la première leçon qu'il nous donne c'est de nous contenter de peu.

Qu'elles sont petites, en effet, les ambitions

dans lesquelles il nous invite à nous enfermer! Il ne s'agit plus que de vivre tranquille, de satisfaire quelques vanités et quelques convoitises. — Ah, nous sommes nés pour mieux que cela. Il y a en nous, par l'action de la grâce, de ferventes aspirations, de nobles désirs, parfois un regard jeté vers le ciel; il y a, à défaut d'autre chose, il y a la faculté d'être malheureux.

Ne nous laissons pas enlever cela. Ne consentons pas à notre propre dégradation, ne descendons pas jusqu'à ces bonheurs au rabais, je répète l'expression, qui s'accordent trop bien avec la morale au rabais, en sorte que tout s'affaisse à la fois dans la destinée humaine. Nous avons abandonné notre origine; du moins ne l'oublions pas. S'en souvenir, ce sera souffrir. Eh bien, tant mieux! Nous serions morts tout entiers, le jour où, séparés de Dieu, nous aurions perdu notre dernier privilége, le privilége de pleurer quelquefois.

II.

Encore une observation préliminaire : Cette impuissante mélancolie, qui caractérise notre génération et dont je vous ai parlé l'autre jour, elle semble présider à notre vie morale tout entière ; elle y projette son ombre terne et indécise. Ce n'est ni le bonheur ni le malheur, ni la foi ni l'incrédulité, ni la lumière ni l'obscurité. Nous en venons à n'avoir de goût vif pour rien, ni pour le vice ni pour la vertu, ni pour l'erreur ni pour la vérité, ni pour le monde ni pour Dieu.

Pas de goûts trop vifs, et pas d'opinions trop arrêtées non plus. Cette tendance se trouve surtout, je dois le dire, chez les hommes qui acceptent l'Evangile ou qui inclinent vers l'Evangile. Les adversaires, et ceci est un progrès, semblent çà et là devenir plus nets et plus hardis ; les négations complètes se produisent au grand jour, et peut-être approchons-nous du moment où l'antichristianisme enrôlera ou-

vertement ses armées, des armées nombreuses, sous son drapeau.

Mais du côté des croyants, un mouvement contraire s'est opéré ; sous prétexte de réagir contre la théologie du Réveil, on en est venu à nier l'importance des doctrines. A l'heure qu'il est, s'il se rencontre encore quelques chrétiens qui insistent sur l'expiation proprement dite, ou qui s'inquiètent de l'infaillibilité absolue des Ecritures et de la certitude absolue du canon, ils passent pour des esprits arriérés.

Prenons-y garde, chers amis. On aura beau faire, les rapports directs entre la doctrine et la vie ne seront pas supprimés. A une doctrine affaiblie correspondra une vie languissante ; peu croyants nous serons peu sanctifiés, peu sanctifiés nous serons peu heureux. Le demi-christianisme n'a jamais donné le bonheur ; loin de là, il a souvent le privilége de cumuler à la fois les sacrifices qu'exigerait la piété véritable et le mécontentement profond qui tourmente les cœurs mondains.

Nous tendons à nous *affadir*, laissez-moi employer ce mot qui rend seul ma pensée (1).

(1) Pour être juste, il faut tenir compte de la crise intérieure que nous traversons et dont souffrent même les plus croyants. L'air est lourd aujourd'hui ; nous marchons tous sous le poids d'énormes problèmes. Résolus pour nous, je le veux, ils n'en sont pas moins débattus sans cesse devant nous et autour de nous ; ils assiégent notre pensée. C'est comme un ennemi qu'on

Avoir *du ton*, avoir du « sel en soi-même, » c'est déjà une partie du bonheur. Lorsque l'Eternel veut relever Job, il le replace fermement (je n'ose pas dire rudement) dans le simple et dans le vrai. « Où étais-tu quand je fondais la terre?... » L'Eternel sait que lorsque Job sera soumis, il sera heureux.

Nous nous ménageons toutes sortes de révoltes détournées, toutes sortes de réserves contre les vérités qui nous déplaisent, toutes sortes de procédés inventés par l'orgueil humain pour maintenir en fait son indépendance vis-à-vis des révélations divines. Nous ne savons plus ce que c'est que de mettre la main sur sa bouche et de s'écrier : « J'ai parlé, et je n'y entendais rien... Je suis un homme vil. »

Quant à moi, je suis décidé à vous présenter les doctrines telles qu'elles sont dans la Bible, avec tout leur scandale, avec toute leur saveur,

a repoussé, qu'on repoussera encore, mais qui est toujours là et qui nous tient sur le qui-vive. Nous sommes vainqueurs et fatigués. Je ne me plains pas de ce train de guerre, qui a son utilité dans les plans de Dieu; être forcé à la vigilance, à l'étude, à l'examen scientifique des questions, c'est aussi un avantage. Mais les démonstrations ne sont pas des axiomes; il y a une certaine paix qui accompagne la confiance, et qui ne vit guère dans le voisinage de l'esprit critique. — Une autre paix, plus sérieuse et non moins réelle, subsiste malgré tout, grâce à Dieu. *Le rocher* est le rocher, et la mer qui frappe sa base ne le renversera pas. On y est en sûreté; seulement, à l'heure des tourmentes, on y sent passer sur soi le vent d'orage, on y respire l'âcre saveur des flots soulevés.

avec toute leur puissance pour abattre et pour relever, pour faire pleurer et pour rendre heureux. Quels sont les chrétiens joyeux et forts? Cherchez autour de vous et demandez aussi à l'histoire. Ce sont ceux pour qui l'Ecriture est vraiment la Parole de Dieu, ceux pour qui Dieu est vraiment un père et Christ vraiment un Sauveur, ceux pour qui le Saint-Esprit est vraiment le consolateur, ceux pour qui les événements de la vie sont vraiment des actes de la providence, pour qui les épreuves sont des avertissements, pour qui les joies sont des bienfaits, pour qui la mort est l'entrée dans la vie sans douleur et sans fin. Ce sont ceux, en un mot, qui prennent simplement et au pied de la lettre, sans hésitations ni remaniements théologiques, toutes les déclarations des saints livres. L'apôtre Paul, écrivant à ses frères de Philippes, ne séparait pas l'avancement de leur foi et « la joie de leur foi. » — La joie de notre foi! D'où vient que nous l'éprouvons si peu? Hélas, une foi molle, incertaine, subordonnée au contrôle souverain de la science humaine, une telle foi ne saurait être joyeuse.

III.

J'ai dû signaler les dispositions générales qui tendent à prévaloir au milieu de nous, avant d'aborder en lui-même le sujet de notre entretien, les conditions du bonheur.

A bien dire, ces conditions se réduisent à une seule, la conversion; dès ma première parole, l'autre jour, vous l'avez compris. Et depuis lors, au travers de toutes nos recherches, un mot a toujours percé de partout, une idée s'est toujours produite avec une clarté croissante : le problème du bonheur est celui de la nouvelle naissance.

Quiconque, chers amis, vous demande moins que cela, vous trompe ou se trompe grossièrement. S'il est un fait qu'aient dû nous démontrer déjà, ce me semble, les diverses excursions que nous avons faites ensemble à la pour-

suite des félicités mondaines, c'est que la vraie félicité ne se trouve pas à la surface. Il faut creuser profondément, il faut remuer et renouveler ce qu'il y a de plus central dans l'âme humaine. Ni les circonstances, ni les arrangements de vie, ni les tempéraments, ni les habitudes, ni les réformes de détail, ni rien de ce qui s'accomplit en dehors et laisse intact le vieil homme, ne peut nous procurer un tel bien.

Et c'est parce qu'il en est ainsi, que le bonheur véritable nous épouvante, que nous nous en détournons tous à l'envi. Entre ces deux mouvements, celui qui nous fait souhaiter la joie et celui qui nous fait craindre la conversion, le premier, sans la grâce de Dieu, aurait toujours le dessous. Il n'est rien que l'homme n'affronte et n'endure, plutôt que de se convertir.

Se convertir, c'est le mot odieux de la Bible. Parlez-nous de la foi, de la piété; ces expressions-là nous les acceptons, parce que nous savons les affaiblir. Mais ne nous parlez pas de conversion, parce que la conversion ne comporte pas deux sens; la conversion est la conversion.

On consent à entendre la prédication de l'Evangile; on consent même à admettre la vérité de l'Evangile; bien plus, on consent à faire des efforts pour accomplir les préceptes de l'Evan-

gile. Mais le précepte fondamental, mais la loi royale, mais le don du cœur et le changement complet de la vie, voilà ce que l'homme refuse, car accorder cela ce serait renoncer à soi-même.

Beaucoup de pratiques religieuses, beaucoup d'orthodoxie, beaucoup d'œuvres, ce n'est rien encore, tant que nous ne nous sommes pas donnés, tant que nous ne sommes pas renouvelés, tant que nous ne nous sommes pas convertis. Le fait de la conversion est en même temps le plus simple et le plus profond que nous puissions concevoir. Changer la direction fondamentale d'une vie; marcher dans un sens diamétralement contraire à celui où l'on marchait autrefois; prendre un nouveau maître; après avoir été esclave du péché, devenir esclave de la justice; après avoir eu son trésor en bas, avoir son trésor en haut; se détester autant qu'on s'admirait; remplacer ses joies par des douleurs et ses douleurs aussi par des joies jusqu'alors inconnues; mettre le pied sur la route étroite où les chutes seront encore nombreuses, mais où une main puissante nous relève et nous soutient; avancer dans la lumière et vers la lumière; y voir clair dans la vie; savoir d'où l'on vient et où l'on va; avoir un père dans le ciel; pouvoir dire pour la première fois : « Notre Père qui es aux cieux; » se sentir membre d'une grande et bienheureuse famille; se sentir

citoyen d'une glorieuse patrie : qui exprimera jamais l'immensité d'une telle révolution intérieure ?

Nous ne voulons pas de cette révolution. Par-dessus tout, nous tenons à demeurer nos propres maîtres, et l'Evangile nous révolte profondément dès qu'il prétend se transformer pour nous en vivante (et mortifiante) réalité. Jusqu'alors nous l'aimions peut-être ; le système chrétien plaisait à notre intelligence ; nous ne refusions pas d'admettre ses doctrines les plus mystérieuses. La doctrine même de la nouvelle naissance, tant qu'elle n'était qu'une doctrine, nous l'entendions développer peut-être sans sourciller. « Il faut que vous naissiez de nouveau... Si vous ne naissez de nouveau, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux ; » ces paroles du Sauveur ne nous choquaient nullement comme texte de sermon, et le sermon entendu, nous rentrions chez nous, l'esprit allègre et le cœur content.

Or, un jour est venu, grâce à Dieu, où pour la première fois, ces paroles si longtemps écoutées pour les autres, nous les avons écoutées pour nous. C'est nous, c'est nous qui périssons ; c'est nous qui sommes entièrement morts dans nos fautes et dans nos péchés ; c'est nous qui ne pouvons revivre qu'en nous tournant vers les gratuites miséricordes du Sei-

gneur; c'est nous qui devons naître de nouveau ! — Aussitôt tout notre orgueil se révolte, et le combat commence, le combat contre Celui qui nous aime, le combat contre la sainteté, le combat contre le bonheur.

Qui racontera ses péripéties? Autant d'hommes, autant de luttes diverses. Chez l'un, une crise profonde, subite, qui marque un point solennel et précis dans l'existence, qui sépare nettement l'existence avec Dieu de l'existence sans Dieu. Chez l'autre, et ceci est la voie ordinaire, une modification graduelle, qui, au travers de bien des alternatives, au travers des doutes et des relèvements, finit par nous délivrer de notre ancienne servitude pour nous faire entrer au service d'un maître nouveau.

Il n'importe, le fait est le même. Toujours la même miséricorde qui nous prévient et qui nous attire ; toujours la même méchanceté qui résiste ; toujours la même humiliation et les mêmes joies.

C'est ce fait dont on travaille à se délivrer depuis dix-huit cents ans. Si, jetant les yeux sur ce qu'on appelle l'histoire de l'Eglise chrétienne et qu'on ferait mieux d'appeler l'histoire de la Chrétienté, je voulais désigner d'un seul mot la révolte qui la signale, je dirais que le grand crime de la Chrétienté a consisté en ceci, qu'elle a cherché à diminuer, à voiler, à

retrancher autant que possible le dogme de la conversion. Recruter de prétendues églises, sans poser à personne la question de la nouvelle naissance; ramasser de soi-disant chrétiens par la voie de l'hérédité combinée avec l'action magique des sacrements; remplacer l'admission libre et individuelle par les cathécuménats, et tout en parlant de conversion, (comment la supprimer tout à fait?) la rejeter à l'arrière-plan, comme une résolution finale qu'on ne doit pas attendre pour se proclamer membre du corps de Christ, pour recevoir le baptême et participer à la cène : voilà la tactique qu'on a appliquée avec une persévérance effrayante.

Au temps des apôtres, chers amis, on n'avait pas inventé encore une foi en Jésus-Christ qui ne fût pas la conversion. Quiconque se rangeait parmi les disciples du Sauveur faisait profession de lui appartenir et de l'aimer, c'est-à-dire d'être passé des ténèbres à la lumière, c'est-à-dire d'être converti. — Et sans retourner au temps des apôtres, il est aisé de voir aujourd'hui, partout où l'intelligence sérieuse de l'Evangile s'est réveillée, des hommes qui n'ont jamais mis en doute la vérité historique des dogmes chrétiens, et qui refusent toutefois de se déclarer croyants jusqu'à l'heure où ils peuvent dire avec sécurité que leur croyance historique est devenue une foi personnelle. Celui-là seul a le

droit d'affirmer qu'il croit en Jésus-Christ et qu'il est chrétien, qui sait que Jésus-Christ l'a racheté lui, l'a aimé lui; qui sait qu'entre Jésus-Christ et lui il y a désormais un lien éternel. Le seul croyant, c'est le converti.

J'ai dû insister sur ce point, parce que tout est là. Là par conséquent est le fort de la bataille. En tout temps et sous toutes les formes l'homme s'est efforcé de se faire un Evangile sans conversion, une foi sans conversion, une Eglise sans conversion, un salut sans conversion, et, ai-je besoin de le dire? un bonheur sans conversion. Accordez-lui cette réserve-là, et l'homme acceptera la révélation divine; seulement cette réserve-là emporte la révélation entière, car qu'est-ce qu'une révélation qui demeure dans l'intelligence ou dans la mémoire et qui ne change pas le cœur?

Je sais bien qu'on a un moyen très simple de nier la nécessité d'un semblable changement; c'est de nier la profondeur de la chute. S'il n'y a en nous que des altérations partielles; si nous commettons *des péchés* sans être vendus *au péché;* si le moi humain est intact; si le principe du bien, compromis mais non renié, habite encore dans nos âmes, en ce cas

le remède est simple : il faut se corriger de ses défauts et de ses mauvaises habitudes ; il ne s'agit plus de se convertir.

Dès lors, Jésus-Christ est un aide plutôt qu'un sauveur ; le Saint-Esprit nous soutient plutôt qu'il ne nous régénère ; tous les dogmes fléchissent à la fois, car tous sont solidaires ; l'Evangile entier descend à ce vulgaire niveau où l'on voit encore des hommes qui ont besoin de pardon et de secours, où l'on ne voit plus de pauvres créatures déchues et perdues qu'une grâce absolument gratuite vient chercher, et qui prévenues par un amour éternel, sollicitées par l'action divine de l'Esprit, se donnent, se laissent prendre, veux-je dire, et subissent une complète transformation. — D'un côté de cette naissance nouvelle, tout était mort ; de l'autre, tout est vie. D'un côté régnait le péché ; de l'autre, Jésus est roi. D'un côté la misère donnant la main à la révolte ; de l'autre, le bonheur assis auprès de l'obéissance.

Vous le comprenez maintenant, chers amis, le bonheur exige la conversion, et la conversion à son tour suppose la chute. C'est donc de la chute que nous devons nous occuper sérieusement, afin de résoudre le problème du bonheur.

Posons bien la question : il s'agit de nos rapports avec Dieu ; c'est contre Dieu que l'homme s'est révolté, c'est de Dieu que

l'homme s'est séparé, c'est vis-à-vis de Dieu que l'incapacité totale pour le bien s'est produite chez l'homme. Nous exagérerions et beaucoup, nous irions contre l'évidence, si nous prétendions que l'homme inconverti, quoique habituellement entraîné au mal, soit incapable de tout bon mouvement dans les relations ordinaires de la vie. Il y a de par le monde des actes de bonté, de désintéressement, de dévouement, de droiture, et quiconque, sous prétexte de haute spiritualité, se permettra de les assimiler aux actes de méchanceté, d'égoïsme ou de tromperie, soulèvera les protestations instinctives de toutes les consciences ; il aura contre lui les mondains et les chrétiens, les déclarations de l'expérience et celles de la Bible.

La Bible est fort loin d'assimiler l'homme irrégénéré qui se jette au feu pour sauver un enfant, et le misérable qui ne songe qu'à se repaître, ou le monstre qui trouve son plaisir dans les tortures de ses victimes. La Bible ne dit pas de telles énormités ; voici ce qu'elle dit : Il n'y a point de juste, non pas même un seul ; aucun homme n'aime Dieu ; tous nous sommes éloignés de lui ; nos cœurs lui sont entièrement fermés ; nous ne voulons pas être ses enfants ; nous avons horreur de notre destinée normale, et il faut un miracle de la grâce pour nous rendre capables d'y rentrer.

La Bible ne dit que cela; et cela c'est bien assez, puisque c'est le reniement complet de notre origine.

De même que la chute est le fait primitif, fondamental, notre triste début sur la terre, le point de départ de notre race, de même le dogme de la chute est le point de départ de toute la révélation. Où on la supprime, où on l'atténue, la bonne Nouvelle perd tout son prix. Si nous ne commençons par nous sentir perdus, nous n'avons pas d'oreilles pour entendre la voix miséricordieuse qui nous annonce que nous sommes sauvés.

Or la parole qui proclame la chute, la chute complète, est une de ces « paroles dures » que nous n'aimons pas à ouïr. L'homme déchu, qui ne veut pas qu'on lui parle de sa déchéance parce qu'il ne veut pas qu'on lui parle de sa conversion, est parvenu à exclure la chute du courant général d'idées qui circule au milieu de nous. Cherchez la chute, je dis plus, cherchez le sentiment un peu sérieux du péché dans les manifestations de la pensée contemporaine; à de très rares exceptions près, vous ne les trouverez pas. Quelle place le déisme vulgaire fait-il, je vous le demande, au sentiment du péché? Et cette place si insuffisante, si restreinte, ne disparaît-elle pas entièrement dans le sensualisme? L'homme bon, n'est-ce pas la base com-

mune de tous les systèmes qui ont eu crédit parmi nous? Que prêchaient les saint-simoniens et les fouriéristes, et tous ceux qui, sous une forme ou sous l'autre, proclamaient la glorification des passions et organisaient le paradis sur la terre? — Quant au panthéisme, il est inutile sans doute de dire que le premier de ses dogmes est la négation absolue du mal.

Les organes du spiritualisme n'ont pas montré une grande supériorité sur ce point. Chez M. Cousin, chez M. Maine de Biran, vous rencontrerez beaucoup de considérations élevées; mais dans leurs études profondes de nos facultés et de nos tendances, dans leurs analyses de l'homme, il ne leur est pas arrivé, que je sache, de découvrir le péché.

J'entends le péché, tel que le dénonce l'Écriture, tel que nous avons appris, je l'espère, à le connaître et à le détester en nous. La sagesse humaine signale des imperfections, elle nie la chute.

Nier la chute! en vérité, on se demanderait comment cela est possible, si tout n'était possible à la mauvaise foi instinctive d'un cœur qui ne veut pas se laisser entamer. Derrière l'humiliation il pressent la grâce, et il a peur de l'une comme de l'autre. Il est décidé à se défendre contre Dieu.

Il ne faut pas moins, chers amis, pour expli-

quer cet étrange phénomène : le fait énorme de la chute échappant au scalpel de ces anatomistes philosophes qui signalent les infiniment petits.

J'en atteste les défaillances et les soupirs de l'humanité, l'homme est-il bon? l'homme est-il heureux? n'y a-t-il rien en lui qui proteste? ses aspirations s'accordent-elles soit avec sa destinée, soit avec sa conduite? cette contradiction tragique que signalent les Paul et les Pascal, ne la sentons-nous pas au dedans de nous? n'avons-nous pas les désirs et aussi les remords, non des êtres limités ou imparfaits, mais des êtres déchus?

On nie la chute! Et voici que je trouve en moi la lutte acharnée de la passion et du devoir. On nie la chute! Et « mon cœur est deux hommes, » comme s'exprimait un pauvre nègre de Sierra-Léone. On nie la chute! Et ces douleurs immenses que je vous racontais l'autre jour, et ces crimes que personne ne conteste (car, chose étonnante, on ne conteste pas les crimes, on ne conteste que la chute et le péché); ces crimes, et ces souffrances, et cette mort qui règne ici-bas, tout cela serait-il dans l'ordre, par hasard? Aurions-nous inventé un Dieu dans les plans duquel tout cela trouvât place? Les crimes, les douleurs et la mort, la mort telle qu'elle est, seraient-ils de création

divine? La révolte et la perturbation n'y entreraient-elles pour rien?

Ne l'oublions pas d'ailleurs, diminuer la chute, c'est la nier. La chute qui n'est pas complète n'explique quoi que ce soit en nous et autour de nous. Ou l'homme entier s'est détourné de Dieu, ou l'homme entier s'est donné à Dieu. Ici l'acte central est le seul qui compte, la direction centrale est la seule qui importe. L'unité est la loi de notre nature, et nous sentons bien que notre être, notre *moi*, est ou dans la voie qui descend ou dans celle qui monte; notre trésor est en haut ou il est en bas, il n'existe pas de position intermédiaire.

Ceux qui cherchent à affaiblir la chute oublient qu'il y a quelque chose de plus grave que le péché, c'est l'état du péché; de la même façon qu'il y a quelque chose de plus essentiel que la prière, c'est l'état de prière. Ne nous arrêtons pas aux superficies, allons au fond; la grande question se rapportera toujours moins à des actes qu'à un état.

Or, quel est *l'état* de l'homme depuis la chute? que découvre-t-on en nous? Nos péchés seraient-ils de simples imperfections, condition naturelle de notre existence bornée? nos péchés ne seraient-ils que des fautes, que des accidents? Le mal, au contraire, ne serait-il pas au cœur, aux racines de notre être, aux sources

de la vie? Celui qui en doute n'est jamais descendu en lui-même.

Je sais que l'idée d'une chute totale fait cabrer notre orgueil. Mais elle est précisément faite pour cela; l'orgueil, qui a causé la chute, ne doit pas survivre au relèvement.

Nous voudrions nous persuader que, tout en étant gâtés au fond, le bien sous quelques rapports continue à habiter en nous; nous parlons, en recourant à une traduction contestable, de « la lumière qui éclaire tout homme venant au monde. » Eh bien, à la bonne heure! Ce n'est pas moi qui le nierai, la Bible à la main, il y a certes des lumières qui éclairent tout homme; en présence du tribunal de Dieu, il ne se rencontrera pas un seul homme qui ait le droit de dire : La lumière m'a été refusée, soit au dedans, soit au dehors. — Cela est certain; reste à savoir seulement si la lumière nous justifie, ou si elle nous accuse. Dieu m'a fait connaître sa volonté et ne m'a pas laissé ignorer le vrai chemin; en suis-je moins déchu, moins radicalement corrompu pour cela, si je rejette cette volonté, si je me détermine contre mes lumières?

L'homme est un, nous ne nous en souvenons jamais assez. Révoltés contre Dieu, notre état (je répète le mot) est un état complet de révolte, quoique nous préférions parfois le bien au mal dans les circonstances accidentelles de

la vie sociale. Réconciliés avec Dieu, notre état est un état complet de soumission ; et cela est tellement vrai, que l'apôtre Jean a pu écrire : « Quiconque demeure en lui ne pèche point, » quoique les chrétiens, ne le nions pas, commettent tous les jours de nouveaux péchés.

Encore un mot, chers amis. La chute n'est pas seulement centrale et totale, elle est encore (ceci n'est pas moins essentiel), elle est *continuée*. Faute de mettre ce point en évidence, on peut nous présenter et nous faire accepter les notions les plus orthodoxes sur la chute, sans exciter en nous le moindre sentiment de douleur personnelle au sujet du péché. Tout en comprenant qu'Adam est bien le chef de notre race, tout en étant humiliés par la pensée que notre famille a failli, nous ne recevons pas le coup mortel tant que nous ne sommes pas nous-mêmes en cause.

Or, il faut que nous recevions le coup mortel ; si le vieil homme ne meurt, comment naîtra l'homme nouveau ? Maintenons donc dans tout son sérieux et dans tous ses aspects le fait lamentable de la chute. L'humanité est tombée, plus d'orgueil de race ; je suis tombé à mon tour, plus d'orgueil individuel.

Je suis tombé à mon tour, j'ai suivi l'exemple d'Adam, j'ai fait ce que je savais mauvais et ce que je pouvais éviter, j'ai rejeté le Dieu qui

s'offrait à moi et dont l'Esprit agissait sur mon cœur, j'ai fermé l'oreille à ses paroles, j'ai écouté celles du Tentateur, j'ai mangé le fruit défendu, je l'ai mangé parce qu'il était défendu. N'est-ce pas notre confession à tous, chers amis? n'avons-nous pas tous tenu à être éloignés de Dieu? n'avons-nous pas tous préféré les ténèbres à la lumière? n'avons-nous pas tous commis le péché d'Adam?

Tel est l'abîme où nous sommes tombés, abîme de péché et de malheur. Péché et malheur, remarquez bien l'union de ces deux choses. Là se trouve comme le centre lumineux de notre étude; tant que nous séparerons le péché et le malheur, le bonheur et la sainteté, nous ne pourrons atteindre le but. Sans vouloir soutenir, tant s'en faut, que chaque épreuve soit un châtiment, je maintiens avec force que notre grand fond de souffrance tient au péché seul, et j'ajoute que le péché est l'aiguillon de toutes nos douleurs particulières; c'est lui qui envenime nos inquiétudes, nos difficultés, nos échecs, nos lassitudes, nos chagrins, nos brisements; bien plus, c'est lui qui mêle une amertume secrète à nos meilleures joies.

Quelle généalogie que celle des douleurs

humaines! — A l'origine, le tronc commun, la racine commune des maux, le péché. Ensuite, deux rameaux qui se séparent : les douleurs physiques, le travail avec fatigue, l'immense cortége des maladies, la mort; les douleurs morales, tentations, convoitises, passions, remords, luttes, et tout ce qui tient aux corruptions de l'âme, et tout ce qui tient aux misères de la vie, et tout ce qui tient aux tortures de nos pauvres cœurs.

On l'a dit : « Il ne faut pas distinguer le bonheur de l'âme d'avec sa perfection. » Grand principe, qui éclaire à la fois la Bible et notre destinée, l'idée de Dieu, et l'idée de l'homme! Entre le bonheur et la sainteté, l'équivalence est parfaite; le Dieu souverainement bon est aussi le Dieu « souverainement heureux, » et lorsque les enfants de Dieu apparaissent devant les yeux ravis de Jean, à l'ouverture du règne de Christ, en quels termes les désigne-t-il? « Heureux et saint quiconque a part à la première résurrection! » *Heureux et saint*, c'est bien cela; nous sommes appelés à trouver le bonheur dans l'ordre, et parmi les grâces du Seigneur la moins précieuse sans doute n'est pas celle qui nous interdit la félicité dans la révolte. Cela fait froid au cœur de penser à ce que nous deviendrions si nous parve-

nions à supprimer entièrement le malaise du péché.

Quelle est notre fin légitime? Avons-nous été créés pour ne dépendre de personne, ou bien pour relever de notre Créateur et de notre Père? Voilà une question qui n'est pas difficile à résoudre ; or la question du bonheur est liée à celle-là. Nous ne posséderons le vrai repos, que quand nous aurons retrouvé notre équilibre en rentrant dans notre situation normale. Formés à l'image de Dieu, nous avons besoin que cette image soit rétablie en nous, c'est-à-dire que l'égoïsme soit vaincu par l'amour; l'amour unit, l'égoïsme sépare.

Ah! oui, « la joie est *faite* pour ceux qui sont droits de cœur. » Oui, il a raison l'apôtre qui, voulant nous enseigner le moyen d'*aimer la vie* et de *voir de bons jours* (1), dirige nos regards vers la sainteté. Prétendez-vous vivre heureux, vivez en chrétiens; jusqu'à présent, vous n'avez vécu qu'à demi. — Lorsque je cherche à me représenter le bonheur sans la conversion, je suppose pour un moment que la chute n'a pas eu lieu. Supposition ravissante et qui n'a certes rien que de légitime! L'homme était libre de choisir l'obéissance; eh bien, il l'a choisie, il a repoussé et la tentation exté-

(1) 1 Pierre III, 10 et 11.

rieure et la tentation intérieure, sans laquelle la première n'existerait pas; la famille humaine est entrée dans cette voie où la lumière s'accroît jusqu'à ce que le jour soit dans sa perfection. Dites-moi, chers amis, quelles seront les joies de notre terre! Dites-moi quels accents de reconnaissance et de félicité s'en échapperont sans cesse, au lieu des malédictions et des soupirs! Dites-moi si le paradis terrestre n'est pas la porte des cieux!

La sainteté fait le paradis; et qui fait l'enfer? Avons-nous besoin d'y voir autre chose que le péché, pour y voir le malheur? Le péché définitif peut-il ne pas donner la main à l'infortune définitive? L'homme qui s'est décidément fixé dans le mal et qui, repoussant toutes les grâces, a choisi la séparation d'avec Dieu, cet homme n'a-t-il pas choisi l'enfer? Si le ciel était ouvert devant lui, n'aurait-il pas horreur d'y entrer? Il ne le voudrait ni ne le pourrait, un semblable bonheur le ferait fuir.

Nous nous formons souvent des idées bien compliquées et en même temps bien grossières du jugement de Dieu, de ses récompenses et de ses châtiments; nous imaginons des sentences qui ne sont pas la constatation de l'état

des âmes. Si nous savions lire notre Bible et méditer simplement le sens de ce seul mot, nouvelle naissance, nous comprendrions que l'éternité commence ici-bas ; que la séparation des méchants et des bons, qui au dernier jour sera manifestée aux yeux de tous par les anges, s'opère dès à présent au fond des cœurs ; que chacun ira « en son lieu ; » que les nécessités morales agiront avec une puissance irrésistible. De même qu'un chérubin armé de l'épée flamboyante a défendu l'entrée du paradis terrestre, de même une autre épée flamboyante défendra l'entrée du paradis éternel ; et sur la lame il est écrit : « Le bonheur dans la sainteté. » Cette épée-là fait bonne garde.

Chers amis, cela fait frémir. Se trouver avec un cœur endurci en présence du Seigneur Jésus ; en être réduit à ne plus douter de son amour, le voir de ses yeux et se détourner de lui ; perdre tout ce qu'on a aimé, et ne pouvoir, ne vouloir aimer rien de ce qui dure éternellement ; que faut-il de plus pour que l'enfer soit complet, l'enfer qui est un lieu de misère parce qu'il est un lieu dépourvu d'amour ? Là est le ver qui ne meurt point ; là est l'étang ardent de feu et de soufre ; là sont les ténèbres de dehors.

A Dieu ne plaise que je m'appesantisse sur un sujet dont je n'approche qu'en frissonnant ! A Dieu ne plaise que je précise ce qui peut être

encore indéterminé et que je limite en quoi que ce soit les effets de la miséricorde divine! Je dis seulement que certains problèmes redoutables, qui donnent le vertige et qui doivent nous pousser à la prière pour tous les hommes, se posent avec une clarté imprévue, quand on a saisi le rapport de la sainteté et du bonheur, quand on a compris que la sentence est intérieure avant d'être extérieure, qu'avant d'être un jugement elle est un état. — Si le ciel est l'union avec Dieu, si l'enfer est la séparation d'avec Dieu (mon Dieu! s'écriait le saint condamné, chargé des péchés du monde, mon Dieu! pourquoi m'as-tu abandonné!), s'il en est ainsi, comment ne pas entrevoir avec épouvante que des êtres doués de libre arbitre, et qui cesseraient d'être eux-mêmes le jour où on les transformerait par un acte de pure contrainte, peuvent s'attacher éternellement à une haine contre laquelle tous les traits de la grâce sont venus s'émousser?

Pesez, chers amis, certaines paroles de l'Ecriture, et mesurez dans votre pensée les misères de l'endurcissement final. Pourquoi Satan nous apparaît-il comme la plus malheureuse des créatures? Parce qu'il est la plus rebelle. Son infortune se mesure à sa méchanceté. Calomniateur, tentateur, père du mensonge, ennemi de Dieu, il est arrivé au comble de la souf-

france en atteignant le comble de l'iniquité.

Ainsi tout nous ramène à la règle suprême, à la loi du monde moral, l'union de la sainteté et du bonheur.

J'y insiste avec d'autant plus de soin, que je connais, et par l'expérience de la vie et par celle de mon propre cœur, les séductions de ce honteux système qu'on nomme le christianisme égoïste.

Dans un sens, tout le monde veut aller au ciel et personne ne veut aller en enfer. En effet, tout le monde veut être heureux. — Mais quand le ciel est saint, mais quand le bonheur est saint, il n'en va plus ainsi, et beaucoup d'illusions se dissipent.

Il importe qu'elles se dissipent. Ce seraient de tristes chrétiens, avouons-le, ceux qui feraient de leur félicité éternelle le résultat d'un calcul, et qui ayant supputé ce qu'on gagne à l'obéissance, ce qu'on perd à la révolte, se seraient tournés du côté où il y a le plus de profit. Pour eux, la religion ne serait guère qu'un procédé pour être en paix ici-bas et en joie dans une autre vie.

Je n'aime pas les raffinements, vous le savez, et je ne vous ai jamais proposé d'être plus spi-

rituels que l'Evangile ; je crois donc avec l'Evangile que le désir du bonheur est on ne peut plus légitime, et ce désir ne me paraît pas coupable parce qu'il est intéressé, puisque l'Eternel, qui connaît notre nature, n'a pas dédaigné d'employer avec nous le mobile des promesses et des terreurs, des récompenses et des châtiments. Toutefois n'oublions pas ceci : l'homme qui ne verrait dans l'Evangile que des châtiments et des récompenses, qui ne verrait dans le ciel que le bonheur et dans l'enfer que l'infortune ; l'homme qui ne connaîtrait ni le poids ni la douleur du péché ; l'homme qui ne chercherait pas avant tout son Dieu, son Sauveur, celui qui l'a aimé, celui qu'il aime à son tour, un tel homme n'arriverait pas au but, parce qu'on n'y arrive pas par ce chemin. L'égoïsme n'entre point là-haut. On ne pleure pas ses péchés par calcul, on ne saisit pas la grâce par calcul, on ne se convertit pas par calcul. Si la piété est le meilleur des calculs, elle est autre chose avant tout. Le cœur brisé ne calcule point; il crie, il cherche, il trouve, il s'empare de la grâce, il se convertit, ou pour mieux dire, il est converti. Alors il possède le bonheur, car les convertis seuls sont heureux (1).

(1) Nous dépassons ainsi, sans avoir à nous y arrêter un seul instant, les basses régions où règne la morale de l'intérêt. Parmi les solutions du problème du bonheur, je n'en connais

IV.

La condition du bonheur nous est maintenant connue. Poursuivons notre examen; voyons comment Dieu la met à notre portée. — Entre la chute et la conversion, il faut qu'il s'accomplisse un immense miracle. Plus nous avons appuyé sur notre corruption totale, plus il importe que nous découvrions les puissants leviers dont Dieu se sert pour nous relever sans supprimer ou violenter notre libre arbitre.

Puisqu'il n'y a rien de bon dans l'homme, il faut que l'œuvre entière vienne de Dieu. Or voici par quels moyens sa miséricorde ne se lasse pas de solliciter nos cœurs corrompus :

pas de plus ignoble et de plus fausse. Il y a un *art d'être heureux* qui ne fera jamais que des infortunés, parce qu'il ne fera jamais que des égoïstes, parce qu'il ne placera jamais personne sur l'austère sentier du devoir. — Le devoir qui n'est qu'un calcul n'est plus un devoir.

vous allez voir s'il y manque quelque chose.

En premier lieu, fait admirable! il s'est ménagé un témoin en nous, un témoin qui n'est pas nous, une voix incorruptible, qui proteste et qui avertit.

En second lieu, il nous a donné une révélation extérieure, révélation de condamnation par la loi, révélation de pardon par l'Evangile; double appel qui est propre à rompre les dures résistances de notre révolte et de notre orgueil.

Enfin, comme les avertissements les plus sérieux du témoin intérieur et du témoin extérieur, comme les manifestations les plus touchantes d'un amour infini viendraient échouer et se perdre devant l'obstination d'un cœur perverti, Dieu daigne agir sur ce cœur lui-même; en lui parlant, il lui interprète ses paroles; le Saint-Esprit nous prévient et nous sollicite, prêt à se donner entièrement à ceux qui désireront l'obtenir.

Tel est l'ensemble vraiment merveilleux des moyens de conversion que le Seigneur prépare. Essayons de les considérer de plus près.

C'est surtout au premier de ces moyens, la conscience, que nous devons nous arrêter, parce que c'est celui qui a été le plus souvent mé-

connu. Les uns, après avoir démontré que la conscience subsiste malgré la chute, ont voulu en conclure que l'homme n'était pas tombé tout entier; les autres, éprouvant le besoin, cela se conçoit, de réagir contre une telle doctrine, s'efforcent de prouver que la conscience ne subsiste pas.

Erreur des deux parts, et erreur identique, quoique chacun en tire des conséquences opposées. — On s'imagine que la conscience fait partie du moi humain! Elle est bien autre chose; elle est un témoin de Dieu en nous, elle est une loi écrite en nous; elle est la voix qui avertit et qui proteste.

Cette loi est en moi, mais elle n'est certes pas moi. Elle échappe à ma dépendance; bien plus, elle s'élève contre moi et me condamne. En moi, mais sans moi et contre moi, le sens moral accomplit son œuvre magnifique, qu'il faudrait contempler et comprendre, au lieu de s'évertuer à la nier. Ce qui est moi est entièrement tombé, et, je le sens bien, je sais où en sont et ce que sont mon cœur et ma volonté; mais ce qui est de Dieu demeure. Disons-le bien haut, il n'est pas donné au péché d'abolir la loi, pas plus la loi écrite en nous, que la loi proclamée par Moïse et développée par Jésus-Christ.

Supposez un moment que Dieu, au lieu de

graver en nous ces caractères ineffaçables qui proclament la supériorité de la justice sur l'iniquité, de la bonté sur la cruauté, de la sincérité sur le mensonge, eût jugé convenable de les graver sur nous, sur notre poitrine ou sur nos bras, la conscience aurait-elle changé de nature? Non, elle serait restée ce qu'elle est, la loi qui nous condamne, le témoin de Dieu en l'homme. Qu'aurions-nous fait alors? Ce que nous faisons chaque jour. Sur ces caractères accusateurs nous aurions jeté nos haillons; pour les mieux effacer, nous aurions peut-être essayé d'écrire par-dessus nos révoltes et nos infamies; mais, malgré tout et au travers de tout, en dépit des haillons, et des révoltes, et des infamies, l'immortel palimpseste aurait incessamment reparu.

Il reparaît, chers amis. Que la conscience soit gravée sur notre poitrine ou au plus profond de notre âme, peu importe; elle n'est pas plus nous dans le premier cas que dans le second; elle est dans l'un et dans l'autre cas une loi divine qui demeure en face de l'homme, qu'il peut lire ou ne pas lire, dont il peut s'efforcer de cacher les déclarations en les couvrant de quelque voile, et qui n'en demeure pas moins.

Il demeure, le sens précieux du juste et du bon; et plus notre chute est profonde, plus

grandit l'importance du rôle qui est réservé à ses fidèles avertissements.

Quel est ce rôle, chers amis? — La conscience est chargée d'empêcher que nous soyons heureux dans le mal. N'est-ce pas quelque chose de beau, d'excellent? La chute qui aurait supprimé la conscience (ou ce qui revient au même, qui aurait ruiné l'intégrité de son témoignage), une telle chute aurait été sans remède et, par-dessus le marché, sans douleur.

Pour qu'il y ait douleur, il faut qu'il y ait lutte, et pour qu'il y ait lutte, il faut que nous soyons deux. Voilà l'homme déchu d'un côté, voici la conscience de l'autre; l'éternelle et salutaire bataille va commencer; la loi, ce pédagogue qui mène seul à Christ, va entamer son œuvre bénie. Et vous venez supprimer un des combattants ! Au lieu d'un adversaire de l'homme tombé, vous ne voulez plus faire de la conscience qu'une complice ou une victime de la chute !

Eh ! demandez-vous ce qui, chaque jour, en vous, résiste à Dieu. Ce qui résiste, c'est ce qui est tombé. Ce qui proteste au nom de Dieu, ce qui proclame la loi de Dieu, même à l'heure où vous refusez de l'entendre ou de la comprendre, cela ce n'est pas vous, c'est le témoin de Dieu en vous.

Encore une fois, je sais dans quelle intention

respectable et pieuse on essaye de compléter la chute de l'homme, en y joignant la chute de la conscience ; mais autant l'intention est excellente, autant le résultat est déplorable. Loin d'aggraver ainsi la chute, on la diminue autant que possible ; car on supprime ce que j'appelais tout à l'heure la chute *continuée*, celle qui nous humilie, qui nous brise, qui nous amène à la conversion. Otez-moi ma conscience, j'entends une conscience au témoignage de laquelle je puisse me fier, et vous m'ôtez le sentiment de ma responsabilité actuelle, de mon attentat personnel. Ma race est tombée, je le veux bien ; quant à moi, je ne me sens pas plus coupable qu'un pauvre vaisseau désemparé n'est coupable de se laisser aller à la dérive. On ne lutte pas sans gouvernail.

Parmi les causes qui ont affaibli le Réveil, celle-ci me semble devoir occuper un des premiers rangs. Les consciences n'ont pas été assez mises en jeu, les responsabilités n'ont pas été assez signalées ; on a trop incliné vers je ne sais quel système de passivité absolue, où sous prétexte de donner gloire à la grâce, les uns seraient sauvés de force, tandis que les autres seraient perdus sans la moindre possibilité réelle d'échapper à la condamnation.

Ces perfectionnements de l'Evangile ont toujours pour effet de le compromettre et d'en-

gourdir les âmes. — Chers amis, n'est-il pas vrai que vous *sentez* ce que je vous dis? Le témoin de Dieu n'est-il pas en vous et n'élève-t-il pas la voix, en ce moment même, pour confirmer mes paroles? Je vous parle à tous comme à des conciences, passez-moi ce terme.

Et comment pourrait-on évangéliser, si la conscience avait participé à la chute? Et comment se repentirait-on, si la conscience avait participé à la chute? Lorsque les prophètes s'adressaient aux habitants, très impies et très corrompus, d'Israël ou de Juda, ne faisaient-ils pas appel à quelque chose de divin qui témoignait en eux? Lorsque Jonas allait prêcher à Ninive la grande ville, ne savait-il pas qu'au milieu de ces dépravations et de ces idolâtries colossales, quelque chose de divin demeurait debout, quelque chose qu'il pouvait invoquer? Et ce quelque chose répondit, et les pécheurs s'humilièrent. Ah! soyez-en convaincus, rien de semblable n'aurait eu lieu, si la conscience faisait partie de l'homme et était par conséquent tombée avec lui.

Le sens moral subsiste comme les sens physiques. Les témoins physiques sont demeurés dignes de foi, le témoin moral demeure aussi digne de foi.

Et je le répète, la chute, loin d'en être diminuée, en est agrandie. Elle ne revêt toute sa gravité effrayante, que lorsqu'elle

laisse l'homme en présence du témoin divin.

Un pareil témoin nous importune, et nous cherchons à nous en défaire. Mais Dieu ne permet pas, grâces lui en soient rendues! que nous y réussissions jamais complétement. Même chez Néron, croyez-le bien, ce témoignage se faisait quelquefois entendre. Même chez Philippe II, qui était parvenu à accomplir certains crimes avec tranquillité de cœur, un secret mécontentement venait troubler son horrible paix. Même chez le sauvage qui laisse mourir son père ou qui dévore son prisonnier, le sens moral n'est pas aboli.

Ici une remarque est indispensable. Dans notre soif de casuistique, nous l'introduisons partout; à nous entendre, la conscience serait un recueil de préceptes décidant des cas particuliers! — Il n'en est rien. Elle nous dit avant tout (et ceci est énorme) : Il y a un bien et un mal, un juste et un injuste. Puis elle nous présente les notions centrales de bonté, de justice, de sincérité et de dévouement. Elle est, en quelque sorte, le doigt indicateur qui montre toujours le bon chemin.

Elle est cela, et non une série de décisions morales. C'est pour avoir méconnu ce trait important, qu'on s'est donné parfois la triste satisfaction de découvrir des hommes, que dis-je, des peuples, qui seraient absolument

dépourvus de conscience (1). Or, je nie qu'il y en ait de tels. Notre série de décisions morales n'est point là, cela est certain; il y manque jusqu'aux règles les plus essentielles, jusqu'aux principes les plus fondamentaux; mais le doigt indicateur s'y trouve, et il s'étend

(1) A ce point de vue, il ne faudrait pas se contenter de nous citer certaines races d'hommes, il faudrait citer le genre humain tout entier. En quoi consistait la morale avant Jésus-Christ? En quoi consiste-t-elle dans les parties, hélas! trop étendues, de notre globe, où Jésus-Christ n'est pas encore connu? On présente quelquefois la morale comme une vérité universellement admise, qui apparaîtrait partout et toujours la même, au travers de la variation incessante des religions! Rien n'est plus faux. La vraie morale, la grande morale, celle que les philosophes incrédules semblent accepter maintenant en partie et dont ils s'arment contre le dogme chrétien, elle est née de l'Evangile, elle a sa date dans l'histoire; avant Jésus-Christ elle n'était nulle part, après Jésus-Christ elle pénètre partout. La morale *naturelle* est semblable à la religion *naturelle*, l'homme naturel est censé la découvrir tout seul; par malheur, il ne la découvre que depuis la prédication des apôtres. — Au reste, remarquez ceci, dès que les apôtres ont prêché, dès que la vraie morale a paru, la conscience remplit fidèlement son office vis-à-vis d'elle; même chez les plus méchants, même chez les plus hostiles, même chez ceux qui ont peur et horreur de cette morale, même chez les Félix qui ne veulent pas ouïr parler de justice et de tempérance et qui s'écrient : « Pour le présent, va-t'en; quand j'aurai la commodité, je te rappellerai; » même chez eux le témoin de Dieu se fait entendre, le doigt indicateur marque la vraie direction. On peut refuser son obéissance (la morale a autant d'ennemis que le dogme), *on ne peut pas* refuser son assentiment; du moment où le principe d'humilité et d'amour s'est montré sur la terre, il n'a été permis à personne, je dis personne, de méconnaître sa supériorité. — Dans nos rapports avec le sens moral, ce qui vient de l'homme a été gâté par la chute; de là nos consciences si effroyablement cautérisées. Quant au sens moral lui-même, il est de Dieu, il demeure intact et rien ne saurait le pervertir.

toujours du même côté. Voici des peuplades cruelles, abominables, et cela sans le moindre repentir, j'en conviens; toutefois que signifie chez elles ce témoignage mystérieux de la peur? D'où viennent ces vagues terreurs de l'âme, qui parfois se font jour dans une sorte de culte adressé à des puissances méchantes et ennemies? Il y a mieux, comment interpréter l'impression produite sur les plus endurcis par la seule vue de la famille du missionnaire? Ils n'ont compris ni écouté aucune de ses instructions, ils le détestent, ils le combattent, et cependant à peine le spectacle des vertus chrétiennes est-il déployé sous leurs regards, que le doigt indicateur s'est dirigé du bon côté, l'indestructible instinct a prononcé son arrêt : « Oui, la supériorité morale est ici ; l'équité, la charité, valent mieux que leurs contraires. Il est vrai que nous n'en voulons à aucun prix ; mais force nous est, tout en les maudissant, de leur rendre un secret hommage. »

Il existe des consciences cautérisées, cela est certain (1). L'homme impie et cruel a remporté

(1) Oui, *cautérisées*, quoi qu'en pense notre orgueil. — 1° Le cœur corrompu nous porte à accomplir bien des actes mauvais, sans remords aucun, jusqu'au moment où, par la bonté de Dieu, la question de la moralité de ces actes est enfin posée devant nous. Alors, seulement alors, le témoin infaillible proteste en nous contre l'esclavage, contre la torture, contre l'anthropophagie, que sais-je! 2° Lorsque cette protestation a éclaté, nous

cette détestable victoire; il est parvenu à voiler la conscience, comme nous aussi nous voilons la loi écrite; pourtant les deux lois, celle du dedans et celle du dehors, n'en subsistent pas moins, la lumière continue à briller derrière le voile, et le jour où le voile sera ôté, on verra qu'elle n'a rien perdu de sa splendeur.

Les deux lois subsistent l'une et l'autre, quoique leur perception soit compromise par nos cœurs révoltés. Elles sont là, vivantes, divines, incorruptibles. Leur témoignage, plus ou moins entendu, reste fidèle.

« Il y a un bien et il y a un mal; le mal est du côté de l'égoïsme et le bien est du côté du dévouement. » Cet axiome-là, tout au moins, demeure, alors même que les hommes ont élevé les plus épais remparts entre leur conscience et eux.

Ils accomplissent avec calme les actes les plus odieux! — Laissez faire; la notion élémentaire et indestructible du bien et du mal, du dévouement et de l'égoïsme, accomplira graduellement

nous efforçons de ne pas l'entendre; nous nous étourdissons, nous nous bouchons les oreilles, nous étouffons par le tumulte des passions le langage de la conscience; nous parvenons parfois à l'oublier et à nous endurcir. 3° Plus souvent encore nous l'entendons, nous le comprenons, nous ne l'oublions pas, nous savons parfaitement ce qu'il faut faire et ce qu'il faut ne pas faire; nous sommes plus *éclairés*, mais nous ne sommes pas plus *obéissants*.

sa mission. Un jour viendra où l'on aura horreur de ce qu'on trouvait tout simple autrefois. L'éducation morale de l'humanité suit une marche nécessairement lente, au milieu des obstacles que créent les passions mauvaises; or, comme la conscience, au lieu d'être un recueil de sentences, est une protestation permanente en faveur du bien, à son école nous n'apprenons pas tout en une heure. On a mangé les prisonniers sans remords, on a possédé des esclaves sans remords, on a pratiqué l'intolérance sans remords, on a infligé la torture sans remords; mais la conscience poursuit son œuvre indéfinie. Et ne nous figurons pas que nous soyons au bout; nous-mêmes aujourd'hui encore, j'en suis convaincu, nous faisons sans remords des choses qui indigneront nos arrière-neveux (1).

(1) C'est parce que d'abord on a méconnu l'impersonnalité de la conscience, et parce qu'ensuite on lui a attribué le caractère d'une casuistique, d'un recueil de préceptes, qu'on en est venu à supposer sa perversion par la chute. Vinet a dit excellemment : « La loi morale, corps de notions, objet composé, qui se combine d'une part avec le sentiment, de l'autre avec les choses extérieures, est par là même altérable et a beaucoup souffert depuis la chute de l'homme. La conscience, objet simple, substance élémentaire, *est demeurée intacte*. Elle n'est autre chose que le sentiment de l'obligation dans sa plus grande pureté, dans sa plus parfaite abstraction. »

Parlez avec Vinet du « sentiment de l'obligation, » ou avec d'autres du « sens moral, » rien de mieux; mais ne nous parlez pas de « la conscience religieuse, » ou de « la conscience chrétienne, » ainsi qu'on se met à le faire depuis quelque temps. C'est mêler à plaisir des choses qui devraient rester distinctes, ce qui est

J'ai dû m'arrêter à ce sujet, chers amis, parce qu'il n'est guère compris en général, et parce qu'il occupe une place immense dans la question de la conversion et du bonheur. — Pour nous remettre dans le vrai, souvenons-nous, cette comparaison éclaire tout ici, que la conscience est une loi. Elle est la loi du dedans, loi non détaillée, mais qui, en posant vis-à-vis de l'homme l'obligation fondamentale du juste et du bon, engendre l'un après l'autre les préceptes spéciaux.

Or, se trouver en face d'une loi, soit extérieure, soit intérieure, ce n'est pas un mérite, que je sache. C'est bien plutôt le contraire, et la loi nous accuse plus qu'elle ne nous exalte. Voilà ce qu'on a trop oublié.

Que penseriez-vous des Israélites, qui, au

nous et ce qui est le témoin de Dieu en nous, ce que nous nous approprions en le recevant du dehors et ce qui n'a cessé de subsister au dedans malgré notre volonté, ce qui est altéré par la chute et ce qui demeure intact; c'est confondre « le corps de notions, objet composé, » et « la conscience, objet simple. » — Personne, je suppose, n'a jamais soutenu que le corps de notions fût demeuré intact; non-seulement les notions chrétiennes, mais les plus simples notions religieuses, je vais plus loin, les notions morales, viennent et vont, s'obscurcissent et s'éclairent, se perdent et s'acquièrent. Ici les ravages de la chute ont été aussi effroyables, aussi complets que dans les autres parties de cette unité indivisible qu'on appelle le moi humain. Mais les témoins de Dieu en nous, le sens intellectuel et le sens moral, qui protestent contre nous-mêmes au nom du vrai et du bon, ces témoins-là ne se sont pas pervertis par cela seul que nous avons ouvert la porte aux notions perverses; ils ne se sont pas tus, par cela seul que nous refusions de les écouter.

pied du Sinaï, se seraient écriés : « Nous sommes bons, car nous avons maintenant une loi ! » Ce que vous diriez d'eux, il faudrait le dire des hommes qui oseraient s'écrier : « Notre chute n'a pas été totale, car la loi de la conscience subsiste pour nous condamner ! »

La conscience est si peu un mérite, qu'elle nous déclare très souvent avec une netteté parfaite la conduite que nous devons tenir, tandis que nous, nous sommes décidés à tenir une conduite opposée. Nous connaissons cet état, n'est-il pas vrai, chers amis? Cent fois, mille fois, en ouvrant cette Bible que je tiens là, ma conscience a énergiquement approuvé ce que j'y lisais; puis le cœur est venu, et la volonté, le *moi* enfin, et vous savez ce qui se passe alors.

Non-seulement la conscience nous condamne, mais, semblable jusqu'au bout à la loi, elle est dans bien des circonstances une excitation au mal. « La puissance du péché, c'est la loi. » Il est des actes, hélas ! dont le seul attrait consiste à être défendus par la loi écrite ou par la loi de la conscience.

Entendre mieux ce qu'elle dit, ce n'est pas toujours l'indice d'un progrès moral. Le païen auquel on a prêché l'Evangile, a désormais, pour employer cette expression, une conscience beaucoup plus « éclairée; » il connaît

beaucoup mieux ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter. Sera-t-il meilleur pour cela ? Bien souvent il sera pire, car il agira contre sa conscience; la loi, en devenant plus claire, aura accru la puissance du péché et envenimé les rébellions du cœur.

Cela est si vrai, que les lumières de la conscience sont la condition première du crime irrémissible, de la rupture définitive avec Dieu, du péché contre le Saint-Esprit.

Pensez-vous que la conscience n'habite pas l'enfer ? Nulle part, j'en suis sûr, elle ne parle plus net et plus haut. N'est-elle point, nous l'avons déjà vu, le redoutable aiguillon du malheur ? Les âmes endurcies sauront, à n'en pas douter, que le bien est bien et que le mal est mal. Savoir et ne pas vouloir, savoir et ne pas aimer, n'est-ce pas l'enfer dès ici-bas ? « Les démons croient et frissonnent. »

Il importe de préserver avec un soin extrême le caractère moral de la conversion, et nous ne pourrons le préserver que si nous maintenons le vrai rôle de la conscience. Témoin impersonnel de Dieu dans l'homme et contre l'homme, elle peut tenir un langage très fidèle, sans que l'homme cesse d'être plongé dans le mal. Satan sait son catéchisme; il distingue à merveille ce qui est bon et ce qui est mauvais.

A quoi sommes-nous donc appelés ? Qu'est-ce

que l'Ecriture désigne ainsi : « Avoir une bonne conscience. » — Oh ! ce n'est pas l'état d'un homme dont la conscience est éclairée ; c'est celui d'un homme dont la conscience est obéie. Obéie ou non, la loi n'en subsiste pas moins ; mais bienheureux celui dont on peut dire qu'elle a été enfin gravée sur les tables de son cœur (1) !

La loi, vous le savez, ne suffit jamais à cette œuvre. Ni les préceptes révélés, ni la conscience ne triompheront de nos affections corrompues. Ce qui brise les cœurs, ce qui dompte les résistances, c'est l'amour de Dieu en Jésus-

(1) Le lecteur me pardonnera d'avoir multiplié les notes dans cette partie de mon second discours ; j'éprouve le besoin d'être très clair, très précis, sur un sujet qu'on a obscurci comme à plaisir. — D'ailleurs, au défaut de la Bible, l'histoire serait là pour réfuter les deux erreurs contre lesquelles je me suis élevé et qui ne vont à rien moins qu'à nier, l'une l'homme créature déchue, l'autre l'homme créature responsable. A ceux qui prétendent que la loi morale est inscrite au grand complet dans toutes les consciences, il suffit de rappeler les iniquités monstrueuses qui ont si longtemps été pratiquées en tout bien tout honneur par les plus honnêtes gens. A ceux qui prétendent que le *sens* moral n'est pas demeuré intact, il suffit de rappeler l'intégrité constante du témoignage qu'il a rendu, et en faveur des notions morales que possédait incontestablement l'antiquité païenne, et en faveur des grands principes moraux révélés par l'Evangile, et en faveur des applications de plus en plus étendues que ces principes reçoivent chaque jour.

Christ. Nous sentir mauvais à ce point et nous savoir aimés à ce point, contempler sur cette croix sanglante l'expiation de nos crimes, entendre cette voix si sainte et si douce qui nous appelle, nom par nom, voilà ce qui nous ramène vers notre Dieu. Pour ceux qui ont véritablement passé par l'école de la conscience et de la loi, les accents de la grâce sont irrésistibles.

Pourquoi faut-il qu'on s'attache à les affaiblir ? Là encore je suis forcé de signaler en passant un des obstacles que les tendances de notre christianisme relâché opposent à l'œuvre de Dieu parmi nous. Je signale, je ne discute pas.

Christ a porté nos péchés ; son sang nous purifie de tous nos péchés ; Dieu a fait venir sur lui les iniquités de nous tous. — Telle est la foi simple et naïve que les chrétiens puisent dans leur Bible. Si vous m'ôtez l'expiation proprement dite, si le Sauveur n'est pas Sauveur dans le sens complet du mot, s'il n'a pas satisfait à ma place, que deviendrai-je, moi qui me sens encore vendu au mal, moi qui retombe sans cesse ? Avant que l'union avec Dieu s'opère, il faut que le pardon de Dieu me saisisse ; avant que la sanctification commence, il faut que la justification s'achève ; ce n'est qu'en qualité d'enfant de Dieu que je revêtirai les sentiments de la céleste famille. Et comment me sentirai-je enfant de Dieu, si ma grâce per-

sonnelle n'est pas prononcée, si ma réconciliation personnelle n'est pas opérée, si la mort de Christ n'a amené qu'une sorte de rapprochement général entre le ciel et la terre, si elle n'a fait que me rouvrir le chemin du ciel et me permettre de me sauver; si, au lieu de mon propre salut, vous m'annoncez le relèvement de l'humanité?

Grâce à Dieu, je vois s'accomplir autre chose dans les mystérieuses souffrances de Golgotha et du jardin des Oliviers. Il a porté nos péchés, et c'est pour cela qu'il a porté aussi nos *douleurs*, qu'il s'est chargé de nos *langueurs;* il nous a procuré le bonheur en nous assurant le pardon.

La conscience et la loi, la grâce et la croix, est-ce tout, chers amis? Est-ce assez? Non. Notre chute est si profonde, si complète, que ces deux moyens réunis ne suffisent pas à nous relever. Le Dieu qui nous montre notre misère et qui nous donne son Fils, doit nous donner encore le Saint-Esprit. Ce qu'il fait pour nous deviendrait inutile, s'il n'y ajoutait ce qu'il fait en nous.

Pourrais-je peindre assez vivement l'importance de cette œuvre, bien méconnue, qu'accom-

plit le grand Consolateur? Lui seul nous rend capables d'entendre ce que Dieu dit, de voir ce que Dieu fait, d'accepter ce que Dieu offre. Si notre conscience nous trouble, si le sacrifice de Christ nous émeut, si l'Ecriture trouve quelquefois le chemin de nos âmes, si les bonnes et saintes douleurs éclatent quelquefois en nous, si les vraies joies se font pressentir, nous le devons au Saint-Esprit. Comment nous, pécheurs, accepterons-nous l'Evangile, à moins que l'Esprit ne nous « ouvre le cœur? » Comment viendrons-nous vers Christ, à moins que l'Esprit n'accomplisse la solennelle promesse : « Il prendra ce qui est à moi et il vous l'apportera? »

V.

Permettez-moi de contempler à loisir avec vous cette œuvre merveilleuse de l'Esprit,

l'œuvre du dedans. Rendons-nous bien compte du travail intime, de la crise profonde où s'élabore la conversion, surtout des nobles douleurs qui précèdent et engendrent les nobles joies. Voyons de quelle manière l'Esprit-Saint, parlant à nos âmes de la loi qui condamne et du sacrifice qui expie, ouvrant nos oreilles aux avertissements de la conscience et aux invitations de la grâce, nous rend malheureux de ce malheur salutaire étroitement uni à la sainteté.

Pourquoi Pierre, sur la montagne, « ne savait-il ce qu'il disait? » Il rêvait le bonheur avant la souffrance, le repos avant le travail. — Décidément l'Evangile n'a pas de trait plus admirable, plus divin que sa doctrine du bonheur et du malheur. Vous pouvez consulter toutes les religions et lire tous les philosophes, vous n'y découvrirez rien qui rappelle, de près ou de loin, ces paradoxales paroles : « Heureux ceux qui pleurent! »

Je me trompe, vous les trouverez avec une signification ascétique : la souffrance pour la souffrance, la guerre déclarée à la matière, au corps, aux jouissances de ce monde. Cela, chers amis, nous savons ce qu'il en faut penser et je n'ai pas à y revenir. — Qu'elles sont différentes les déclarations de mon Sauveur : « Vous pleurerez, et le monde se réjouira!..

Vous pleurerez; mais votre tristesse sera changée en joie! »

La tristesse changée en joie, c'est la grande métamorphose de l'Evangile ; c'est la douloureuse délivrance de la femme qui se débat et qui gémit, et qui se réjouit ensuite de ce qu'un homme est né dans le monde. Voyez-les, ces âmes qui ont connu les terreurs bienfaisantes de la loi, qui savent par expérience ce que coûtent les luttes journalières contre le péché ; voyez-les, elles sont heureuses et actives, elles marchent, elles combattent; leur félicité a quelque chose d'énergique et de viril, elle s'allie aux progrès, aux développements, et, pourquoi ne pas le dire? aux repentirs.

Oui, l'enfantement et ses douleurs; oui, le repentir et ses hontes; oui, la bataille de la vie et ses blessures, voilà ce qui, par l'action de l'Esprit-Saint, ouvre nos cœurs aux joies divines des rachetés.

La route est étroite, elle est raboteuse. — Un récit du célèbre Hawthorne nous représente sous un forme saisissante le procédé mis en usage par les hommes qui aspirent au bonheur facile, qui prétendent arriver aux joies de la piété avant d'en avoir connu les douleurs, qui, en un mot, veulent aller au ciel sans se gêner. Il y a des trains *express* qui y mènent. De quoi s'agit-il? De prendre les méthodes abrégées

de salut : croire ceci, pratiquer cela, payer sa place, s'installer dans un wagon. Et la voilà, l'immense foule, qui glisse légèrement sur les rails; on avance à toute vapeur; point de travail, point de souci. On est content, on plaisante, on se montre du doigt les quelques voyageurs, qui, négligeant le chemin de fer, s'obstinent à suivre le sentier étroit et rocailleux, le sentier des siècles passés. Pauvres pèlerins, qui ne savent pas mettre à profit les inventions nouvelles! Ils sont là, bâton en main, fatigués, en sueur; ils cheminent lentement au travers des cailloux et des épines. Tenez, en voici un qui tombe et qui se relève meurtri. Et les gens des wagons de rire, au moment même où ils vont tous périr dans une effroyable catastrophe.

On n'arrive que par le sentier. Il faut la sainte tristesse au sujet du péché; il faut le poids de la condamnation, pour que nous ayons soif de salut. « Les sacrifices de Dieu sont l'esprit froissé. » Vous les connaissez, ces douleurs du Psalmiste, ces douleurs qui seules expliquent ses joies : « Mon péché est continuellement devant moi; j'ai péché contre toi, contre toi proprement. » Vous l'avez entendu ce cri · « Mes iniquités ont surmonté ma tête, elles se sont appesanties comme un pesant fardeau, au delà de mes forces. »

Il y a des souffrances qui sont nos vrais titres de noblesse. Regarder aux cieux; aspirer à monter très haut et sentir qu'on reste très bas; entrevoir l'idéal et vivre dans la boue. Heureux ceux qui s'affligent quelquefois ainsi et qui pleurent plus leurs fautes que leurs infortunes!

On peut, en effet, s'affliger de deux manières au sujet du péché. — Les uns déplorent les conséquences qu'il doit entraîner; les autres déplorent le péché lui-même. Je n'ai pas besoin de vous dire laquelle de ces deux afflictions nous est recommandée par Jacques, quand il s'écrie : « Soyez dans le deuil et pleurez; que votre ris se change en deuil et votre joie en confusion de face; humiliez-vous devant le Seigneur, et il vous délivrera. »

Le deuil et la confusion de face, puis la délivrance : tel est l'ordre établi, non pas seulement dans l'Ecriture, mais dans les assises les plus profondes du monde moral. C'est en ce sens, chers amis, que Pierre nous dit à tous : « Celui qui a souffert en la chair a cessé de pécher, » et que Paul, exprimant la même pensée, ajoute : « Celui qui est mort est quitte du péché. »

Mourir; souffrir en la chair, c'est-à-dire dans le vieil homme; subir la submersion absolue dont parle le Prophète : « Toutes tes vagues et tous tes flots ont passé sur moi ; » descendre à

ces « basses fosses, » d'où partent les véritables prières ; se sentir pris entre le devoir évident et l'impuissance volontaire, entre la conscience et la chute ; se souvenir de la maison paternelle où il y a du pain en abondance, et mourir de faim ; voilà ce qui fait ces humbles, ces pauvres, ces petits enfants, au sujet desquels Jésus rendait grâces ; voilà ce qui fait ces âmes altérées qui soupirent après Dieu, « comme le cerf brame après le courant des eaux. »

On souffre beaucoup ainsi. Et comment est-on délivré ? A une condition, toujours la même : il faut retourner à la maison paternelle, il faut dire : « Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre toi, je ne suis plus digne d'être appelé ton fils. » Toute conversion implique une confession, ou, pour mieux dire, une suite de confessions. Qui ne se confesse pas à Dieu ne saurait trouver le soulagement ; les cœurs qui s'ouvrent sont les seuls qui s'apaisent : « Quand je me suis tu, mes os se sont consumés... J'ai dit : Je ferai confession de mes transgressions à l'Eternel ; et tu as ôté la peine de mon péché, »

Je parle, est-il besoin de le dire ? d'une confession sincère, d'une confession qu'accompagne un vrai repentir. Il y a bien des sortes de repentirs ; Judas fléchissait jusqu'à en mourir sous le poids de son péché ! et cependant il n'y avait en lui ni conversion ni repentance.

Soyons sévères envers nous-mêmes, envers nos tristesses, envers nos repentirs. Le chemin du bonheur est semé de batailles. J'ai rappelé celle de la conversion ; je devrais maintenant signaler aussi celles qui doivent la suivre et qui dureront jusqu'à la fin de la vie. L'œuvre du Saint-Esprit n'est pas achevée. Plus il nous a fait sentir l'action de la grâce, plus il nous rend incapables de supporter désormais le mal qui habite en nous. Or la sanctification n'est pas l'œuvre d'un jour, puisque le Tentateur redouble d'efforts. Tant que nous lui appartenions, il nous laissait presque en paix; nous avions en nous une sorte d'harmonie et de honteuse unité. Maintenant, voici la discorde, voici deux principes en présence, et la lutte réelle a commencé.

De là, chers amis, ce fait étrange à première vue et qui scandalise parfois les chrétiens : ils se sentent moins en paix, sous certains rapports, qu'ils ne l'étaient avant d'être nés de nouveau. — A vrai dire, ils sont entrés dans une voie où ils rencontreront encore beaucoup de combats et de labeurs.

Le métier de chrétien n'est pas un métier de fainéant. La paix, paix admirable, y est conquise chaque jour par la guerre; le bonheur, bonheur immense, y est au prix de plus d'une douleur. Une âme chrétienne doit être une âme

forte ; la vaillance est la qualité distinctive des soldats de Jésus-Christ. L'Evangile forge des caractères ; il nous apprend à vaincre et à nous vaincre, à nous détacher de nous-mêmes, à nous faire violence, à ramener vers la règle une âme qui s'en écarte toujours.

Il y a, par la force que Dieu donne, il y a à endurer des travaux ; il y a à porter le poids du jour et de la chaleur ; il y a à défricher le champ en nous et hors de nous : « Il faut que le laboureur travaille premièrement, et ensuite il recueille les fruits. »

En attendant, l'Esprit-Saint lui apprend à goûter cette parole dont la vie entière, dont l'éternité n'épuiseront pas la douceur : « Mon fils, tes péchés te sont pardonnés. »

Quelle parole mettre à côté de celle-là, soit pour abaisser, soit pour relever, soit pour sanctifier, soit pour rendre heureux ? Ah, si nous connaissions pleinement « le don de Dieu, » nous connaîtrions pleinement aussi la joie de son salut, » et « l'Esprit d'affranchissement » nous soutiendrait.

Il nous soutiendrait, et non-seulement nous marcherions de joie en joie, mais nous marcherions de force en force ; un plus fort

vaincrait « l'homme fort » qui nous domine.

La Bible nous annonce deux affranchissements, et malheur à nous si nous n'en souhaitons qu'un seul! Après l'affranchissement de la condamnation, vient l'affranchissement du péché lui-même. Il nous a rachetés « de notre vaine manière de vivre. »

Rachetés, nous serons heureux. Je serais bien tenté de les décrire dès à présent ces fêtes de l'âme, ces félicités du progrès, ces plaisirs sérieux de l'obéissance, cette douceur de l'abandon filial, cette paix de la vie en Dieu. Ces choses-là sont ravissantes, même pour celui qui les aperçoit trop rarement et de trop loin, qui les devine plus qu'il ne les goûte. On se sent entraîné à en parler; mais je dois me renfermer avec scrupule dans la portion de notre sujet que nous étudions aujourd'hui.

VI.

Je ne saurais mieux compléter ce que je me suis efforcé de vous en dire qu'en retournant avec vous aux béatitudes de l'Evangile, à ces belles paroles de Jésus-Christ que je vous lisais en commençant.

Voulez-vous connaître les conditions du bonheur? Montez avec moi sur la montagne et écoutez cette voix qui répète : Heureux! heureux! heureux!

« Heureux les pauvres en esprit! » « Heureux ceux qui pleurent! » « Heureux les débonnaires! » « Heureux ceux qui sont affamés et altérés de la justice! » — Dans cette première partie des béatitudes, le Seigneur caractérise essentiellement les dispositions qui précèdent et préparent la conversion.

Les pauvres en esprit ne sont pas du tout les

esprits bornés. Jésus-Christ ne rattache pas ici le bonheur chrétien à la médiocrité ou à l'ignorance. Les niais, les ignares qui repoussent la conversion et se jettent dans la frivolité, ne sont pas rares assurément; et elles ne sont pas rares non plus, Dieu merci, les intelligences fortes et éclairées qui éprouvent à la fois le dégoût du monde et le goût de l'Evangile. Il ne s'agit donc pas de déclarer la guerre à la science ou à l'esprit, d'empêcher un de ces développements élevés auxquels le christianisme nous appelle, lui qui veut une vie pleine et des hommes complets. Augustin a donné une belle définition de la joie : « La joie par la vérité. » Oui, par la vérité; oui, par la lumière; tout se tient et se lie au point de vue du ciel, la vérité, la lumière, la vie, le bonheur.

Il y a place au ciel pour les savants et pour les ignorants, à condition, j'en conviens, que les uns et les autres seront « pauvres en esprit. » Pauvres en esprit, c'est-à-dire humbles, et simples, et débonnaires (car je suis forcé d'anticiper ici; entre les pauvres d'esprit et les débonnaires, ces deux classes de bienheureux, le rapport est tel que je ne veux pas les séparer). —Débonnaires, simples, l'admirable disposition! Comment sans elle arriverions-nous à la foi? Les pauvres en esprit sont droits; ils ne cherchent ni beaucoup de difficultés, ni beaucoup de dis-

cours; ils se prennent eux-mêmes tels qu'ils sont, et prennent aussi la Parole de Dieu telle qu'elle est. Or, chers amis, les abus de l'analyse ont fait tant de ravages parmi nous, le scalpel a tué tant de bonheurs, qu'entre tous les traits peut-être que je voudrais vous recommander, aucun ne me paraît plus important que celui-ci dans la question qui nous occupe. Soyons simples, aimons Jésus-Christ avec simplicité, lisons l'Ecriture avec simplicité, obéissons avec simplicité, jouissons des grâces de Dieu avec simplicité, souffrons de nos épreuves avec simplicité; au milieu des grâces et des épreuves soyons chrétiens, ou en d'autres termes, heureux, avec simplicité.

Il ne nous manque souvent, pour être joyeux, qu'un peu plus de simplicité en Christ. Les débonnaires sont rares, les pauvres sont rares; en esprit, à nos propres yeux, nous sommes disposés à nous croire quelque chose. Et ainsi nous en venons à discuter, à disséquer, à refaire l'Evangile, à dessécher la vie. Notre orgueil se met en travers; c'est lui qui ne veut pas que nous soyons pauvres; c'est lui qui ne veut pas que nous pleurions.

Pleurer, sentir ses misères, marcher ensanglanté par les aiguillons de la loi, pleurer sous le poids de la condamnation, tout cela n'est pas possible tant que nous nous estimons nous-

mêmes. Je n'insiste pas sur ces salutaires douleurs, chers amis; nous n'avons cessé de nous en occuper dans ce discours, qui pourrait presque passer pour un commentaire de la parole : « Heureux ceux qui pleurent! » Nous l'avons vu, pour connaître la douceur de l'Evangile, il faut en avoir connu l'austérité; ces christianismes adoucis, ces christianismes mondains, qui n'imposent pas de vrais sacrifices, qui n'exigent pas de complets changements, et pour tout dire, qui nous dispensent de la conversion, ces christianismes si peu rigoureux, sont des christianismes cruels. Les sévérités de l'Evangile sont le sel de l'Evangile : « Du fort est procédée la douceur. » L'énigme de Samson est toujours posée devant nous. L'avons-nous résolue? Connaissons-nous cette douceur infinie, ces rayons de miel qui procèdent « du fort? » La conscience et la loi nous ont-elles fait leur rude guerre? Avons-nous passé, passons-nous chaque jour encore, par les luttes du dedans? Sommes-nous, en un mot, de ceux auxquels Jésus disait : « Heureux ceux qui pleurent? »

Alors nous sommes aussi de ceux auxquels il dirait : « Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice! » Autant il est difficile de distinguer complétement les pauvres en esprit et les débonnaires, autant il est impossible d'établir

une séparation quelconque entre les affligés et les affamés. Les affamés de justice qui sont-ils, sinon ceux qui se sentent dépourvus de justice propre? Je n'ai rien, rien que des péchés; je suis misérable, je suis condamné, je me condamne et me déteste moi-même; ah, quelle faim et quelle soif j'éprouve! Quelle faim et quelle soif de grâce, de pardon, de lumière, de vie, de liberté! Comme je me courberai sur mes deux genoux, pour puiser de mes deux mains ces eaux vives qui jaillissent jusque dans la vie éternelle!

Si les premières béatitudes semblent se rapporter principalement aux dispositions qui préparent la conversion et par conséquent le bonheur, les dernières semblent avoir principalement trait aux dispositions qui suivent, à celles que crée la foi. En entendant le Sauveur qui s'écrie : « Heureux les miséricordieux! Heureux ceux qui sont purs de cœur! Heureux ceux qui procurent la paix! Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice! » je l'entends qui s'écrie : Heureux ceux qui croient!

Croire, avoir donné son cœur, avoir mis le pied sur le roc, avoir échappé aux misères du scepticisme, aux « peut-être, » aux « j'espère; »

avoir remplacé la servitude contre nature du péché par cette sainte dépendance qui est la liberté des enfants de Dieu; lire sa Bible comme une révélation infaillible; prendre les grandes doctrines telles qu'elles se donnent, la chute, le salut, la sainteté, et le bonheur enfin, qui s'affaiblit lorsque les autres doctrines sont affaiblies; posséder la paix des humbles qui échappent aux curiosités dangereuses et ne prétendent pas connaître au delà de ce qui est écrit; avoir un Père, un Rédempteur, un Consolateur fidèle, les avoir dans la vie, et dans la mort, et dans l'éternité; qu'est-ce que cela, sinon être entré dans l'état nouveau que nous ouvre la conversion, dans l'état où nous devenons capables d'être miséricordieux, purs de cœur, pacifiques, témoins indomptables de la justice?

Hélas, nous devrions être tels; le sommes-nous? Le sommes-nous du moins en quelque mesure? Question humiliante, mais nécessaire, qu'il faut poser souvent, car nous sommes toujours portés à nous payer d'apparences, de vaines formes, d'impressions passagères, d'émotions et d'illusions. Or l'enseignement entier de Jésus-Christ, toujours dirigé vers les conséquences pratiques de la foi, a préparé le grand avertissement de Jacques : « La foi qui n'a pas les œuvres est morte en elle-même. »

Où sont nos œuvres? Nous nous déclarons

heureux de croire, et nous avons raison, si nous croyons en effet. Croyons-nous? c'est-à-dire, vivons-nous? Le Seigneur, qui nous voit et qui lit dans nos âmes, dirait-il, dit-il, en parlant de vous, de moi : Heureux celui-ci?

Sommes-nous miséricordieux? Alors cela va bien, nous sommes heureux, « la miséricorde brave le jugement. » De notre nature, nous sommes secs, durs, sans pardon, et même chez les plus doux cette aimable qualité qu'on appelle la bonté naturelle ne ressemble en rien à la miséricorde. Elle a certes son charme et son prix, il fait bon vivre auprès de ces hommes bienveillants autour desquels s'établit comme un rayonnement d'affectueuses sympathies; cependant la bonté naturelle ne se transforme en miséricorde que lorsque l'œuvre profonde de la conversion s'est accomplie. Vinet l'a dit : « Otez le devoir, il vous reste le tempérament. » Or la miséricorde est une bonté imprégnée de devoir, une bonté qui habite tout près de la conscience, qui sait que « la charité est une partie de la justice, » qui s'inquiète des âmes, qui ne borne pas sa sollicitude aux choses du temps présent, qui se place au point de vue de l'éternité. La miséricorde a tout le sérieux d'un fait moral, et conserve néanmoins (quand elle est ce qu'elle doit être) la grâce qui appartient aux mouvements spontanés,

aux instinctives délicatesses des cœurs aimants. Elle accomplit des miracles dont la bonté naturelle est incapable; elle a pitié du méchant et déteste la méchanceté; elle pardonne les offenses, et ce n'est pas sa légèreté qui les pardonne, c'est sa volonté renouvelée; elle surmonte le mal par le bien, mais il ne lui arrive pas de les confondre dans une molle condescendance pour tous les actes et pour tous les principes. La miséricorde descend tout droit du ciel; elle n'habite que chez ceux qui sentent qu'il leur a été fait miséricorde. La miséricorde offre à nos regards un des plus grands spectacles qu'il soit donné à nos regards de contempler çà et là sur la terre.

Sommes-nous purs de cœur? Alors cela va bien, nous sommes heureux. — Purs de cœur! S'il est un mot qui me force à rentrer en moi-même et me fasse sentir le besoin d'une grâce gratuite, c'est celui-là. Certes, à moins d'un changement radical, nous ne pouvons pas dire que la pureté habite en nous. « L'imagination du cœur des hommes, est-il écrit, n'est que mal dès leur jeunesse. »

Procurons-nous la paix? Alors cela va bien, nous sommes heureux. Pour procurer la paix, il faut l'avoir. Voyez-les, les vrais pacificateurs; ils répandent la paix autour d'eux, parce que leur cœur en déborde. Il est doux d'habiter dans

leur voisinage ou sous leur toit. L'union, l'affection, la confiance mutuelle y naissent comme d'elles-mêmes ; et néanmoins les discussions n'y sont pas supprimées, les problèmes n'y sont pas évités. Tout y est libre, sincère, viril ; mais aussi l'esprit d'amour et de débonnaireté a passé par là.

Enfin sommes-nous de ceux qui endureraient au besoin la persécution pour la justice ? Alors cela va bien, nous sommes heureux. — Et qui donc est prêt à accepter de véritables opprobres, à accomplir de vrais sacrifices ? Qui donc, si ce n'est celui qui est né de nouveau ? Il est aisé, chers amis, de s'écrier comme Pierre : « Quand même tous les autres t'abandonneraient, moi je ne t'abandonnerai pas. » L'esprit est prompt, la chair est faible. C'est à ses enfants que Dieu donne de souffrir avec lui. « Si nous souffrons avec lui, nous régnerons aussi avec lui. »

Tout cela est le bonheur, parce que tout cela est la liberté ; il n'y a d'heureux que l'homme libre. Plaignez le pauvre esclave, plaignez l'infortuné que maîtrisent ses passions, l'ambition, l'avarice, l'envie, et l'affreux égoïsme qui sous tant de formes diverses dévaste nos cœurs et nos vies. Les passions nous font souffrir, *pâtir*, le mot le dit et l'expérience de chacun de nous ne l'a que trop confirmé. Oh,

qui nous donnera de briser nos chaînes (toutes nos chaînes ; ces passions qui survivent, ces interdits que nous ménageons sont les vrais obstacles à notre bonheur) ! Qui nous donnera d'être semblables aux arbres plantés près des ruisseaux d'eau, « qui rendent leur fruit dans la saison et dont le feuillage ne se flétrit pas ! »

J'ai fini ; et cependant je ne puis pas retenir l'impression d'un sentiment qui pèse sur mon cœur, et sur les vôtres aussi peut-être. Nous avons médité ce mot, ce mot si grand et si doux que Jésus-Christ proclame huit fois de suite à l'entrée de son ministère terrestre, comme pour montrer de la main le but auquel il veut conduire ses rachetés ; nous avons répété et répété encore : Heureux ! Et cependant qu'y a-t-il au fond de nos âmes ? Confessons-le : du mécontentement.

L'autre jour j'essayais de vous peindre le mécontentement des mondains ; aujourd'hui je devrais vous peindre, chose honteuse ! le mécontentement des chrétiens eux-mêmes. Nous avons des habitudes de murmure secret à l'égard de Dieu ; nous avons un esprit de jugement à l'égard des hommes. Oui, parmi les frères, oui, au sein des Eglises les plus évan-

géliques, on rencontre, on rencontre beaucoup de plaignants et de mécontents.

Pourquoi cela, chers amis? parce que nous nous occupons trop d'examiner les autres, et parce que nous nous examinons trop peu nous-mêmes. — Les autres ne nous aiment pas assez! Les autres ne nous visitent pas assez! Les autres ne font jamais assez pour nous!

Et nous, faisons-nous assez pour les autres? C'est ainsi, ainsi seulement, que la question devrait être posée; et ainsi posée, loin d'enfanter le murmure, elle produirait l'humiliation, la gratitude et la paix.

Je sais bien que, de toutes les leçons de l'Évangile, la dernière que nous consentions à recevoir c'est celle qui nous apprend à dire : « Non pas ce que je veux, mais ce que tu veux. » C'est la dernière leçon, à moins que celle-ci ne vienne encore après : Considérez les autres comme plus excellents que vous-mêmes. — Au fond, notre mécontentement se compose d'exigence et d'orgueil. Christ est venu pour détruire ces choses-là; lorsque les anges célébraient sa naissance, ils ne chantaient pas seulement : « paix sur la terre, » ils ajoutaient : « bienveillance dans les hommes. » Sans bienveillance il n'y a point de paix, point de bonheur.

Nous avons, cela est évident, à devenir dé-

bonnaires; si la débonnaireté est une des préparations les plus nécessaires de la foi, elle est aussi un de ses fruits les plus savoureux. Les chrétiens complets sont débonnaires, et les débonnaires sont heureux. Il y a des sources inépuisables de paix dans cette disposition indulgente et douce qui fait que notre âme n'est pas compliquée, qu'elle aime et se confie avec simplicité. Les débonnaires trouvent toujours qu'on en fait trop pour eux; et à cause de cela les débonnaires auront « joie sur joie en l'Eternel. »

Ainsi apparaît devant nos yeux le vrai repos, qui n'est pas l'inaction, qui se concilie avec le travail, avec la lutte, avec le progrès, et qui renferme en même temps les inépuisables délices de la confiance en Dieu et de l'amour fraternel. « L'Esprit de l'Eternel les a menés tout doucement, comme une bête qui descend dans la plaine. »

Mais je m'arrête. Ceci touche à la dernière partie de notre étude, la possession du bonheur.

TROISIÈME DISCOURS

LA POSSESSION DU BONHEUR

LA

POSSESSION DU BONHEUR

« Or nous savons que toutes choses contribuent au bien de ceux qui aiment Dieu, c'est-à-dire de ceux qui sont appelés selon son propos arrêté. Car ceux qu'il a préconnus il les a aussi prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, afin qu'il soit le premier-né entre plusieurs frères ; et ceux qu'il a prédestinés, il les a aussi appelés ; et ceux qu'il a appelés, il les a aussi justifiés ; et ceux qu'il a justifiés, ils les a aussi glorifiés.

« Que dirons-nous donc à ces choses ? Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? Lui qui n'a point épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous, comment ne nous donnera-t-il point aussi toutes choses avec lui ? Qui intentera accusation contre les élus de Dieu ? Dieu est celui qui justifie. Qui condamnera ? Christ est celui qui est mort, bien plus, qui est ressuscité, qui même est à la droite de Dieu, et qui même prie pour nous. Qui nous séparera de l'amour de Christ ? Sera-ce l'oppression, ou l'angoisse, ou la persécution, ou la famine, ou la nudité, ou le péril, ou l'épée, ainsi qu'il est écrit : Nous sommes livrés à la mort pour l'amour de toi tous les jours et nous sommes estimés comme des brebis de la boucherie ? Au contraire, en toutes ces choses nous sommes plus que vainqueurs par Celui qui nous a aimés ; car je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les choses à venir, ni la hauteur, ni la profondeur, ni aucune autre créature ne nous pourra séparer de l'amour de Dieu en Jésus-Christ notre Seigneur. » (*Romains* VIII.)

Nous sommes arrivés, chers amis. Le travail de la conversion est accompli, le vrai bonheur est assuré, le jour où nous pouvons prononcer, humblement mais fermement, ces magnifiques paroles, à côté desquelles le langage humain n'a rien à placer : « En toutes choses nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés. »

Plus que vainqueurs ! Et en toutes choses ! — Cherchez une sécurité plus triomphante, une paix plus sûre, une plus solide retraite de bonheur ! Aussi l'Apôtre, du fond de sa forteresse, semble-t-il défier toutes les attaques de l'ennemi : Qui accusera ? qui condamnera ? qui séparera de l'amour de Christ ? Viennent les tribulations et les angoisses, les persécutions, la faim, la nudité, le péril, l'épée ; viennent

les assauts de la mort, et de la vie, et des anges, et des choses présentes et des choses à venir; rien, non, rien ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu en Jésus-Christ notre Seigneur.

L'homme s'est réfugié dans le pardon et dans l'amour de Dieu : « Le passereau a bien trouvé sa maison et l'hirondelle son nid. » Notre maison, notre nid, veux-je dire, le voilà; nous sommes entrés chez nous. Qu'on y est bien! Quel abri on trouve « sous les bras éternels! » Comme nous sentons que nous étions faits pour cela! Tant que nous avons erré au loin dans notre révolte, dans nos vains plaisirs, une tristesse mortelle, une tristesse don de Dieu et sollicitation persistante de Dieu en nous, n'avait cessé de peser sur nos cœurs. A nos meilleures heures, notre joie ressemblait à celle des moissonneurs mélancoliques de Léopold Robert; plus souvent, comme ses pêcheurs qui se préparent à prendre la mer, nous roidissions nos âmes afin d'affronter la destinée.

Ainsi faisaient les plus vaillants, les plus gégéreux. Les autres, nous avons vu leur histoire et nous savons à quoi nous en tenir sur leurs bonheurs. — Maintenant, tout est changé : ce que le péché avait ruiné, la grâce l'a rétabli; l'homme est retourné vers ses origines; l'image divine, si longtemps effacée, a reparu

sur son front. Maintenant on peut lui adresser cette invitation qui auparavant semblait être une amère raillerie : « Soyez toujours joyeux. » Maintenant il peut entendre sans les trouver étranges les salutations du Seigneur ressuscité à ses disciples, ces salutations si douces, si pleines de victoire et de promesse : « Joie vous soit! joie vous soit! la paix soit avec vous! »

Etre heureux, ce n'est pas seulement le privilége des chrétiens; c'est encore leur devoir. Oui, nous l'oublions trop, l'absence de joie est une désobéissance, une ingratitude, une incrédulité. « Servez l'Eternel avec allégresse; venez au-devant de lui avec un chant de joie. » Ces chants-là ne retentissent pas assez parmi nous; nous ne savons pas assez goûter et répandre le bonheur. Notre longue étude n'aurait pas été tout à fait perdue si elle nous avait appris, d'abord à sentir notre misère, ensuite à comprendre notre félicité; si elle nous avait enseigné les larmes et l'action de grâces.

Vous l'avez compris, chers amis, je ne viens pas ici vous imposer de la part de Dieu une joie de commande. Arrière les uniformes! nous n'en voulons d'aucun genre. Pas plus le jargon de la joie, que celui de la foi, ou de l'humilité,

ou du repentir. Il est naturel, il est bon que la félicité des enfants de Dieu soit aussi diverse que leur destiné. Ici une douce sérénité ; là de vives aspirations ; ailleurs une joie sérieuse, austère, et qui brille comme au travers des pleurs ; plus loin, cette franche gaieté à laquelle j'ai déjà rendu hommage et dont il faut marquer nettement la place légitime au milieu de nous ; tout cela sera saint, si tout cela est simple, sans apprêt, sans parti pris, si tout cela exprime les vrais sentiments d'une âme qui s'est donnée à Dieu, qui en lui peut braver avec l'Apôtre les tribulations et l'angoisse, mais qui sent néanmoins leurs douloureuses étreintes, car notre Père céleste ne nous envoie pas les épreuves pour que nous y demeurions insensibles.

Ceci m'amène à considérer un des côtés les plus importants et les moins compris du bonheur chrétien.

I.

Je veux aller sans retard au-devant de craintes que je connais, que je comprends. Les affligés redoutent ces théories tout d'une pièce qui semblent leur reprocher leur douleur. Il arrive trop souvent que de lourdes mains viennent fermer brutalement toutes les plaies vives. « Essuyez vos yeux, étouffez vos soupirs; s'il reste dans votre vie des misères et des combats, vous êtes infidèles. » Voilà ce que disent ou semblent dire certains prédicateurs de l'Evangile.

Je n'aurais pas pu vous tenir un pareil langage, car il me fait littéralement horreur. Rien ne me révolte comme de voir chapitrer les chrétiens qui pleurent. Ah, Celui qui a versé ici-bas des larmes sur l'endurcissement de ses adversaires et aussi, ne l'oublions pas, sur l'affliction de ses amis, celui-là ne nous donne certes pas dans ce sens son commandement : « Soyez toujours joyeux. »

Cela est si vrai, que le sujet du bonheur pourrait être traité à cette tribune par un chrétien en larmes. Mieux qu'un autre peut-être il nous parlerait de la vraie joie; mieux qu'un autre il peindrait l'éclat de ces doux rayons qui descendent jusque dans nos abîmes, qui y descendent en venant du ciel.

On croit rêver lorsqu'on entend soutenir, quelquefois par des hommes éclairés et pieux, que la foi supprime les douleurs, que les douleurs ne sont même qu'une cause de joie et que le mot de l'Evangile sur le sujet qui nous occupe doit se chercher dans un verset de Jacques qu'on isole de tout le reste de l'Ecriture, afin d'éviter les rapprochements qui en compléteraient et en éclairciraient l'interprétation : « Lorsque vous rencontrerez diverses épreuves, estimez-les comme une entière joie. »

Avant d'examiner le sens de ce passage (et en vérité, pour le comprendre il suffirait de lire jusqu'au bout), je me tourne vers vous, chers amis, et je vous demande s'il est quelqu'un dans cette assemblée, quelque chrétien plus avancé, plus spirituel que les autres, qui soit parvenu, non pas seulement à trouver un

sujet d'entière joie dans cette pensée que l'épreuve lui vient de Dieu et que par sa grâce elle produira la patience, mais à découvrir que l'épreuve n'est pas l'épreuve, qu'elle ne renferme ni amertumes ni douleurs.

J'ignore les circonstances de votre vie, et cependant je sais ceci : Devant moi, à ma droite et à ma gauche, j'ai des douleurs, des âmes meurtries et gémissantes. Il y a ici des blessures qu'une main paternelle a faites et que rien ne cautérisera ; elles seront toujours ouvertes; les puissantes consolations de l'Evangile y mettent leur baume, elles ne les empêchent pas de saigner. On va ainsi jusqu'au bout, brisé, mutilé, atteint dans ce qu'on avait de meilleur; on va, et toutes les joies de la terre sont désormais couvertes d'un voile de deuil.

Depuis que je connais des chrétiens, je les vois pleurer. Les tourmentes ne leur sont pas épargnées ; on peut dire que les jugements de Dieu commencent par sa maison. Et souvent l'épreuve ne se présente pas simple ; des complications inattendues viennent l'aggraver. A côté des grandes douleurs surgissent les petits chagrins, les soucis, les inquiétudes, les difficultés de la vie; on aurait supporté la douleur, on succombe aux difficultés. C'est alors que l'âme entière est envahie « et qu'un abîme

appelle un autre abîme au son de ses canaux. »

Et l'on nous déclare que le privilége du chrétien est de ne pas pleurer! Il est bien autre, bien plus grand, bien plus riche, nous verrons cela, chers amis; achevons de mettre les faits en évidence et de les opposer à une grossière théorie. L'Evangile n'est pas un système en l'air; s'il atteint au ciel, il s'appuie sur la terre, il s'y appuie fermement, tenant de partout aux faits et faisant cas des réalités. Prenons garde de bâtir dans les nuages!

Oui, les souffrances de la vie ordinaire existent chez les enfants de Dieu. Ni les séparations, ni les brisements, ni les ruines, ni les maladies ne sont pour eux, par eux-mêmes, des sujets de joie. Ils connaissent cette douleur, amère entre toutes : la froideur de ceux que nous aimons, « aimant plus, je suis moins aimé. » Ils connaissent cette autre douleur : l'impuissance pour le bien.

Et cette douleur qu'on nomme la fatigue de l'existence, voyez-vous que les chrétiens en soient préservés? La lassitude qui nous prend lorsque les ressorts s'usent, lorsque les travaux s'accumulent, lorsque la vigueur s'en va, lorsqu'une charge journalière qui dépasse nos forces nous a en quelque sorte épuisés, n'est-il pas vrai que plusieurs d'entre

vous en ont fait l'expérience? Le mal de la pensée les a rongés; l'énergie physique a disparu, peut-être avant l'âge; de navrantes expériences ont dissipé les illusions d'autrefois; et maintenant on est là, courbé, abattu, vieilli.

Ah, j'ai hâte d'indiquer le complément de ma pensée : le cœur ne vieillit pas, et ceux qui ont goûté combien le Seigneur est bon, savent comment on se décharge sur lui de son fardeau; il y a une invincible jeunesse chez les vieux chrétiens, « les plumes leur repoussent comme aux aigles; » leur verdeur, leur foi toujours forte, leur vie en Dieu, leur marche vers le ciel, et on peut presque le dire, leur entrée dans l'éternité, tout cela n'a rien de commun avec les molles lassitudes, les écrasements sans espoir et sans ressource, les mornes ennuis, qui viennent si vite marquer le déclin des carrières mondaines. — Cependant cette douleur aussi est une douleur, cette épreuve aussi est une épreuve.

Les épreuves sont des épreuves, et j'ajoute, au risque de passer pour un chrétien bien peu sublime, les biens sont des biens. La santé, l'aisance, les dons de l'intelligence, la tranquil-

lité de vie, l'absence des grandes inquiétudes et des grandes douleurs, autant de motifs d'actions de grâces. L'apôtre Paul priait pour la guérison de ses frères et les invitait à prier eux-mêmes pour que Dieu leur accordât « une vie paisible et tranquille. »

A en croire certaines théories, nous devrions prier au contraire pour obtenir des maladies, des troubles, des persécutions! Toute épreuve n'est-elle pas le sujet d'une entière joie! — Je l'ai déjà fait remarquer, on s'arrête trop vite dans la lecture du passage; le verset troisième de Jacques, sans aller plus loin, explique le second : « Estimez-la comme une entière joie, *sachant que l'épreuve de votre foi produit la patience.* » Tel est le motif, et quel chrétien n'en a compris l'importance? Si l'épreuve ne semble pas d'abord être un sujet de joie, si elle ne l'est pas en elle-même, si Dieu frappe son enfant afin qu'il le sente, il naît ensuite « un fruit paisible de justice, pour ceux qui sont exercés par ce moyen. »

Le fruit de justice est un sujet de joie; les coups de verge ne le sont pas. Soyons simples, chers amis; je vous le recommandais dimanche passé, je vous le répète aujourd'hui. Jésus n'a jamais dit : Ne pleurez pas. Il a dit, au contraire : « Pleurez avec ceux qui pleurent. » Si un jour la parole : « Ne pleure pas, » s'é-

chappe de ses lèvres, c'est qu'il va y joindre cette autre parole : « Jeune homme, lève-toi, » et il le rendit à sa mère. Il ne défend les larmes qu'en les essuyant.

Vous vous rappelez cette béatitude : « Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice.... Réjouissez-vous alors et tressaillez de joie. » Réjouissez-vous ; et pourquoi? A cause de la persécution elle-même? Non, mais « parce que votre salaire est grand dans les cieux, car c'est ainsi qu'on persécuta les prophètes qui furent avant vous. »

Que s'est-il passé dans tous ces cachots où les confesseurs de Jésus-Christ ont rendu leur témoignage? N'y a-t-il eu là ni larmes ni douleurs à cause de l'épreuve? Ne le croyez pas ; il y a eu souffrance réelle, mais aussi quelle joie! quel sentiment de la présence de Dieu! quel bonheur d'offrir quelque chose à celui qui nous a tout donné! quelle vue rapprochée du ciel! — Je me rappelle que le jour où j'eus le privilége de pénétrer dans la cellule d'une humble chrétienne qui me permettra de la mentionner ici avec respect, je fus frappé de la simplicité avec laquelle se manifestaient en elle ces deux mouvements également légitimes et vrais, celui qui nous fait sentir le poids de l'épreuve, et celui qui nous fait découvrir dans l'épreuve le motif « d'une entière joie. »

Pierre n'écrivait pas aux persécutés de son temps : Vous ne devez pas souffrir. Il leur écrivait : « Si même vous souffriez à cause de la justice, vous seriez bien heureux .... car il vaut mieux que ce soit en pratiquant le bien que vous souffriez, si telle est la volonté de Dieu, qu'en pratiquant le mal. »

L'auteur de l'épître aux Hébreux tient le même langage, sympathique, humain, étranger aux raffinements d'une fausse spiritualité. Il reconnaît que ses frères ont enduré « un grand combat de souffrances. » Puis il ajoute : « Vous avez accepté avec joie l'enlèvement de vos biens, sachant que vous avez en vous-mêmes dans les cieux des biens meilleurs et permanents. »

Cette joie du sacrifice, même le plus douloureux, lorsqu'il s'accomplit pour l'amour de Christ et les yeux fixés sur les félicités éternelles, tout chrétien pourra, sinon l'éprouver, du moins la comprendre. C'est en ce sens que Paul a dit aux membres de l'église de Colosses : « Je me réjouis dans les souffrances que j'endure pour vous, » lui qui n'hésitait pas à rendre grâce parce que le Seigneur l'avait « délivré de la gueule du lion, » lui qui ne se croyait pas tenu de prétendre que ses souffrances n'eussent pas été des souffrances. Elles avaient été très douloureuses et très réelles, mais il s'en

glorifiait comme un soldat se glorifie de ses cicatrices : « En blessures, excessivement ; en prison, bien plus ; en morts, souvent ; cinq fois j'ai reçu des Juifs quarante coups moins un ; trois fois j'ai été battu de verges ; une fois j'ai été lapidé... » Et toutes ces choses ont bien été pour lui des afflictions positives, car il les assimile aux afflictions morales que lui causent le souci des Eglises ou les chutes de ses frères.

Il n'y a point de douleurs chez les rachetés, parce que leurs épreuves perdent leur caractère d'épreuves en devenant le sujet d'une entière joie !

Ah, je les vois d'ici qui se lèvent pour protester, tous ces grands serviteurs de Dieu qui en tout temps ont senti dans leurs âmes la mystérieuse rencontre de la joie et de la douleur ; qui ont beaucoup aimé, beaucoup espéré, beaucoup joui, et qui en même temps ont beaucoup gémi, beaucoup souffert, qui ont fléchi sous le poids de la vie. — Suivez un Moïse dans le long voyage du désert ; interrogez Elie lorsqu'il s'en va seul, proscrit, maudit par son peuple ; mesurez ce qu'il y a de fatigue et d'accablement dans la seconde épître à Timothée ;

écoutez le vaillant Luther à l'époque où ses forces s'épuisent, où les misères de sa grande œuvre semblent se dresser en bataille contre lui, où la croix qu'il porte lui meurtrit les épaules. Bien plus, regardez autour de vous, chez les chrétiens les plus humbles, dans les vies les plus simples, là où n'apparaissent en rien ces luttes gigantesques et ces lourdes responsabilités; découvririez-vous un seul homme, je dis un seul, qui pense que l'épreuve ne fait pas souffrir?

Jésus, lui, ne le pensait pas. Il ne consolait pas Marthe et Marie en leur disant : « La douleur est une joie; essuyez vos yeux, vous êtes bien heureuses. » Il faisait mieux, il pleurait avec elles. — Et pour lui-même, dans l'accomplissement de son sacrifice volontaire, son amour a-t-il supprimé la douleur? Je le demande à ceux qui ont arrêté sérieusement leur pensée sur l'agonie mystérieuse de Gethsémané. Qu'est-ce donc que ce cri répété trois fois : « Mon père, s'il est possible!... » S'il est possible! oh, que cette coupe est amère! oh, qu'elle est répugnante! oh, comme la souffrance est bien la souffrance! Il est semblable à nous en toutes choses, l'homme Jésus qui prie ainsi, « en toutes choses excepté le péché, » ne l'oublions pas. Souffrir de ses souffrances ce n'est donc pas pécher.

Je suis presque honteux d'avoir à rappeler ces choses. Mais il faut le faire, et fermement, car sous prétexte de s'élever aux sublimités, on se dispense, selon l'usage, de remplir les devoirs tout ordinaires. Dans cet évangile perfectionné nous retrouvons notre vieil ennemi, le christianisme égoïste. Qui dira jamais ce qu'il y a de sécheresse au fond des élans mystiques et des mutilations de l'ascétisme?

Les stoïques, chrétiens ou non, sont toujours les mêmes : pour supprimer la souffrances, ils commencent par se débarrasser de leur cœur. Dieu a envoyé une grande épreuve, il l'a envoyée pour qu'elle fût sentie, pour qu'elle fît son œuvre; notre premier soin est de nous en défaire. Cette affection profonde dont nous ne pouvons plus jouir ici-bas, c'est presque, que sais-je? une idole brisée! Nous cherchons à « nous détacher des créatures; » et nous n'y parvenons que trop, car il nous convient d'être vite consolés.

Ne la reconnaissez-vous point cette fausse spiritualité, qui se fait plus spirituelle que la Bible, vrai moyen de l'être infiniment moins? Ne les reconnaissez-vous point, ces prétendus bonheurs chrétiens qui font peur et qui font

froid? Oui, je me sens glacé au contact de ces vies où tout est sec, cassant, où rien d'humain ne semble plus subsister, où le cœur ne bat plus. Retraite, détachement, perte en Dieu, tout semble arrangé pour offrir le moins de prise possible aux coups de la douleur. Il s'agit de ne pas souffrir, de ne pas pleurer.

L'Apôtre écrivant aux affligés de Thessalonique posait bien autrement la question; il ne les invitait pas à ne pas pleurer, mais à pleurer autrement : « Ne pleurez pas comme ceux qui n'ont point d'espérance. » Voilà la vérité simple et sainte. De même qu'on offrit à Jésus sur la croix une mixture de vin et de myrrhe, de même le monde nous présente toujours à l'heure des douleurs le funeste et honteux remède de l'étourdissement. Jésus refusa ; refusons aussi.

Qu'elles sont belles les consolations de l'Evangile, lorsqu'elles transfigurent la douleur sans l'éteindre, lorsqu'elles adoucissent la plaie sans la fermer! Qu'il fait bon s'en approcher avec sympathie et respect, de ces âmes aimantes, profondes, qui savent pleurer en Christ, qui regrettent, qui se souviennent! Là tout est vrai, dans la souffrance et aussi dans le bonheur. Le bonheur chrétien a besoin de vérité; il ne se fonde ni sur la sécheresse, ni sur l'égoïsme, ni sur l'oubli.

L'oubli, cette trahison envers les êtres aimés, l'oubli, ce second linceul de nos morts, il faut le laisser à sa place, parmi les misères les plus humiliantes du cœur corrompu.

Les méthodes de la piété sont bien différentes. Elle ne diminue pas l'homme, elle le grandit; elle ne supprime pas les sentiments, elle les dirige vers le ciel; elle ne professe pas l'égoïsme, elle se jette, navrée et confiante, affligée et bien heureuse, entre les bras du Père céleste. — Suivez avec moi, chers amis, cette merveilleuse éducation d'une âme qui apprend à trouver dans toutes les épreuves « une entière joie. »

En premier lieu, ceux qui sont exercés par ce moyen regardent plus haut qu'eux-mêmes. Par delà les cieux ils apperçoivent Celui qui châtie par amour; ils y voient aussi Celui qui endura de la part des pécheurs une si grande contradiction; enfin, ils ouvrent l'oreille aux enseignements de Celui qui porte le beau nom de Consolateur.

En lui et par la force qu'il donne, ils apprennent à entrer dans les desseins éternels que Dieu a sur nous, et à regarder leurs épreuves comme faisant partie de l'ordre établi pour leur

salut. Là seulement, sur ces hauteurs, on devient capable de dire avec le Psalmiste : « Je me suis tu et je n'ai point ouvert la bouche, parce que c'est toi qui l'as fait, » ou avec Job : « L'Eternel l'avait donné, l'Eternel l'a ôté; le nom de l'Eternel soit béni ! »

Les maux et les biens ne procèdent-ils pas de lui? Et, d'ailleurs, y a-t-il quelque proportion entre les souffrances du temps présent et la gloire qui doit les suivre? — Dans ce sentiment d'abandon filial, on va à Dieu, on lui raconte ses douleurs. Dieu veut que nous lui disions tout, nos douleurs comme nos péchés. Et avec quelle bonté il nous entend ! N'est-il pas vrai, chers amis, qu'il est des choses dont on ne peut parler qu'à lui seul ? Les hommes, même les meilleurs, ont une sympathie peu patiente et vite épuisée; Dieu, lui, ne se lasse pas, il écoute tout, il comprend tout. Aussi est-il grand le soulagement du malheureux, qui, accablé par les fausses consolations de l'homme, ne trouvant que reproches là où il espérait la compassion, rencontrant de froids sermons au lieu de bras ouverts et de cœurs émus, se tourne vers la maison paternelle et s'écrie : « Voici, mon témoin est aux cieux, mon témoin est dans les lieux très hauts. »

Celui-là est fidèle ; au fond de notre être son témoignage se fait entendre, et malgré l'in-

justice du monde, malgré nos misères et les défaillances de nos propres âmes, il continue à nous répéter par son Esprit : Tu es mon enfant, tu es à moi, et nul ne t'arrachera de ma main. — Alors, soutenus et ravis, jetant les yeux en arrière et voyant une suite non interrompue de secours et de délivrances, nous prenons une pierre comme Samuel et nous élevons notre Eben-Hézer : « L'Eternel nous a secourus jusqu'ici. »

Jusqu'ici, et il ne le ferait pas plus loin ! Courage, chrétiens ; redressons les mains affaiblies et les genoux paralysés. — Et voilà, ils avancent ces enfants de Dieu, dans l'allégresse, « quoique attristés pour un peu de temps, puisqu'il le faut. » Ils n'ont garde d'oublier que l'épreuve de leur foi doit leur tourner à louange, à honneur et à gloire en la révélation de Jésus-Christ.

C'est ainsi que s'opère l'étonnant miracle : « Au milieu d'une grande expérience de tribulation, l'abondance de leur joie et leur profonde pauvreté abondent dans la richesse de leur simplicité. » Ils sont « tristes et toutefois joyeux. » Ils sont « comme affligés et toujours dans la joie. » Il leur est donné de dire en vérité et sans déclamation vaine : « Si je sers d'aspersion, j'en ai de la joie, » ou ce qui est plus difficile peut-être et plus rare : « Que le

juste me frappe, ce me sera une faveur. »

Il faut bien que toutes choses soient faites nouvelles, et la douleur comme le reste ; elle est « faite nouvelle » et non abolie. Nous avons, dans une certaine mesure, la puissance d'abolir, de retrancher, d'arracher ; mais celle de transformer, Dieu se la réserve. C'est ici le doigt de Dieu.

Quel chrétien ne les a éprouvées au moment de l'angoisse, ces miséricordes ineffables que le Seigneur fait surabonder alors ? Alors une voix secrète lui redit toutes les douces promesses qui viennent se presser sur mes lèvres : — « Invoque-moi au jour de ta détresse. » Oui, ce jour-là, ce jour-là plus qu'un autre, je déploierai toute ma bonté sous ton regard. — « Il se tient à la droite du misérable, pour le délivrer de ceux qui condamnent son âme. » — « Il n'y a qu'un moment en sa colère, mais il y a toute une vie en sa faveur. La lamentation loge-t-elle le soir chez nous ? le chant de triomphe y est le matin. » — « Le juste a des maux en grand nombre ; mais l'Eternel le délivre de tous. »

Les maux sont aussi réels que la délivrance est glorieuse. Le même homme qui s'est écrié : « Les maux me sont entrés jusqu'à l'âme, » répétera ravi la grande parole : « Qui craint Dieu sort de tout. »

Le Seigneur paît lui-même ses brebis. « Il les fait reposer ; » il leur fait goûter les délices du repos. Qui dira tout ce qu'il renferme, ce mot repos, doux synonyme du bonheur ! Qui dira tout ce qu'il y a de joie dans la certitude de l'Apôtre : « En toutes choses nous sommes plus que vainqueurs par Celui qui nous a aimés ! » Oui, en toutes choses, c'est-à-dire dans les épreuves aussi. Les épreuves sont douloureuses, elles sont amères; mais quelqu'un nous a aimés, quelqu'un a porté nos péchés en son corps sur le bois, quelqu'un nous ouvre par delà les souffrances de la vie les sereines perspectives de l'éternité, quelqu'un, le divin affligé du Calvaire, nous montre du doigt le but sublime vers lequel nos propres afflictions peuvent servir à nous diriger; nous avons compris, nous avons cru, nous sommes plus que vainqueurs.

II.

Nous venons de voir, et la démonstration avait son importance, que le chrétien n'est pas soustrait aux souffrances communes de l'humanité. Il faut que j'ajoute maintenant qu'il a en outre ses souffrances spéciales, des souffrances qui se rattachent à sa qualité de chrétien. Ici encore la douleur se métamorphosera en source de grâces; mais elle n'en conserve pas moins son caractère de douleur. Je vous décrirais bien mal le bonheur de la foi si je vous en cachais les amertumes. Ce faux bonheur, cet idéal impossible nous laissent indifférents et glacés; et cela doit être, nous ne nous y reconnaissons pas. Ce n'est plus l'homme, c'est je ne sais quelle créature inconnue qui se balance entre ciel et terre; ce n'est plus la vie, c'est je ne sais quelle destinée qui nous est étrangère et qui ne saurait nous toucher.

Vive le vrai! lui seul a action sur nos âmes, et là se trouve une des grandes causes pour lesquelles la Bible nous émeut si profon-

dément. — Quant à ceux qui nient nos souffrances, ils ne sont pas éloignés le plus souvent de nier aussi nos péchés; s'établissant dans la gloire, ils ne veulent plus qu'on leur parle ni de luttes, ni de fautes, ni de loi. Etrange christianisme qui nous apprend à gourmander du haut de notre grandeur les faiblesses de ceux qui connaissent encore et la chute et les souffrances de la pauvre humanité!

Au temps des apôtres, on n'était pas si avancé. Le cri de Paul : Misérable que je suis! a traversé dix-huit siècles. Ce prédicateur du pardon, de la grâce gratuite, de la ferme assurance et de la joie en Christ, cet homme qui ne craignait plus rien, nous l'avons vu, ni les tribulations, ni la faim, ni l'épée, ni la vie, ni la mort, ni les choses présentes, ni les choses à venir, cet homme se sentait misérable parce qu'il se sentait pécheur. — Et il y a plus, une autre misère l'assaillait sans cesse, le souci des églises, le souci des âmes. Jamais il n'est plus grand que lorsqu'il s'émeut à la pensée de tant de chutes, que lorsqu'il s'afflige à la rencontre de tant d'erreurs; jamais sa foi n'éclate plus belle et plus radieuse que lorsque, meurtri en lui-même de tous les coups qui atteignent le

corps de Christ, il prend sa part des souffrances, des découragements et des tentations.

Nous ne sommes pas chrétiens si nous n'éprouvons pas ces choses. Loin de rendre les cœurs plus durs, la conversion les rend plus tendres, plus sympathiques, et dans un sens, plus vulnérables. Il y a toute une immense série de douleurs qui, des quatre coins de l'horizon, de la part des chrétiens et de la part des mondains, se donnent rendez-vous auprès d'un enfant de Dieu. Dès qu'il est signalé, on va à lui; il devient le confident de beaucoup de misères physiques et morales ; et que penseriez-vous de lui, je vous le demande, si de telles confidences ne troublaient en rien sa béatitude?

Je sais des hommes qui s'imaginent que les souffrances n'existent pas, parce qu'ils ne s'en informent guère et parce qu'ils les ignorent. A les entendre, il n'y a pas de pauvres, pas de malades ; on meurt rarement dans leur voisinage! — Hélas, quand ils y regarderont de plus près, ils verront augmenter bien rapidement les besoins, les maladies, la mortalité.

Vous voyez, chers amis, quelle première source d'afflictions spéciales jaillit sous les pas du chrétien. Il prend part, plus qu'un autre, aux souffrances de ses semblables. — Mais surtout il ressent, plus qu'un autre, la douleur

poignante du péché. De ce que ses péchés lui ont été gratuitement et complétement pardonnés, il ne conclut pas qu'il doive se les pardonner à lui-même. — « Qui accusera? » disions-nous tout à l'heure. Qui? Moi. « Qui condamnera? » Moi. Il n'y a plus de condamnation, excepté celle que prononce mon propre cœur; et la miséricorde de Dieu l'aggrave, celle-là, au lieu de l'affaiblir.

Elle me semble ignoble, par delà ce que je puis exprimer, cette tendance qui nous pousse à oublier nos infamies, à ne pas lutter contre le mal qui habite en nous, à retrancher enfin de la vie chrétienne le travail de la sanctification et les douleurs du repentir. La sécurité parfaite, le parfait bonheur dans un état de chute et de péché, c'est quelque chose de révoltant. Que j'aime mieux les saintes inquiétudes qui saisissent notre cœur lorsque nous sommes tombés et qui nous contraignent d'examiner tout de nouveau si nous sommes vraiment dans la foi. La justification par la foi, par la seule foi, est certes la base inébranlable de tout l'édifice, et l'enfant de Dieu demeure tel en dépit de ses fautes. Que faire s'il en était autrement? Mais ses fautes le poussent à s'assurer de la réalité de sa foi; elles le poussent à chercher, à saisir la main toujours tendue du Seigneur, à s'écrier chaque jour :

« Pardonne-nous nos offenses ! » à ajouter souvent même : « Convertis-nous à toi, ô Eternel, et nous serons convertis ! »

Quel est le converti, j'entends le converti sincère, qui à certaines heures n'ait imploré à genoux sa conversion ? Je ferais ici une œuvre détestable, si, sous prétexte de peindre la possession du bonheur, j'effaçais les ombres du tableau. Auprès d'elles la lumière n'en paraîtra que plus brillante. Ne craignez pas, chers amis, que je diminue en rien une incomparable félicité ; mais je tiens à être vrai, vrai jusqu'au bout. Nous habitons encore la terre.

Or, dites-le-moi, chrétiens, sans parler même des péchés nombreux et grossiers où nous tombons sans cesse, ne connaissons-nous pas ces temps d'aridité, ces sécheresses de l'âme, qui, sans détruire entre Dieu et nous un lien que rien ne peut rompre, semblent nous isoler parfois ici-bas? Nous marchons alors comme Israël dans le désert, le cœur porté aux révoltes, et, pourquoi ne pas dire le mot? malheureux. Les assauts du doute nous troublent, le murmure se glisse presque sur nos lèvres, l'obscurité, le froid nous gagnent, nous ne savons plus prier.

Nous nous mettons encore à genoux, mais ce n'est plus la prière d'autrefois, confiante, filiale, arrivant tout droit au ciel; ce sont de languissants efforts, nos requêtes semblent retomber sur nous : « Tu t'es couvert d'une nuée, afin que la requête ne passât point; » tu as tendu ton arc « comme un ennemi. »

Quels découragements alors! quelles défaillances! quelles attaques de Satan! quelles misères au dedans et au dehors! quelles questions se glissent en nous au sujet de la Bible, au sujet de Christ, au sujet de Dieu, au sujet de tout! Comme la certitude du salut des croyants, ce point de départ de la vie, est subtilement ébranlée! Comme elles arrivent l'une après l'autre les tentations qui nous disposent à remplacer la justification par la sainteté et la foi par le sentiment! Comme nous nous mettons à nous considérer nous-mêmes, au lieu de regarder vers le Sauveur!

Il y a là une épreuve, épreuve redoutable et qui est réservée aux chrétiens seuls. Ils la sentent, ils doivent la sentir; et que deviendraient-ils si, en cela même, ils n'étaient « plus que vainqueurs » par Celui qui les a aimés!

Ceux qui suppriment cela, suppriment, je le

répète, un des grands côtés de notre relèvement moral. Tant que nous péchons, il faut que nous souffrions. — Et ne souffririons-nous pas aussi des chutes de nos frères, de l'incrédulité du monde, des échecs de l'Evangile? Ici encore je rencontre devant moi des montagnes d'égoïsme. C'est honteux; c'est hideux; et tous, n'hésitons pas à le dire, nous avons à rougir sous ce rapport.

Que faisait, rappelez-le vous, que faisait le Prophète, lorsqu'il s'écriait : « Mon œil s'est changé en ruisseau d'eau, à cause de la plaie de la fille de mon peuple? » Que faisait le Psalmiste, lorsqu'il s'écriait à son tour : « Mes yeux se sont fondus en ruisseaux d'eau, parce qu'on n'observe point ta loi? » Que faisait l'Apôtre enfin, lorsqu'il écrivait à Timothée : « Prends part aux afflictions de l'Evangile? » Ils ressentaient ces douleurs spéciales qui sont réservées aux croyants.

Rien ne m'humilie plus, chers amis, que de voir à quel point elles nous sont étrangères. Je cherche ces « ruisseaux d'eau, » je cherche ces yeux humides à cause des âmes qui se perdent, et je ne les trouve pas. Je cherche cette part prise aux afflictions de l'Evangile, et je découvre que de l'Evangile nous acceptons la paix et la gloire, mais sans en vouloir connaître les afflictions. Nous voyons des multi-

tudes qui se tiennent éloignées du Sauveur, et nous nous enfermons avec calme dans le sentiment de notre propre salut ou dans la contemplation très résignée des desseins éternels du Seigneur. Nous voyons de graves hérésies se glisser parmi les chrétiens, nous voyons des divisions éclater chez eux, et, contents de nous-mêmes, rassurés sur nous-mêmes, nous en prenons notre parti, après avoir peut-être protesté pour l'acquit de notre conscience. Même les dangers que courent des amis, des parents encore étrangers à la foi, nous émeuvent médiocrement.

Cela est horrible ; cela doit cesser. En tout temps, les hommes pieux ont pleuré leurs « blessés à mort. » L'apôtre dont nous méditons les paroles « était dans le deuil sur ceux qui avaient péché. » Il éprouvait, nous l'avons vu, de nobles soucis au sujet des Eglises : « Qui est affaibli, que je ne sois affaibli? Qui est scandalisé, que je ne sois brûlé? » Loin de considérer d'un œil et d'un cœur secs les hérésies, les sectes, les déchirements; loin de se tranquilliser par la pensée que Dieu connaît ceux qui sont siens, il traçait ses avertissements « au milieu d'une grande tribulation et dans un grand serrement de cœur ; » il parlait « en pleurant » de ceux qui marchaient en ennemis de la croix de Christ.

Voilà l'exemple à suivre. Il est une indifférence béate qui provoque le dégoût. Je ne donnerais pas un fétu d'un prétendu bonheur chrétien qui ignorerait à la fois les douleurs de nos propres péchés, et celles des péchés de nos frères, et celles de l'endurcissement des mondains, et celles des défaites de l'Evangile. « Ç'a été une épée en mes os, quand ils m'ont dit chaque jour : Où est ton Dieu? » Je plains les bâtisseurs qui n'auraient jamais éprouvé les généreuses souffrances que ressentait Néhémie, lorsque l'ennemi s'écriait en considérant avec mépris les pauvres remparts de Jérusalem : « Si un renard monte, il rompra leur muraille de pierre. »

Telles sont les douleurs spéciales de la foi; et encore, vous le savez, je suis loin d'en avoir épuisé la liste.

Le temps du triomphe n'est pas encore venu; ce que je disais, il y a deux ans, au sujet de la grâce, je le répète cette année au sujet de la joie : arrière les théories desséchantes qui suppriment la loi et le péché! N'allons pas nous établir en même temps dans la gloire et dans le mal! Le pardon gratuit de notre Dieu produit de bien autres conséquences; il nous

porte à veiller, à combattre, à compatir, et, convenons-en, à souffrir.

Mais, rassurez-vous, en toutes choses, même en celle-là, nous sommes plus que vainqueurs « les plaies faites par celui qui aime sont fidèles, » et nous allons maintenant, en contemplant les joies chrétiennes, nous allons voir s'il était nécessaire de nier nos souffrances pour affirmer notre bonheur. Ah, bien loin de l'augmenter par de telles négations, on le rapetisse, on le resserre dans les proportions misérables qu'inventent nos systèmes égoïstes. Que sera le bonheur, je vous le demande, là où on a commencé par comprimer les mouvements du cœur et les protestations de la conscience? Pauvre bonheur incomplet et faux, que laisse bien loin derrière lui le bonheur des chrétiens souffrants, meurtris, repentants, pleurant leurs misères, celles du monde et celles du règne de Dieu! Celui-là ne se perd pas dans les nuages; il habite la terre, il se nourrit de vérité, de vérité en tout; celui-là est sympathique; celui-là est sanctifié; et celui-là en outre est tellement splendide, que je croirais avoir gagné quelques âmes à la vie du ciel, s'il m'était donné de le faire passer devant vos yeux.

III.

Il est une joie qui contient toutes les joies en germe : la joie du salut. — Savoir que nos péchés, nos propres péchés, ont été cloués sur la croix de Jésus-Christ ; savoir que nous sommes à notre Dieu et pour toujours ; mesurer du regard cette grâce qui nous adopte avant la création des étoiles, et qui nous retient alors que les cieux d'aujourd'hui auront cessé de briller pour nous ; contempler cet amour qui va, laissez-moi le dire, d'éternité en éternité, de l'éternité qui précède à l'éternité qui suit ; c'est sentir son cœur reprendre la position normale d'où la chute l'avait arraché. Désormais nous avons un père, une maison, une famille, une patrie, et nous respirons avec délices les fraîches haleines de ce souffle qui descend du ciel.

Relisez notre chapitre : « Ceux qu'il a pré-

connus il les a prédestinés, ceux qu'il a prédestinés il les a appelés, ceux qu'il a appelés il les a justifiés, ceux qu'il a justifiés il les a sanctifiés. » — Quel anneau manquerait à la chaîne ? Et par quel interstice se glisseraient jusqu'à nous la condamnation ou le malheur? Veut-on nous accuser, Dieu est celui qui justifie; veut-on nous condamner, Christ est celui qui est mort.

Maintenant, de cette source commune de la foi, de la foi en Jésus Sauveur, nous allons voir jaillir toute les joies qui composent le bonheur chrétien. La première, une des plus pures et des plus saintes, c'est la joie de l'obéissance.

Quel jour que celui où pour la première fois nous avons éprouvé que « ses commandements ne sont pas pénibles, » où une nouvelle nature s'est formée en nous, où nous avons commencé à aimer ce que Dieu aime, où nous avons chéri sa loi ! Mais c'est le paradis sur la terre de « déposer ainsi tout fardeau et le péché qui enveloppe facilement, » de marcher avec le Seigneur dans la lumière et vers la lumière !

« Les enfants d'obéissance » (il les appelle ainsi, et puissions-nous mériter ce beau nom!),

s'avancent heureux, confiants, par les sentiers de la droiture. Leur meilleure félicité, ils la trouvent dans l'accomplissement du devoir. Il est si doux de faire ce que l'on doit, et de le faire humblement, sans se chercher soi-même, en rapportant toute gloire à Dieu! Connaissez-vous quelque chose qui vaille cela? Les minutes fugitives où nous avons obéi de la sorte ne sont-elles pas demeurées lumineuses dans nos souvenirs ?

Le problème du bonheur serait résolu, du moment où ces minutes auraient été transformées en heures, en jours, en vie. Le haut sommet est marqué par cette parole du Seigneur Jésus : « Ma nourriture est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre. » Comparez, chers amis, à cette nourriture, à ce bonheur-là, les jouissances terre à terre, je ne dis pas du monde seulement, mais du christianisme égoïste. Loin de retrancher la loi, Jésus la contemple, l'aime et l'accomplit; et son âme est nourrie. Il réalise d'une façon parfaite ce que l'Esprit-Saint avait proclamé par la bouche du Psalmiste : « Je me suis toujours proposé l'Eternel devant moi. »

Se proposer l'Eternel devant soi, je ne sache pas d'expression qui rende mieux l'attitude des enfants d'obéissance. Lorsqu'ils se tiennent ainsi, ils sentent abonder et surabonder les

biens véritables, ceux du dedans, ceux que personne ne saurait leur ravir.

La foi continue à engendrer la joie. — Après celle de l'obéissance, nous en trouvons une autre qui y touche de bien près, mais qui est cependant distincte par certains côtés, la joie de nous associer à l'œuvre de Dieu.

Qu'elle serait belle l'étude des joies que Christ a éprouvées pendant son ministère terrestre! Au milieu de tant de souffrances morales, tandis que le contact de tant de péchés lui arrachait ces profonds gémissements : « Jusqu'à quand serai-je avec vous et vous supporterai-je? » il a eu des ravissements dont je ne prétends certes pas sonder les mystères, mais dans lesquels apparaît constamment la contemplation d'un dessein d'amour qui va se réaliser. Dans ces ravissements de Christ se trouvent comme condensées les joies qui font tressaillir les anges lorsqu'un seul pécheur vient à se convertir. Ici, au regard de son œil divin qui embrasse tous les âges, ce n'est plus un seul pécheur qui se convertit, ce sont des millions et des millions d'âmes qu'il arrache à la condamnation et au malheur. Regardez notre Maître quand « à cause de la joie qui lui est proposée il

méprise la honte ; » regardez-le quand « en vue de la joie qui est devant lui il endure la croix ; » regardez-le quand « il frémit de joie en son esprit. » Quelle est cette image, admirable entre toutes, qui a passé devant lui? N'est-ce pas l'accomplissement de son œuvre ? Il a vu Satan tombant du ciel comme un éclair; il a vu le trésor des révélations divines fermé aux sages satisfaits d'eux-mêmes et ouvert aux petits enfants.

Nous pouvons participer aux joies de Jésus-Christ, puisqu'il nous associe à son œuvre; nous sommes appelés à cela. Vous êtes-vous rendu compte, chers amis, de tout ce que renferme cette parole de Paul qui nomme les chrétiens de Thessalonique sa joie et sa couronne « au jour de l'avénement de Jésus-Christ ? » Oui, ce jour-là même; oui, en présence de Dieu, lorsque nous jetterons nos couronnes, il y aura une couronne de gloire pour l'Apôtre; quand les joies éternelles auront envahi nos âmes, il y aura une joie particulière pour lui : quelques hommes seront là, venus de Corinthe, de Thessalonique et de Philippes.

Tout cela est étranger au christianisme égoïste. Si nous connaissons peu les larmes de Paul, nous connaîtrons peu ses ravissements ; si les âmes qui se perdent ne nous remplissent pas de douleur, les âmes qui se sauvent ne

nous donneront pas ces avant-goûts du ciel.

Il nous faut de ces avant-goûts. Lorsque Dieu voulut se préparer un serviteur d'élite destiné à agir et à souffrir aussi plus que tous les autres, il le transporta au troisième ciel. Ceux qui ont entrevu de telles choses ne les oublient plus désormais ; l'empreinte demeure ; le reflet divin ne s'efface pas, la capacité d'obéissance grandit avec la capacité de bonheur.

Nous sommes faits pour l'obéissance, et nous sommes faits aussi pour la joie, et ces deux éléments de la vie morale ne se séparent pas : sans l'obéissance point de véritable joie, sans la joie point de véritable obéissance. Et quelle distance sépare (j'en appelle à tous ceux qui ont commencé à aimer Christ) le travail de l'esclave qui se soumet en gémissant, du travail de l'enfant bien-aimé qui se conforme joyeux à la volonté de son père !

Le livre des Proverbes nous enseigne que la sagesse a « un revenu » et que ses voies sont des voies « agréables. » Si notre voie n'est pas agréable, prenons-y garde, nous ne sommes peut-être pas encore entrés à l'école de la sagesse. Ceux qui la fréquentent peuvent s'écrier avec David : « Ma force, je te psalmo-

dierai, » et ce nom, « ma force, » est pour eux une des désignations les plus parfaites du Dieu qui met gratuitement devant nous le bonheur par l'obéissance et l'obéissance par le bonheur.

IV.

Il fait bon être heureux, chers amis. Cela est doux et cela est sain; la paix est nécessaire à la santé de nos âmes autant qu'à la santé de nos corps. Je voudrais vous faire sentir l'importance de cette vérité en parcourant avec vous les principaux actes de notre vie morale. Nous verrons partout la foi et la joie s'avancer unies, la main dans la main. Il semble que plusieurs biens nous soient nécessaires parce que nous avons plusieurs désirs, et il se trouve pourtant que Dieu suffit à tout. Avec lui, dans la vraie communion avec le Sauveur, notre

culte s'illumine, nos prières deviennent des confessions, des cris, des entretiens, des actions de grâces; nos lectures de la Bible prennent une saveur inconnue; les sources de progrès et de bonheur jaillissent de toutes parts sous nos pieds; nous travaillons bien; nous espérons fortement; une radieuse auréole resplendit sur nos devoirs, sur nos affections, sur nos études, sur nos plaisirs; nous éprouvons que la piété a les promesses de la vie présente comme celles de la vie qui est à venir; nous courons sans que rien nous retienne, les yeux levés vers l'idéal. Mais la foi baisse-t-elle, la joie s'obscurcit, l'obéissance déchoit, les fontaines ne coulent plus, la sécheresse gagne, le désert s'étend, et nous ne sommes plus propres ni aux choses qui concernent directement le règne de Dieu, ni à celles qui concernent les devoirs ordinaires de l'existence. — Tout se trouve donc réuni dans la liaison indissoluble de ces trois grands faits : la foi, la joie, la sainteté.

Il vous est certainement arrivé, à chacun de vous comme à moi, d'ouvrir votre Bible à une de ces heures d'aridité spirituelle qui reparaissent si souvent dans la vie des chrétiens. Alors

vous avez lu, lu par devoir, pour ne pas manquer à vos habitudes ; au reste, le livre de Dieu ne vous a rien dit, c'était un livre scellé de sept sceaux. La lecture terminée, en règle avec votre conscience, vous vous êtes hâté d'oublier un moment d'ennui dont vous avez autant que possible abrégé la durée. — Que si, au contraire, vous avez lu dans la foi, quel changement ! La Bible est redevenue le livre unique, qui a consolé plus d'âmes, relevé plus de malheureux que tous les autres livres réunis ; vous y avez vu reparaître de partout ces paroles à votre adresse, qui ne semblent avoir été écrites que pour vous seul, tant elles s'appliquent merveilleusement aux besoins les plus intimes de votre âme ; elle vous a dit ce qu'aucun homme ne savait vous dire ; elle vous a averti, repris, fortifié. Etiez-vous incertain, elle vous a clairement montré votre route. Etiez-vous abattu, elle est venue à vous avec ses encouragements si tendres, avec ses promesses si magnifiques ; elle vous a ouvert le trésor de ses grâces et les splendeurs de son avenir.

« La force et la joie sont au lieu où habite l'Eternel. » Le culte où il se trouve est un culte joyeux, un culte de reconnaissance, de louange, d'adoration. Mais que sont les cultes où il ne se trouve pas, les cultes où nous nous rendons pour suivre la coutume ? Or il y a de tels

cultes, et beaucoup, nous le savons tous.

Et nos prières! Nous avons à notre portée un moyen de refaire chaque jour, à chaque heure, nos provisions de force et de bonheur. Elles brillent là, plus éclatantes et aussi plus rapprochées que votre Mont-Blanc, « ces montagnes d'où viendra le secours. » Lorsque nous y regardons vraiment, lorsque nous faisons vraiment requête au Dieu fort « qui est notre vie, » il nous conduit par un sentier uni; il nous rassasie chaque matin de sa bonté, « afin que nous nous réjouissions et que nous soyons joyeux tout le long de nos jours; » il nous adresse la grande parole : « Ne crains rien. » — Mais que de prières sans réponse! Et pourquoi, chers amis? Ah, la foi est absente, nous avons mal prié, sans élan, sans bonheur. Oui, sans bonheur. Nous connaissons les luttes de la prière, et nous en connaissons peu les joies. Elles devraient être grandes cependant. — Voici, je vais tout apporter aux pieds de mon Père céleste; voici, je vais me décharger de tout mon fardeau; voici, avant de travailler de mes mains, je vais travailler à genoux; je vais combattre le péché; je vais résister au diable; je vais pénétrer dans l'intelligence de l'Evangile; je vais ouvrir à la grâce des âmes qui lui demeurent fermées, les âmes de mes amis, de mes proches peut-être; je vais évangéliser; je

vais donner, ou plutôt je vais recevoir, car par moi-même je n'ai rien, je ne puis rien, et c'est pour cela que je demande au nom de Celui qui a dit : « Tout ce que vous demanderez au Père en mon nom, il vous le donnera. »

C'est bien là le secret du bonheur. Il y a beaucoup de paix dans l'esprit de prière; il y en a beaucoup aussi, et ces deux choses se tiennent, dans la foi véritable à la Providence. Je ne connais pas de mot plus grand en soi, ni plus étrangement rabaissé par l'usage. On parle de la Providence pour se dispenser de parler de Dieu; et cependant qu'est-ce en réalité? c'est Dieu qui dirige les plus grandes choses et qui dirige pareillement les plus petites; qui d'un côté prépare la révélation écrite, forme le canon, suscite les témoins de la vérité, veille sur les vastes affaires de ce monde, tient dans ses mains les desseins des rois; et qui d'un autre côté préside aux moindres détails de nos vies, fournit le pain de chaque jour, ne laisse tomber aucun passereau en terre sans sa volonté. Une des découvertes de l'autre vie, ce sera de voir que tout, absolument tout, a été disposé pour notre bien.

Ce sera une des découvertes de l'autre vie,

et c'est, en attendant, une des joies les plus réelles de celle-ci. « L'Eternel règne! » Ce mot prend dans la pensée et dans la vie des chrétiens une signification délicieuse. Il y a souvent plus d'amertume que de douceur à dire, en présence des événements qui nous écrasent : Dieu l'a voulu, personne ne peut l'empêcher, il faut se soumettre (1). — Mais lorsque ce Dieu est un Père tendre, la résignation prend un nom meilleur, elle devient de la confiance et de la paix.

Elle devient du bonheur. Je vous engage, chers amis, à sonder vous-mêmes les profondeurs d'un sujet que je ne puis qu'effleurer, les rapports du bonheur et de la foi à la Providence. Vous verrez qu'il fait bon s'établir dans la dépendance filiale, qu'il fait bon vivre de manne ou de pain quotidien. — Le pain quotidien! la manne! Y a-t-il rien de plus excellent? Il a de la saveur, ce pain-là. Il est doux de sentir que tous, riches ou pauvres, nous ne portons pas un morceau à notre bouche sans que Dieu nous l'ait donné directement et abso-

(1) Combien de croyances païennes nous voyons encore régner parmi nous! A la façon dont nous parlons souvent de Dieu, de sa volonté, de sa providence, de la soumission nécessaire à ses décrets, on nous prendrait pour les adorateurs tremblants de l'antique *Destin*. Nous nous écrions : « Dieu l'a voulu, » comme nous nous écririons : « Le Sort en a décidé! » Nous nous courbons devant une loi inflexible, devant un arrêt immuable, devant une puissance aveugle, sourde et muette.

lument, donné aujourd'hui! Certes la manne est loin d'être cette nourriture « ennuyeuse » dont Israël était dégoûté. Etre dans la main de notre Père céleste, savoir que le lendemain prendra soin de ce qui le regarde, c'est tellement nécessaire au bonheur, qu'on ne parvient pas même à le concevoir en dehors de cela.

Que deviendrions-nous, en effet, sans la foi à la Providence? Quels sujets continuels de rongement et d'inquiétude : nos intérêts, notre avenir, notre famille, nos amis, nos travaux, notre cause, notre pays, notre fortune, notre santé, et que sais-je encore! — C'est surtout. à des heures comme celle-ci, lorsque la guerre est déchaînée, lorsque le monde court les aventures, lorsque tout devient possible, lorsque le tremblement de terre peut se propager de proche en proche et tout renverser, lorsque nous comprenons enfin qu'il ne faut bâtir notre sécurité ni sur l'incertitude des richesses ni sur celle des garanties sociales, lorsque les destinées humaines semblent flotter au hasard, c'est alors qu'on éprouve le besoin de chercher, plus haut que les hommes, des motifs de confiance et de tranquillité.

Bien heureux certes celui qui, sachant que par lui même il a mérité tous les châtiments, mais regardant vers le Père des miséricordes, se sent protégé, se sent gardé! Bien heureux

celui qui, par la foi, contemple l'ordre divin au travers du désordre humain, et qui, rendu capable d'emprunter le touchant langage de Néhémie, dit en poursuivant son voyage : J'ai marché en assurance « selon que la main de mon Dieu était bonne sur moi ! »

« Remets ta voie sur l'Eternel et te confie en lui, et il agira. Demeure tranquille, te confiant en l'Eternel, et l'attends. » Ce que la Parole de Dieu nous commande ainsi, ce n'est pas l'inaction, c'est le travail confiant.

Et le travail confiant, c'est le travail heureux. On peut travailler toute sa vie pour la vérité et ne pas avoir une minute de bonheur. Mais dès que le cœur s'est ouvert à la foi naïve du petit enfant, le travail devient une source toujours jaillissante de joie. La foi, la joie, ces deux mots se présentent de nouveau dans leur indissoluble union. Œuvres d'évangélisation, œuvres de charité, œuvres de cabinet, tout a pris un aspect nouveau ; nous ne sommes plus seuls, et jusque dans les discussions inévitables qui s'élèvent entre nos frères et nous, nous sentons passer comme un souffle rafraîchissant d'affection, de respect mutuel et de commune espérance.

L'espérance, ai-je dit. Ah, il faut qu'elle se mêle à tout. Sans espérance point de bonheur. Nous espérons mollement parce que nous croyons faiblement; et voilà pourquoi notre activité est si peu sereine, pourquoi notre bienfaisance même est si peu joyeuse. « L'Esprit et l'Epouse disent : Viens! » L'attente, l'espérance de Christ dore l'horizon des croyants; l'aurore annonce déjà le jour et réveille les plus douces pensées dans l'âme encore assombrie par les ténèbres. Peut-être ne savons-nous pas voir l'aurore. Peut-être ne savons-nous pas nous écrier, nous aussi, avec amour : Viens, Seigneur Jésus, viens!

Pour ceux qui croient, qui prient, qui travaillent, qui espèrent, qui marchent la tête et le cœur en haut, l'existence entière a revêtu une teinte lumineuse. Autant le monde est habile à trouver l'ennui au fond de ses joies, autant l'Evangile excelle à mettre partout du bonheur.

Prenez, chers amis, vos relations de famille, vos affections, vos devoirs de citoyen, vos affaires, votre profession, vos études; je dis plus, prenez vos plaisirs, ces plaisirs légitimes qu'il faut bien se garder de retrancher, et

voyez ce que tout cela devient dès l'instant où Dieu est avec vous ! Tout est changé, tout a grandi, tout a reçu le sceau de l'éternité.

V.

Sommes-nous au bout ? Non, la foi a encore quelque chose à nous apprendre, ou plutôt à nous donner. L'œuvre de bonheur avance, en même temps que l'œuvre de sainteté. Nous avons beaucoup monté ; maintenant nous arrivons au plus haut point que l'homme puisse atteindre sur la terre. Le dernier terme, le couronnement de la félicité, nous est montré dans un rayonnant avenir par ces paroles : « Dieu sera tout en tous. »

Et dès à présent cette félicité commence pour nous. Dieu, on l'a dit, « tire notre cœur à lui

par son centre. » Il nous a faits pour lui, et c'est en lui seulement que nous trouvons le repos.

Vous me comprenez, n'est-ce pas ? En vous parlant de la vie en Dieu, je ne vous parle nullement de la perte en Dieu. Il ne nous invite pas à nous perdre ; il nous invite, passez-moi le terme, à nous gagner. Plus actifs que jamais, plus libres que jamais, libres pour la première fois, nous demeurons nous-mêmes, mais renouvelés, mais rendus à notre vraie nature, mais heureux.

Il faut laisser l'absorption, ce triste fait, aux tendances énervantes du quiétisme. — Rien n'en diffère plus que la méthode employée par l'Esprit-Saint. Un de ses fruits, l'Apôtre l'a remarqué, c'est « la joie. » Avons-nous reçu la Parole « avec la joie du Saint-Esprit ? » Y a-t-il en nous un sanctuaire? Connaissons-nous ces délices intérieures, ce fleuve de paix dont parle Esaïe ? Savons-nous ce que c'est que de retourner « jusqu'à l'Eternel ? »

Trop souvent on s'arrête à moitié route, et voilà pourquoi les chrétiens ne sont qu'à moitié heureux. On s'en tient aux systèmes, aux idées ; on ne va pas contempler la personne même, la personne adorable de notre Dieu. Or « sa face est un rassasiement de joie, » et ceux qui restent loin ne sauraient être joyeux. *Le cœur de*

l'homme est tourmenté, disait Augustin, *jusqu'à ce qu'il repose en Dieu* (1).

Je voudrais, chers amis, pouvoir vous parler de ce repos, de cette vie en Dieu. Pour décrire certaines contrées, il faut, non pas seulement les

(1) Puisque j'ai cité Augustin, je renvoie ici le lecteur à cet entretien célèbre qu'il eut avec sa mère et que rapporte le livre des *Confessions.* — « Un jour, nous étions seuls, elle et moi, appuyés à une fenêtre d'où l'on voyait le jardin de la maison que nous habitions, et de là les bouches du Tibre, où bientôt, loin de la foule, après nous être remis des fatigues d'un long voyage, nous comptions nous embarquer. Nous causions donc ensemble seuls, avec une grande douceur, oubliant les choses passées, tout entiers à celles qui sont éternelles. » La voilà bien, la toile sublime de Scheffer; les voilà ces deux têtes qui cherchent le ciel d'un même regard, l'une avec une joie reconnaissante et triomphante comme on l'éprouve en entrant au port, l'autre avec une joie fiévreuse et fatiguée, une joie qui a traversé les tempêtes et qui va les affronter de nouveau, qui prévoit et qui se souvient. Et néanmoins c'est de la joie aussi, et les deux regards, si différents et si semblables, atteignent la même hauteur. Dieu est là, devant le fils et devant la mère; ils savourent l'un et l'autre la félicité des âmes qui ont pris possession de leur Dieu. — « Et nous cherchions entre nous, en présence de la vérité, qui est Dieu même, quelle serait la vie éternelle des saints, cette vie que l'œil ne voit pas, que l'oreille n'entend pas, et qui ne peut entrer dans le cœur de l'homme. Notre entretien nous conduisit à cette pensée, que la plus grande volupté des sens, dans le plus grand éclat de cette lumière temporelle, est indigne, non-seulement d'être comparée, mais même d'être rappelée auprès des délices de cette vie ineffable. Et nous élevant alors avec une ardeur de plus en plus grande vers le bien lui-même, nous parcourûmes de degré en degré toutes les choses corporelles, jusqu'au ciel, d'où le soleil, la lune et les étoiles luisent sur la terre. Et nous montions toujours, méditant, célébrant, adorant les œuvres de Dieu; et ainsi nous parvînmes jusqu'à nos âmes, mais sans nous y arrêter, pressés d'atteindre à cette région de fécondité inépuisable qui est la vie éternelle. Nous y touchâmes presque pendant un instant, par un élancement subit de nos cœurs. »

avoir entrevues par moments, mais y avoir longtemps habité. Demandez-le à ceux qui ont eu ce privilége, demandez-leur ce qu'il y a de douceur, et de paix, et de force, et de lumière, dans la communion habituelle avec notre Père céleste, dans la foi inébranlable au Seigneur Jésus !

Ils vous le diront ; et cependant vous ne les comprendrez guère si vous n'avez senti vous-même combien le Seigneur est bon. En effet, cette manne-là est « une manne cachée, » et la communion avec Dieu ne révèle tous ses secrets qu'à ceux qui en jouissent. Et encore tous ses secrets ne sont-ils pas révélés le même jour ; il y a dans la vie avec Dieu des découvertes incessantes à faire, il y a des perspectives indéfinies qui s'ouvrent ; on y marche de progrès en progrès et de bonheur en bonheur.

Voyez ces chrétiens mûris, ces beaux fruits de l'Evangile, dorés par les chauds rayons du soleil ; voyez ce qui se passe au fond de leurs âmes. Ils ont leurs épreuves, je ne l'ai pas caché, ils ont leurs chutes, leurs combats ; mais ils souffrent en Dieu, ils combattent en Dieu. C'est en Dieu qu'ils marchent sur la terre et qu'ils s'avancent vers le ciel. Ils prient sans cesse ; ou pour mieux dire, entre leur Père et eux c'est un entretien perpétuel. Ils racontent tout, ils apportent tout à Celui qui est puissant et bon. De jour en jour ils apprennent mieux à

aimer ce que Dieu aime, à vouloir ce que Dieu veut. Humbles et simples, ils mènent la vie de tout le monde, ils participent largement aux affections, aux devoirs, aux joies et aux peines de l'humanité; et en même temps la vie idéale, la vie éternelle a dès à présent commencé pour eux. Une voix secrète leur dit et leur redit sans cesse le mot de l'Evangile : pardon! grâce complète! « Christ est venu pour sauver les pécheurs dont je suis le premier! »

Et les délices contenues dans cette parole ne s'épuisent jamais. Aimer; se sentir aimé; savoir que l'amour est plus fort que la mort; voir de ses yeux, par une expérience intime, que la mort est vaincue, que celui qui appartient à Christ ne mourra jamais; briser l'un après l'autre les liens du péché; connaître la liberté glorieuse des enfants de Dieu; ah, quelles joies, quelles joies! Ceux qui en ont fait l'expérience comprennent les expressions ardentes du Cantique : « Mon Bien-Aimé est à moi et je suis à lui. » « Oh! fontaines des jardins! puits d'eau vive et ruisseaux coulants du Liban! »

Autant je déteste la fausse exaltation et l'extase, autant je tiens à ne rien retrancher de la tendresse qui unit l'Eglise à son divin Epoux.

Or, le sentiment qui émeut l'Eglise, ses membres ne sauraient y demeurer étrangers. Ils aiment aussi, ils aiment comme on aime, avec leur cœur, et leur félicité se proportionne à leur amour.

L'amour ne périt jamais. « Je ne puis plus prier, murmurait un mourant; je puis encore aimer. » Et ainsi, aimant et aimé, il allait franchir plein de joie le seuil de la demeure éternelle. Aimons, nous serons heureux. Nos bonnes heures ici-bas ont été les heures d'affection. Une immense atmosphère d'amour enveloppe de toute part les enfants de Dieu : leurs frères les aiment, les anges les aiment, la grande famille du ciel les aime, Dieu les aime, nous savons comment!

Laissez-moi, chers amis, vous donner ici une des plus belles définitions de cet amour sans lequel il n'est point de bonheur : Aimer, c'est se donner aux autres et se détacher de soi. — Oui, se renoncer soi-même, se lasser de soi-même, chercher son centre ailleurs. Oh, quel changement! et sans lui, comment la paix viendrait-elle habiter en nous? L'égoïsme la fait fuir. Tant que notre moi continue à régner, tant que nous nous recherchons, que nous nous voyons en tout, que nous sommes notre but suprême ou plutôt unique, de honteuses passions ne cessent de ruiner notre paix, des colères,

des envies, des soupçons, des fiertés, des aigreurs, des discordes.

Il y a là une idole à briser. La dernière idole, celle qui reste debout quand toutes les autres sont tombées, notre dernière idole, c'est nous. Lorsque nous serons délivrés de nous, nous commencerons (pas avant) à comprendre la promesse : « La paix de Dieu, qui surpasse toute intelligence, gardera vos cœurs et vos pensées en Jésus-Christ. » — Le cœur et la pensée ; il importe qu'elles soient pacifiées également, ces deux puissances de notre âme. Se soumettent-t-elles l'une et l'autre, l'humilité arrive, et la débonnaireté, cette grande introductrice du bonheur. Dès ce moment « les racines d'amertume » cessent de pousser en haut et d'occasionner du trouble. On s'est donné, on est à un autre, on vit en Dieu.

Et alors aussi nous commençons à vivre sur la terre comme « étrangers et voyageurs. » Nous n'avons plus notre patrie ici-bas, mais nous l'avons au ciel ; il faut bien l'avoir quelque part. Nous traversons la vie actuelle et nous allons ailleurs, vers le grand rendez-vous, là où tant d'êtres chéris nous ont précédés. Nous jouissons des biens que Dieu nous fait rencontrer sur

la route, mais nous en jouissons en lui et comme déjà assis dans les lieux célestes. Notre trésor, notre bonheur sont placés là-haut.

C'est très haut, ne l'oublions pas, qu'il faut aller prendre le bonheur. On le cherche toujours trop bas. L'ancre de l'âme ne mord que sur le rivage de l'éternité, par delà la terre. Là, là seulement, tous les vrais biens se trouvent réunis, la vérité, la sainteté, la paix.

Et là nous nous arrêterons, chers amis. Je veux tenir ma parole, et restant sur la terre, accepter jusqu'au bout les termes de notre problème tels qu'ils ont été posés par l'Ecclésiaste. Le sujet est déjà bien assez vaste et nous avons eu peine à le parcourir. Laissons donc cet autre sujet, si vaste aussi, et si séduisant, et si beau, le bonheur dans la vie future. Il nous suffit de l'avoir montré dans cette vie.

Existe-t-il, d'ailleurs, deux bonheurs? L'éternité ne commence-t-elle pas ici-bas? Ah, je sais bien où est la différence. Tout le péché qui reste encore chez les enfants de Dieu aura disparu, et avec le péché la souffrance. Où n'entre pas le péché, la souffrance ne saurait entrer; désormais la mort n'est plus, ni la nuit, ni le deuil, ni les larmes. Dieu lui-même les essuiera de nos yeux. Ainsi, jusque dans la vie sans fin se vérifiera la grande maxime qui

a servi comme de fil conducteur à nos recherches : le malheur par la révolte, le bonheur dans la sainteté.

VI.

Et maintenant je me retourne vers vous, vers nous, et ce que j'essayais dimanche passé je le recommence avec plus de fermeté aujourd'hui. Faisons notre examen personnel au point de vue du bonheur.

Pour mieux juger de ce qui nous manque, j'ai relu, en partie du moins, celui des livres de la Bible qui semble avoir pour mission spéciale d'exprimer la joie (avec les douleurs), de célébrer les bienfaits de Dieu, de donner essor à la reconnaissance, d'offrir des sacrifices de louanges. — Vous avez tous nommé les Psaumes.

En les parcourant, j'examinais ces rapports étroits qui existent entre la gratitude et le bonheur, comme entre le murmure et la souffrance ; et je me disais : Jamais peut-être nous n'avons été plus éloignés de l'esprit qui porte à louer Dieu, à le « chanter gaiement, » à célébrer ses hauts faits, à admirer ses œuvres, à prendre la coupe des délivrances et à s'écrier, le cœur débordant de bonheur : « Que rendrai-je à l'Eternel? tous ses bienfaits sont sur moi. »

Rappelez-vous ces chants, si beaux qu'il suffit d'en citer quelques mots pour qu'ils se lèvent tout entiers en quelque sorte dans la mémoire des chrétiens :

« Plusieurs disent : Qui nous fera voir des biens? — Lève sur nous la clarté de ta face, ô Eternel ! Tu as mis plus de joie en mon cœur qu'ils n'en ont au temps où leur froment et leur meilleur vin ont été abondants. »

« Si ce n'eût été l'Eternel qui a été avec nous, qu'Israël dise maintenant, si ce n'eût été l'Eternel..... ils nous auraient dès lors engloutis tout vifs. »

« Mes larmes m'ont été au lieu de pain jour et nuit, quand on me disait chaque jour : Où est ton Dieu? — Mon âme pourquoi t'abats-tu et frémis-tu au dedans de moi? Attends-toi à Dieu, car je le célébrerai encore ; son regard est la délivrance même. »

« Une voix de chant de triomphe et de délivrance retentit dans les tabernacles des justes : La droite de l'Eternel fait vertu! La droite de l'Eternel est haut élevée! La droite de l'Eternel fait vertu! »

« J'ai demandé une chose à l'Eternel et je la demanderai encore : c'est que j'habite en la maison de l'Eternel tous les jours de ma vie, pour contempler la présence ravissante de l'Eternel et pour visiter soigneusement son palais. »

« Mon âme, bénis l'Eternel, et que tout ce qui est en moi bénisse le nom de sa sainteté. Mon âme, bénis l'Eternel et n'oublie pas un de ses bienfaits. C'est lui qui pardonne toutes tes iniquités; c'est lui qui guérit toutes tes infirmités. »

On ne peut entendre de tels accents, on ne peut relire cette histoire toujours la même et toujours nouvelle de la mort et de la vie, de la condamnation et du pardon, ce drame du psaume CVII, ces strophes rayonnantes du psaume XXIII, sans envier le bonheur de ceux qui s'approchent « du Dieu fort de l'allégresse, » et qui « savent ce que c'est que de jeter des cris de réjouissance. »

Savons-nous cela? Notre âme loge-t-elle au

milieu des biens? Nous attendons-nous à Celui qui « achèvera ce qui nous concerne? »

Sommes-nous heureux? C'est la plus importante des questions, après celle-ci toutefois : Sommes-nous malheureux? — Ah, il faut commencer par là, et si Dieu a béni nos entretiens, l'un des meilleurs résultats de ces méditations sur le bonheur sera que plusieurs d'entre nous se retireront malheureux; plusieurs prendront en pitié les tristes jouissances dont ils se contentaient autrefois, plusieurs sentiront leurs misères.

Mais nous, chers amis, nous qui avons déjà connu, dans une faible mesure du moins, le poids écrasant de la loi et les joies de la grâce, sommes-nous heureux? En demandant cela, il me semble que je demande : Sommes-nous chrétiens? Ceci est sérieux, et je ne me pardonnerais pas d'avoir remué des questions sans remuer des consciences. Toute étude doit aboutir là.

Eh bien, nous voilà sur la sellette. Interrogeons notre cœur. Sommes-nous tranquilles? Ne nous manque-t-il rien? Ne craignons-nous rien? Tout en pleurant sur nos épreuves et sur nos péchés, possédons-nous la douce assurance que Dieu est avec nous? Voudrions-nous mourir tels que nous sommes?

S'il y a ici des heureux, la vue seule de leur

félicité fera bien plus pour convertir les âmes que ne le pourraient mes pauvres paroles. Je suis de l'avis de Luther, les *faiseurs* valent mieux que les *diseurs*. Or ce sont de puissants faiseurs, ces chrétiens heureux (heureux dans les larmes peut-être) qui manifestent aux yeux de tous le miracle des miracles, le miracle qu'aucun magicien d'Egypte n'imita jamais, un vrai bonheur sur la terre.

Il est écrit : « La lumière du juste sera gaie. » Et ailleurs : « La joie de Jérusalem fut entendue de loin. » — Rien ne retentit si loin que la joie ; le monde étonné d'ouïr de tels accents se demande aussitôt d'où ils peuvent venir. Comme il aime à se persuader que la vie des saints est triste et désagréable, toutes ses préventions sont ébranlées le jour où il commence à soupçonner qu'ils sont les seuls heureux ici-bas.

Parmi les apologies du christianisme, celles qui agissent le plus puissamment aujourd'hui ce sont celles qui montrent son adaptation merveilleuse aux besoins profonds de nos cœurs. Or parmi ces besoins, lequel est à la fois plus profond, plus légitime, et plus universellement senti que le besoin de bonheur? Elle est vraie, cette religion qui apporte la joie, une joie imprégnée de sainteté; elle est vraie, cette religion qui répond à nos détresses, qui ne

pourraît disparaître sans laisser le monde, nous l'avons vu, en proie à une misère sans remède.

Je n'ajouterai pas un seul mot. Chrétiens, que vos consciences prononcent! Au point de vue du bonheur, êtes-vous ce que vous devez être? êtes-vous contents de vous? Prenez-y garde, il s'agit de l'avancement de l'Evangile autour de vous, pour ne pas dire en vous, car si nous privons le monde de la grande apologétique du bonheur, nous nous en privons aussi nous-mêmes et notre foi en se sentant plus joyeuse deviendrait certes plus affermie. Il y a là une démonstration intérieure que rien ne remplace.

Enlevons-les donc par le secours du Seigneur, ces obstacles du dedans et du dehors, ces habitudes ennuyées et moroses, ce ton lugubre et larmoyant, cette disposition plaignante, qui entravent à la fois et la conversion des incrédules et le progrès des croyants. Il y a tant de grâce et de charme dans la faculté de jouir beaucoup! Donnez-nous des chrétiens aimables, nous en avons besoin.

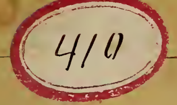
Ou plutôt, toi, Seigneur, donne-les-nous. Il nous faut des heureux, fais-nous des saints.

Que nous connaissions enfin et la jeunesse du cœur qui défie les années, et les enthousiasmes qui traversent sans s'y éteindre les douleurs, les chutes, les mécomptes, les lassitudes inévitables de la vie! Redis-les à nos oreilles ces paroles pénétrantes du Cantique, ces paroles d'amour, de résurrection, de printemps, qu'il faut lire aujourd'hui, à l'heure où la nature tout entière revêt sa parure nouvelle : « Lève-toi, ma grande amie, ma belle et t'en viens. Car voici, l'hiver est passé, la pluie est passée et s'en est allée; les fleurs paraissent sur la terre, le temps des chansons est venu et la voix de la tourterelle a été ouïe dans notre contrée. »

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Paris. — Typographie de Ch. Meyrueis et Cie, rue des Grès, 11.



LE BONHEUR

TROISIÈME SÉRIE DE DISCOURS

PRONONCÉS A GENÈVE

PAR

Le Cte AGÉNOR DE GASPARIN

PARIS
CH. MEYRUEIS ET Ce
RUE DE RIVOLI, 174

GENÈVE
EMILE BÉROUD
CITÉ, 219

1859

Paris. — Typographie de Ch. Meyrueis et Cie, rue des Grès, 11.






LIBRARY OF CONGRESS
0 013 592 971 2